

JUSTINE
NIOGRET

COEURS DE ROUILLE



le pré
aux clercs

**Collection « Pandore »
dirigée par Xavier Mauméjean**

OceanofPDF.com

DANS LA MÊME COLLECTION

Les Adversaires, Fabien Clavel

Magies secrètes, Hervé Jubert

La Dernière Lame, Estelle Faye

La Fille-Sortilège, Marie Pavlenko

La Griffes et le Sang, François Larzem

Katana, tome 1 *Vent rouge*, Jean-Luc Bizien

Rock Star Vampire, Yves Bulteau

Le Tournoi des ombres, Hervé Jubert

OceanofPDF.com

Justine Niogret

CŒURS DE ROUILLE



OceanofPDF.com

« L'art des automates exige qu'on le présente de manière oblique, presque avec précaution. »

Steven Millhauser,
Le Nouveau Théâtre d'automates

OceanofPDF.com

Prologue

Avant ce soir, Pue-la-Viande mangerait la terre. Il le savait d'avance, le sentait.

Il en avait une si grande envie qu'elle en était douloureuse. Comme une fièvre dans ce qui lui servait de nerfs ; dans ses tendons d'acier vrillé, ses tresses de câbles fins comme des cheveux, impossibles à casser. Ils en tremblaient presque.

Manger la terre.

Pas exactement. Pue-la-Viande la fourrerait dans sa bouche, à grandes pelletées de ses mains cassées. Ses doigts tenaient encore ; l'ossature métallique, les rouages des articulations. Mais la céramique cuite, tout autour, était fendillée, craquelée comme la coquille d'un œuf dur tombé par terre. Ça grinçait. Des os dans une fracture ouverte.

Parfois, il ne sentait rien avant de chasser. Aucun tremblement. Aucune envie. Parfois, il n'était pas sûr. De lui, de ses coups, du résultat à venir. Mais là, aujourd'hui, il n'hésitait même pas. Il en aurait eu des vertiges s'il avait été humain.

Le golem ne pouvait pas avaler, ingérer le sable et les blocs de terre, les caillots agglomérés par les fausses pluies de dix-sept heures neuf – toujours la même heure, toujours la même pluie.

Son gosier était là en trompe-l'œil. Il parlait, criait, grondait, mais ne pouvait rien avaler. Sauf les perles, bien entendu, et les rares souvenirs glauques qu'elles libéraient une fois mangées. Souvenirs d'autres golems, d'autres époques, d'autres maîtres. Des souvenirs douloureux, acides comme des citrons verts.

Mais ça, Pue-la-Viande n'avait pas envie d'y penser, pas tout de suite.

Il avait si souvent gratté le sol, si souvent mangé les perles, gobé les souvenirs. Il tentait de compter, pendant qu'il se faisait ombre dans l'obscurité, qu'il poursuivait sa proie dans une course lente, une course d'insecte aux aguets, comme dans les cauchemars.

Le golem savait qu'il n'avait pas assez de doigts pour compter chaque traque. Pas assez de câbles, de blessures, pas assez de rien. Rien de lui n'était assez nombreux.

Il revoyait les herbes, les choses vertes, fines et douces, enfoncées dans les graviers par ses propres doigts, écrasées assez pour suinter, faire du jus, comme les humains quand ils se coupaient la peau. Sauf que là, c'était couleur de buisson, alors que les humains perlaient rouge. Ses déchirures à lui.

Les quartiers de la cité qui avaient encore des herbes étaient rares. La plupart du temps, il n'y avait plus que des graviers et du béton poussiéreux.

Le golem y pensa si fort, soudain, au sang, au vert et aux souvenirs aigres, qu'il trébucha et se racla le coude contre les pierres du mur de la maison qu'il longeait. Il se figea totalement. Une absence brutale de mouvement, celle des cafetières posées sur une étagère, d'un ballon crevé pendu à une branche d'arbre, momifié là par les pluies. Les golems étaient aussi morts que les objets dont on ne se servait plus.

Pue-la-Viande vit que la créature ne semblait pas l'avoir entendu. Il se glissa contre le mur, continua à avancer. Son dos, contre le crépi, fit un son faible, celui d'un animal qu'on caresse. Duveteux, tendre, presque réconfortant. C'était la peau du chien qu'il avait écorché, et qu'il portait sur ses épaules.

Ce que chassait Pue-la-Viande ne se retourna pas. Ils n'étaient jamais assez intelligents pour se dire qu'ils étaient en danger, qu'on pouvait les détruire. Leurs circuits ne leur permettaient pas cela. Ils étaient même tellement sots qu'ils ne songeaient pas à fermer leur bouche pour cacher la lumière de leur perle. Même cela leur échappait.

Des poissons des hauts fonds, leur lueur barbouillant leurs lèvres froides.

Les créatures savaient pourtant que quelque chose d'étrange allait arriver. Lorsque Pue-la-Viande se faisait voir, chacune réagissait à la petite façon permise par leur programme, leurs propres câbles et nerfs et rouages.

Certaines tournaient sur elles-mêmes, le regard vide, comme des toupies en train de s'arrêter, trébuchant sur leur axe. Certaines hésitaient, avaient des gestes hachés, brutaux, comme ces hoquets pendant le sommeil des humains. Des sursauts qui seraient incapables de les défendre. D'autres se figeaient, mais cette façon de faire appartenait elle aussi aux maîtres, lorsqu'ils avaient très peur.

Cette créature-là marchait de moins en moins vite. Sa façon à elle de montrer qu'elle sentait que quelque chose n'allait pas.

C'était une femelle. Une petite agolem, fluette. Pue-la-Viande était un golem ; tout court. Lui était un guerrier. Elle, une femme de cuisine. Toute la différence était là.

Lui avait de grandes mains cassées par l'âge et les chocs, des pieds capables de rentrer dans la terre pour prendre ses appuis, à moitié humains, à moitié serres de rapace. Elle, de minces bras pointus, tout au bout, autant que des pattes d'araignée, des pieds graciles et maigres comme des sabots de gazelle. Elle cliquetait en marchant. Comme les talons des femmes. Lui grinçait comme un outil brisé.

L'agolem semblait écouter. Elle portait une robe noire en velours épais, et un petit tablier de dentelles. Les motifs étaient les mêmes que sa coiffe, fixée à ses cheveux blond pâle, presque blancs. *Des oiseaux et des feuilles*. L'espace de tissu blanc et bouffant où auraient dû se faire voir ses oreilles se tournait à peine, à droite, puis à gauche, cherchant un son, un bruit, peut-être une preuve de la présence de quelque chose de malicieux. Mais c'était pire : c'était Pue-la-Viande.

Le golem fit un pas en avant ; vit un éclat gris et baissa les yeux sur une ordure bombée. C'était presque mat dans la lumière déclinante. Étain. Pue-la-Viande regarda la silhouette de femme qu'il chassait. Elle marchait lentement, semblant toujours chercher ce qui la tracassait.

En comprenant ce qu'était l'objet, il se pencha avec précaution, le retourna du bout d'un doigt, parce qu'il voulait être sûr.

Un oiseau mécanique, tombé sur le dos, mort et rouillé. Son bec criait en silence, ouvert et vide. Un chant du cygne déchiqueté. La toute petite perle, minuscule comme une goutte de sang, tout au fond, était éteinte.

Pue-la-Viande se souvint de ces oiseaux, autrefois. Les après-midi passés avec son petit maître, l'humain qui le possédait ; le parc éclatant de

verdure, plein de rosée, presque une éponge débordant d'eau fraîche. C'était si loin que le souvenir en était pâle, diffus, rongé de lignes comme la tranche d'un livre entrouvert, comme ces écrans pleins de lumières que les créatures regardaient sans comprendre, en faisant la cuisine pour leurs maîtres. Hachures frissonnantes. Images tremblantes, comme si elles avaient froid.

À l'époque, les oiseaux de fer chantaient ; ils nichaient dans les branches des arbres, au creux de leurs feuilles en métal tendre, si légères qu'elles bougeaient au vent. Cela sentait l'air et la pluie déjà bue par la terre, la fleur, la chair de fruit. Ces parfums gonflaient dans les rues, se frottaient aux maisons, embaumaient le parc. Si épais qu'on aurait cru pouvoir les saisir. Aujourd'hui, ce qui frottait au crépi c'était la fourrure de chien sur les épaules du golem.

Pue-la-Viande regarda le trou dans le sol, laissé par le corps métallique. Le petit maître avait perdu une dent, un jour, et l'espace humide et écarlate dans sa gencive était semblable à cela. Le golem y avait posé son doigt. Il se souvenait de cette chaleur étrange, l'odeur de sang. Quelque chose d'irréremédiablement vide et perdu à jamais.

La proie du golem toussa. Il se redressa vivement, sortit de son souvenir sépia. C'était idiot parce que rien ne pouvait gêner la gorge de l'agolem, mais Pue-la-Viande avait déjà vu faire cela. Pas un éternuement, mais une imitation des humains. Sans doute pour se rassurer, se dire que leurs maîtres étaient là. Mais il n'y avait personne. Sauf la créature et le golem. Et ce qui allait venir.

Pue-la-Viande passait d'ombre en ombre, glissant devant les rares lumières comme une diapositive fatiguée. Il ne regardait plus le sol. Il gardait le regard fixé sur la nuque de sa proie – une nuque blanche et lisse, porcelaine caressée par les premiers cheveux fous, pas assez poussés pour tenir en chignon.

L'agolem et le golem faisaient à peu près la même taille. Une habitude de charpente de métal prise par les façonneurs, un squelette étalonné depuis des générations. Deux buts si différents, pourtant.

L'image de force, de brutalité de l'un. La finesse de l'autre. Une machine de fer et une poupée de céramique. Jusqu'aux vêtements qui montraient l'envers de l'autre. La netteté de la robe de velours, sa propreté.

Les lambeaux déchirés sous la peau de chien et la poussière de fer. L'odeur de la lessive et celle du vieux sang.

Pue-la-Viande savait qu'il prenait des risques. Si la créature se retournait, comprenait assez pour crier, alors les humains arriveraient et tout serait perdu. Ils ne sauveraient pas l'agolem, et ce n'était pas l'important, puisque les agolems pouvaient disparaître. Mais ils frapperaient Pue-la-Viande, l'enfermeraient dans leurs prisons. Et ils le forceraient à parler. C'était cela qu'il fallait fuir. Éviter d'avouer son envie à lui ; à lui, Pue-la-Viande : *réveiller la citadelle*.

Pue-la-Viande se durcissait et ce n'était pas bon ; les muscles tressés de fibres et les nerfs en acier devenaient secs lorsqu'on y pensait trop ; ils avaient besoin de mollesse, de ne pas être saturés par les courants qui leur donnaient leur souplesse. Sinon les mouvements étaient moins précis ; et plus le golem se disait que la petite servante pouvait appeler des secours, plus il angoissait. Ses idées de torture et de secrets lui avaient fait perdre toute son assurance, qui avait fui de lui comme l'eau d'une outre percée. Il recula dans l'ombre.

Il fit bien. À l'angle de la rue noyé par l'obscurité, un groupe passait. Des gardes. Il le sut rien qu'à les entendre. Il ne tourna même pas les yeux. Il n'y avait que des gens d'armes pour marcher si fort sur leurs semelles ferrées, avec presque autant de bruit que les chevaux. Se vanter par leur seule présence d'être lourds, sales et vulgaires. Les humains de la citadelle cherchaient tous à être minces et grands, à cacher la moindre chair un peu molle sous un vêtement si épais et raide qu'il ferait une carapace. Ils avaient tous l'air de bougies maigres, déjà fondues. Eux ressemblaient à des quartiers de viande laissés à pourrir.

Le golem regagna sa poche de noir. Il comprit soudain que l'agolem pouvait demander de l'aide. Il sentit une glace terrible lui saisir les bras, un vide lui ronger le ventre. Il avait peur.

Les gardes avançaient ; bientôt ils verraient la créature, sa marche hésitante, sa tête qui dodelinait pour tenter d'entendre les pas de celui qui la suivait, le souffle de ce qui l'inquiétait. Bientôt ils ne pourraient pas faire autrement que s'en rendre compte.

Pue-la-Viande ne réfléchit pas, il n'en avait pas le temps. Il bondit hors de son recoin d'araignée, masse puissante et sombre, puant la chair de chien putréfiée. Il courut aussi vite qu'il le put ; ses mains touchaient presque terre, bras de gorille, trop longs pour sa silhouette. Il courut droit sur l'agolem, la saisit par la taille et continua sur sa lancée. Il alla s'écraser sur le mur d'en face, dans l'ombre encore. Il percuta le crépi, plaça la créature entre lui et les briques. Il entendit craquer sa porcelaine tendre, sentit sa hanche se tordre, douce sous l'étranglement de son corset. Elle voulut pousser un cri. Pue-la-viande le sut avant qu'elle n'ouvre la bouche. Il saisit le visage de l'agolem dans sa main et serra, serra jusqu'à sentir des fêlures se creuser sous ses doigts.

Les gardes étaient à quelques pas. Ils parlaient, disaient avoir vu passer une ombre, mais seulement comme on parle d'une pluie à venir, du goût de l'eau ; ils n'en firent qu'une phrase au milieu d'autres mots plus importants pour eux.

Ils disaient la bête et le monstre, et les agolems déchirées, les perles disparues. Les mains, aussi. Les mains arrachées que laissait le tueur sur les pavés. On tuait les robots, brisés à coups de bâton, de crosse de fusil. On en trouvait de plus en plus souvent, sans savoir qui les tuait. Sûrement des adolescents, agacés par les golems de leur enfance, ceux qui leur avaient fait réciter leurs leçons. L'un des gardes parla de cette tête coupée sous la mandibule, entre les deux mâchoires, comme un bouchon tombé d'une bouteille. Des câbles clignotant encore, de l'œil qui s'était fermé une dernière fois, laissant l'autre ouvert, un clignement de paupière glacé.

Pue-la-Viande sentit l'agolem entendre tout cela, se cambrer comme pour s'enfuir, secouer la tête. Il serra plus fort, et il entendit le vernis de la porcelaine craquer, de la bouche jusqu'à l'oreille droite.

Les gardes parlaient encore des agolems. Ventre ouvert, visage cassé, morceaux qui ne montraient pas plus de douleur que des assiettes tombées sur du carrelage, parce qu'il n'y avait pas de sang, pas de tripes. Ils riaient. C'était leur travail de chercher la bête, mais ils s'en moquaient. Des agolems brisées, ce n'était que de l'ordure à nettoyer au matin.

Pue-la-Viande tenait la créature qui entendait son avenir. Il sentait l'un de ses pieds en forme de talon de bottine sur son mollet, ce pied qui bientôt ne pourrait plus bouger. Elle frissonnait doucement, comme une graminée sous le vent. Elle ne luttait pas. Elle écoutait. Et attendait.

L'un des gardes approcha. Il avait une moustache touffue, brune. Un des côtés était devenu roux, sans doute sous la chaleur de ses cigarettes, la flamme de son briquet à amadou. Il entra presque dans la poche d'ombre.

Pue-la-Viande se demanda quel effet faisait la chair des maîtres lorsqu'on la frappait. Encore un pas, deux, et il devrait le savoir, il n'aurait pas le choix. Le golem fixait les pieds de l'homme, les regardait avec une attention terrible. Sans le savoir, ils restaient à la frontière.

Ils ne la passèrent pas.

Le garde défit son pantalon et pissa. Immobile, Pue-la-Viande regardait cette chair qu'il n'avait pas, cette urine qui arrivait jusqu'à ses pieds. L'ombre le cachait, et les débris de poutrelles, et la poussière de son vêtement. Et la magie du chien écorché. Toute la magie contenue dans cette peau, qui le rendait presque invisible.

Le garde finit de pisser. Ils riaient encore des agolems détruites, de leurs visages enfoncés comme par un poing, un marteau. Pue-la-Viande savait. C'était sa main nue qui avait brisé la face des créatures. Pour aller jusqu'à la perle, la leur arracher. Pour la manger.

L'homme ferma sa braguette. Il était si proche que Pue-la-Viande entendit craquer les fils de ses boutons. Le garde ralentit soudain son mouvement, sembla hésiter. Il cessa de rire. Rien de dramatique, on lisait encore une grimace de joie sur son visage, mais lui aussi, comme l'agolem, comprenait à peine que quelque chose n'allait pas.

Il restait à la frontière de l'ombre. Il la fouillait des yeux.

Pue-la-Viande était statufié dans toute son immobilité. Il n'avait même pas à respirer. Il tenta de penser à la peau de chien, sa magie brute, de chair, qu'il ne pouvait pas comprendre. Quand il avait écorché la bête, il avait demandé à la cité de le rendre invisible aux hommes. Qu'il puisse fouiller, chasser, se nourrir des perles et de leur force. Pour faire renaître la citadelle.

Le garde passa ses yeux sur les épaules de Pue-la-Viande. Ils glissèrent dessus. Le golem savait que son manteau était sale, couleur de rien. Les gens d'armes ne cherchaient pas un golem, pour la bonne raison qu'ils ne savaient pas qu'il en existait encore. Seules les agolems hantaient les rues, pour travailler, porter des messages, des commissions, des paquets de linge de boutique en demeure. Elles obéissaient trop pour se rebeller. C'était aussi cela qui les rendait si simples à broyer pour Pue-la-Viande.

L'homme sursauta lorsque l'un des gardes restés en arrière l'appela. Il fit demi-tour et rejoignit les autres. Ils reprirent leur conversation sans même jeter un œil autour d'eux.

Le golem attendit que les gardes aient quitté la rue. Contre lui, comme une amoureuse apeurée, l'agolem restait tremblante et froide. Il sentait ses lèvres bouger sur sa paume, sans qu'un seul son n'en sorte. Il avait déjà vu des humains faire cela – à genoux dans les églises, les maisons où ils parlaient à leur dieu. Pue-la-Viande serra encore et sentit un éclat de céramique se briser et bouger contre sa main.

Pue-la-Viande desserra doucement ses doigts, relâcha la créature.

Elle resta là, immobile, presque enroulée sur elle-même. Il posa la main sur son épaule et la fit tourner vers lui, lentement, comme dans les rêves lorsqu'ils sont désagréables et angoissants.

L'agolem n'avait plus de bas du visage. Les doigts de Pue-la-Viande l'avaient broyé, effrité. Toute la porcelaine était partie, longues écailles tombées comme une peau. Les rouages en dessous se montraient, longs fils métalliques, armature en filet.

Tout cela avait autrefois donné la forme de son visage et se faisait maintenant voir sans pudeur, des dents en bronze, des molaires tout à fait humaines perdues entre les dents des engrenages de ses mâchoires.

Seuls ses yeux et son front avaient encore quelque chose de son ancien aspect – toujours blancs, lisses, à peine fendillés par les cassures commençant sous le nez. Et ses cheveux, dansant, sortis en une longue mèche de sa coiffure.

Le reste était entrelacs tordus et barreaux d'une cage en forme de crâne. Au fond, tout au fond, comme prise au piège, la perle brillait de sa lumière orangée.

Pue-la-Viande avança la main et arracha la mandibule de la créature. Sa langue se mit à pendre, comme un tissu humide. L'agolem ne cligna même pas des yeux. Lui non plus. Ils se dévisagèrent ainsi, et lorsque les doigts du golem entrèrent dans la gorge pour en arracher la perle, aucun des deux ne trembla.

Puis il la mangea, goûtant les souvenirs aigres de l'agolem, et la force encore contenue dans la perle. L'énergie. La seule qui restait dans la citadelle, celle des perles que plus personne ne savait fabriquer.

Il n'y avait plus que cela. Les humains devaient manger pour exister, les créatures avaient besoin de se recharger. Mais plus rien n'était fabriqué. Il fallait bien vivre encore.

Pue-la-Viande avala la perle comme un ver glacé, une limace grouillante. Il mangea chaque souvenir étrange d'une vie qui n'était pas la sienne, d'une vie qui n'en était pas véritablement une. Une existence d'objet aux réflexions d'humain trop lent pour comprendre le monde autour de lui.

Lorsque ce fut fait, le golem se mit à quatre pattes, comme une bête, et arracha de pleines poignées de terre pour en noyer sa bouche et faire passer le goût de cendres terribles de ce qu'il venait d'avaler.

De la terre. Encore et encore.

L'agolem le regardait toujours, de ses yeux maintenant vides, comme ceux de l'oiseau mécanique mort et enfoncé dans le sol. Elle tenait debout par son simple équilibre.

Lorsque le vent se leva, elle tomba sur le sol comme une feuille emportée.

Pue-la-Viande ne s'en rendit même pas compte.

1

La douleur réveilla Saxe. Terrible, brutale, la sensation du goût du venin des serpents, aiguë et brûlante derrière le nez, dans les sinus.

Il poussa un hurlement de surprise et ouvrit les yeux en se relevant, une sorte de bond qui le propulsa en avant, assis sur son matelas de plume.

Il s'écrasa le visage sur une surface dure et glacée, et son nez éclata encore ; il sentit une grosse bulle de sang remonter et asperger son menton, commencer à envahir le devant de sa chemise de lin.

Le garçon voulut porter les mains à sa face, il se rendit compte qu'il ne pouvait pas bouger ; on le tenait fort, on lui emprisonnait les poignets. Un poids le figeait dans la mollesse des plumes, lui serrait la chair assez pour lui faire mal, et peur. Il ne voyait rien. Ses lorgnons étaient posés sur sa table de chevet, le monde était un brouillard, de grosses taches de couleur noyées les unes dans les autres. Son nez, là où il avait été frappé, lui faisait mal.

Il se débattit tout en clignant des paupières pour tenter de comprendre ce qui se passait. Dans la pénombre du petit matin, des premières heures encore grises, un hasard de rayon de soleil froid lui fit apercevoir une boule blanche couleur de dent, de savon trop passé à l'eau. C'était gros comme les deux mains en coupe, comme un ballon d'enfant. À quelques paumes de lui.

La chose était suspendue là comme une lune à portée de main, descendue de sa propre nuit. Saxe s'immobilisa. Il ne comprenait pas ce qu'il dévisageait.

Il devina que la chose avait des mains, que c'étaient elles qui le retenaient prisonnier. Elle ne bougeait pas, elle se contentait de maintenir Saxe dans cette position étrange, à moitié couché et presque assis,

tremblant, les muscles douloureux, le nez gonflé par le choc et la chemise se barbouillant de cramoisi.

La lune blanche se pencha sur lui, lentement, sans se faire plus nette ou plus détaillée. Le mouvement était lourd ; celui d'un bœuf nerveux, d'une pierre à construire les cathédrales au bout d'une corde, tenue par des dizaines d'hommes, prête à chuter. Cette lenteur-là démontrait le danger sans même un mot prononcé.

Un des pieds du lit cassa brutalement, et Saxe se demanda avec terreur quel était le poids de la créature sur lui. Le meuble était un navire de guerre ; un de ces agencements de bois très haut qui survivait aux générations. Si le garçon s'était tenu debout à côté du matelas, il l'aurait frôlé de sa hanche. Cela s'était brisé comme un rien.

Saxe ne discernait toujours pas ce qui lui pesait sur la poitrine, et il regretta ses lorgnons posés à son chevet, impossibles à atteindre. Il ne voyait toujours que la tache pâle ; pourtant, alors qu'elle s'approchait encore, le garçon finit par comprendre la ligne ombrée d'un sourcil. Et un nez, ainsi que la courbe d'un menton pointu.

L'énigme du visage résolue, la suivante faisait déjà son apparition. C'était une agolem, une de ces créatures frêles qui servaient dans les maisons, qui cuisinaient et nettoyaient, pliaient le linge et portaient les cartes de bon rétablissement aux amis des maîtres. Mais celle-ci était forte, trop. La tache blanche de son corps, que voyait maintenant Saxe, était trop nue. Les agolems portaient leurs petites livrées, leurs petits uniformes aux couleurs de leur métier ; le noir et blanc des serviteurs, le bleu des ouvriers, le vert des aides des marchands. Celle-ci était blafarde, autant qu'un tas de duvet frais arraché d'un édredon éventré. Nue comme un œuf.

Et cette force monstrueuse surtout. Les agolems étaient créées, construites ; carcasse faussement squelettique de robot sous la porcelaine et la céramique ; mais toutes incapables d'immobiliser ou de blesser un humain. Ces choses-là ne leur étaient pas permises, non que leurs créateurs soient méfiants, mais par la simple impossibilité de leur art, presque oublié. Ces créatures étaient tendres et simples ; des poupées de calcaire laissées sous la pluie. Celle-ci sentait la mort et la désespérance, froide comme une lame tombée dans une flaque.

— Qui êtes-vous ? chuchota Saxe comme on murmure un secret.

La chose au-dessus de lui tressaillit féroce­ment, comme s'il venait de la frapper. C'était le seul pouvoir du garçon depuis son réveil, alors il répéta :

— Qui êtes-vous ?

Le fantôme blanc recula, comme pour le voir de plus haut. Le fuir, même de quelques centimètres.

— Qui êtes-vous ?

— Je...

Un simple souffle, une simple syllabe, si légère qu'elle n'était presque rien.

— Je... Dresde. Il...

La voix était flûtée, aigre. Sortie d'une gorge rouillée, grumeleuse d'écailles de fer.

La chose toussa, de façon purement mécanique ; repousser ce qui traînait dans sa bouche, le cracher par terre.

— Il m'appelait Dresde.

Cette fois-ci le son était net ; ni féminin ni masculin. Une voix d'automate à langue de cuivre. Dure. Une voix de rouages pris les uns dans les autres.

Les mains sur les poignets de Saxe s'amollirent un peu, sans doute à cause du souvenir, de la surprise de la question, aussi.

— Est-ce... est-ce que tu peux me relâcher ? demanda Saxe.

Les doigts disparurent à l'instant ; cette pince froide enserrant sa chair depuis son réveil, et puis, brutalement, plus rien, seul le battement du sang brûlant retournant à ses veines, les fourmis qui grattaient sous la peau.

Le garçon attendit un peu, pour voir si la créature allait l'attaquer à nouveau, le frapper encore, ou rester immobile. Elle choisit la dernière de ces solutions.

Alors, lentement, Saxe tendit la main vers sa table de nuit et prit ses lorgnons. Il se figea encore, voulant voir si ce geste allait déclencher quoi que ce soit. Mais rien, pas un mouvement en face de lui ; la lune-tête ne réagit pas.

Le garçon posa la monture de métal sur son nez, et regarda la chose.

Elle était magnifique de blancheur. Une femme de nacre, luisante et lisse.

Elle n'avait pas de poitrine, rien de féminin, et pourtant Saxe la vit comme une demoiselle, immédiatement, sans retour possible. Il ne sut

jamais pourquoi, ni comment. Sans doute son envie à lui de la voir ainsi, simplement. Peut-être son nom, pourtant ni féminin ni masculin, qui lui avait fait songer à une ville oubliée, à des ruines, à de la porcelaine si fine qu'on voyait le soleil au travers. Peut-être sa propre solitude.

Dresde ne portait pas de vêtement. Pourtant rien d'elle n'était lubrique, ou chair ; elle était nue comme une assiette fraîchement lavée, et aussi peu sexuée.

Une seule chose était terrible en elle, choc et angoisse ; deux yeux d'abeille qui donnaient une impression de douleur, deux billes faites de cercles imbriqués les uns aux autres, du bronze gravé, des engrenages. Et tout cela tournait dans les orbites lisses de la créature. Un regard de machine, d'insecte, fait pour compter et choisir.

Saxe avait déjà regardé par le viseur d'un pistolet, un jour où un colonel était venu acheter une agolem de musique à l'ancienne usine. Le garçon était tout petit encore, même pas apprenti. Le militaire lui avait ébouriffé la tignasse qui lui servait de cheveux, lui avait donné une friandise et l'avait autorisé à regarder son arme, une fois les cartouches retirées.

C'était cela, le regard de Dresde, une visée métallique. Faite pour tuer et blesser. Un regard d'aiguille.

— Qu'est-ce que... Pourquoi tu m'as frappé ?

Dresde tourna la tête vers lui, un mouvement si régulier que Saxe en frissonna. Une machine froide, le contraire de la chair et des hésitations des muscles.

— Je pensais...

Elle hésita, sembla réfléchir. Et puis le garçon saisit la raison de ces silences entre les mots de la créature ; elle les avait oubliés. Cela faisait si longtemps qu'elle ne parlait pas qu'elle avait perdu sa propre langue. Il le sut sans même savoir comment il avait fait. Les automates aussi pouvaient rouiller leur cerveau, comme les humains trop vieux dont les anciennes habitudes s'effaçaient l'une après l'autre.

— Je pensais que tu venais voler les maisons.

— Quoi ?

La formulation était boiteuse, décalée, comme une langue étrangère, un livre ancien. Un sens caché sous le sens, comme un code secret qu'il fallait percer.

— Je... je n'ai vu personne pendant longtemps.

Le son de ce « longtemps » était très particulier. Saxe comprit que dans ces quelques sons se cachait un nombre d'années terrible. Plus que lui-même n'aurait su en compter, ou même l'entendre. Cette vérité le frappa et ne le quitta plus.

— Mon maître m'avait demandé de garder la maison jusqu'à son retour.

Saxe aurait voulu savoir depuis combien de temps l'homme avait disparu, mais il devina que la créature ne saurait rien lui dire de plus. Le nombre exact avait été emporté par la même chose qui lui avait volé ses mots. Alors il demanda, à la place :

— Qui était ton maître ?

— Mon maître, c'est tout. Il est parti... cela fait très longtemps. Très longtemps.

Dresde regarda ailleurs, comme quelqu'un qui cherche un souvenir, qui vient de comprendre quelque chose qui lui échappait jusque-là.

— Vous vous abîmez, vous. Le temps vous casse et vous use. J'avais oublié. J'espère qu'il va bien. J'aimerais tant savoir où il est. Pourquoi il ne revient pas.

Cela parlait d'une époque passée, si lointaine que les mots de Dresde sentaient la poussière, autant qu'un grenier en été. Et le souhait que son maître aille bien était aussi stupide et ridicule que poignant. Toutes ces années, assez nombreuses pour faire oublier la parole et les mots à Dresde, et elle pensait que son maître était peut-être encore en vie. On aurait dit l'espoir d'un chien abandonné derrière une porte, doux et aimable, et surtout pitoyable.

Saxe voulut continuer à écouter la créature, tenter de saisir quelques-unes de ces étranges paroles qui battaient au vent comme un volet cassé. Pour l'instant, elle n'avait que des pensées tordues ; de peu, mais assez pour leur donner une couleur particulière. Ce qu'elle disait avait un sens, mais laborieux, déformé. Il lui demanda :

— Ton maître, pourquoi il est parti ?

— Je ne sais pas. Il était couché dans un lit, et des gens en blanc le portaient dessus. C'était très étroit, en toile. Il n'y avait pas de matelas, pas de couvertures. Un drap, tout seul, fin. Ça ne pouvait pas tenir chaud, et dehors il pleuvait, c'était l'heure de la pluie. Il est parti et il avait froid.

— Une civière ? Ton maître était blessé ?

Dresde ne répondit rien. Son visage sans expression sembla pourtant réfléchir, dans un effort douloureux. Peut-être que le souvenir la blessait.

— Il toussait beaucoup. Il avait mal. C'était avant que les hommes n'arrivent. Il était couché et me disait qu'il avait mal, comme si je pouvais y faire quelque chose. Ça a duré longtemps. Il me regardait et me disait la douleur. Il m'appelait, la nuit, il sonnait la clochette de sa chambre et j'allais le voir. J'allais le regarder avoir mal. C'était ce qu'il voulait. Je ne sais pas pourquoi.

— Tu étais triste qu'il ait mal ?

Elle rit, et ce son fit sursauter Saxe. C'était le rire d'une femme devant qui on vient de se rendre ridicule, de tomber, de dire une bêtise sans fond.

— Non, puisque je ne pouvais rien y faire. Je ne pouvais pas être triste.

Saxe la regarda dire cela et il vit qu'elle mentait ; pas à lui, mais à elle. Qu'elle avait eu mal, et peur, et que le départ de son maître l'avait vidée d'un plaisir qu'il devinait là, absent ; un fossile de joie morte, figée, durcie jusqu'à la pierre. Il lui manquait, il lui manquait terriblement. Et elle était incapable de le savoir.

— Quand j'étais enfant, j'avais un moineau, reprit Saxe. Je lui donnais des miettes. Je les cachais dans ma poche quand je mangeais au réfectoire. Du pain, du riz, tout ce qui était petit et m'aurait donné faim si j'avais été un oiseau. Je faisais attention pour ne pas qu'on me voie. Le soir, je posais tout ça sur le rebord de la fenêtre du dortoir. Alors il venait. Il devait guetter, ou bien connaître un peu l'heure, je n'ai jamais vraiment su. Je le regardais. Il avait de tout petits yeux noirs, qui luisaient très fort. Et puis un jour il n'est plus venu. Je n'ai pas vraiment su ce qui s'était passé. Il aimait beaucoup le pain que je lui offrais. Quand j'étais en retard, je le voyais frétiller et gonfler ses plumes, déjà sur le rebord. Il était impatient. Alors je pense qu'il est mort. Je pense qu'il n'y a que cela pour l'avoir tenu éloigné de mes miettes. Je m'en suis longtemps souvenu, et j'étais triste. Tu es triste ? Ton maître, il te manque, comme mon moineau me manque ?

Dresde ne répondit pas. Le fantôme d'expression sur son visage dur se fit plus tragique encore. C'était angoissant de voir cette face de lune vernissée tenter de montrer un rictus, un froncement de sourcils. On devinait que dessous, sous la porcelaine, des tresses de câbles fins comme des cheveux voulaient tordre cette chair sans jamais y parvenir.

Dresde cherchait mais ne trouvait pas, alors Saxe ne lui demanda plus rien. C'était comme si ces mots ne voulaient rien dire pour elle, ou plutôt voulaient dire tant et tant qu'elle était incapable de les saisir réellement. Ils étaient trop gros. Trop épais. Peut-être qu'elle avait oublié les mots à dire, mais aussi ceux à entendre.

Elle ne se comprenait pas elle-même. Au lieu d'en avoir pitié, le garçon se trouva terrorisé, car ce vide lui rappelait le gouffre de sa propre fuite.

— Et toi, pourquoi tu es dans cette maison ? demanda Dresde. Pourquoi...

Elle s'arrêta et chercha mieux.

— Depuis que mon maître est parti, les rues se vident, les gens disparaissent. Ça fait longtemps, il n'y a plus de bruit, plus de pas. Un grand rien, et les maisons vides. Et puis le vent dans les jardins sans arbres. Qu'est-ce que... tu fais quoi, ici ? Pourquoi ?

Ce fut au tour de Saxe de ne pas savoir quoi répondre. Il se demanda comment expliquer en quelques mots, faire comprendre, alors que lui-même n'avait pas encore eu le temps d'y songer au calme.

— C'est pour cela que je t'ai frappé, expliqua Dresde, et Saxe sursauta parce qu'elle venait de le sortir brutalement de ses pensées. Le maître m'avait parlé des voleurs et des méchants, de l'atelier à garder propre, et fermé. Tout ce qu'il fallait sauvegarder. Toi tu es arrivé, je l'ai entendu. Même si tu ne faisais presque pas de bruit, que tu marchais comme les souris dans les caves. Le bruit du portillon. Je ne l'avais pas entendu depuis si longtemps. Tes semelles. Le claquement de la porte du parc.

« Je t'ai laissé avancer, prendre cette rue, et je me demandais ce que je devais faire. Je te suivais de loin. J'avais peur, et c'était aussi une sorte d'excitation. Je ne pouvais dire si tu venais dérober les outils, le métal, les travaux des maîtres. Alors j'ai attendu. Que tu ressortes, que je voie si tu avais volé quelque chose. J'étais très en colère, parce que ici, maintenant que tout le monde est parti, c'est... comme vos cimetières, quand vous allez dormir sous la terre. Un lieu de silence et d'immobilité. Tu dérangeais tout. Tu n'avais rien à faire chez moi. Mais tu n'es pas ressorti, tu es resté là et maintenant je sais que tu étais parti dormir dans le grand lit. Mais pourquoi ? Pourquoi venir dans une de mes maisons abandonnées ? Ce n'est pas chez toi. Ça n'est pas ton lieu.

Saxe se trouva aussi nu que Dresde avec les questions sur son maître. Incapable d'expliquer. Les mots cachaient trop de sens, de choses à garder pour soi.

Alors il finit par dire :

— Je travaillais dans une usine. J'étais malheureux. À bien y réfléchir, j'ai toujours été malheureux, ça n'avait peut-être pas tant à voir avec le travail et cet endroit.

Il hésita, regarda Dresde, son visage presque lisse. Et puis il dit tout :

— J'étais apprenti. La dernière usine de fabrication d'agolems. La toute dernière. Et même, nous ne fabriquions plus d'automates. Nous réparions à peine ceux qu'on nous amenait, cassés, usés. Refaire un vernis, changer des cheveux. Débloquer un genou faussé.

« L'usine était perdue au milieu des bâtiments où les autres fabriquaient des bougies, de la toile, des ardoises. Tu sais, quand j'étais tout petit garçon, quand j'allais porter des colis et des lettres aux clients, quand on m'envoyait en course, je courais dans les rues et je voyais des morceaux de murs effondrés, des coins de maisons en pierre, et je savais que c'était l'ancienne usine, la grande, celle de la belle époque. Elle prenait tant et tant de rues, débordait sur les boulevards et les carrefours. Tout cela était autrefois à l'intérieur d'elle, ses boyaux et son ventre. Avant. Ce qui restait, là où je travaillais, c'était une sorte d'usine rapetissée, de momie, de... de noyau de fruit rongé. Alors...

Saxe se rendit compte qu'il parlait de tout, ce grand tout qui était en fouillis dans sa tête. Il se tut, se demanda quelle était la réalité de ce qu'il disait. Il n'en trouva qu'une.

— Alors je me suis enfui. Parce qu'ils ne m'auraient jamais appris à graver, à construire. Parce que l'usine était morte depuis trop longtemps. Qu'il n'y avait rien pour moi entre ses murs. Je serais toujours resté apprenti. Les artistes faisaient semblant de savoir ce qu'ils faisaient. Mais l'art était mort. Les anciennes agolems, celles qui savaient jouer du clavecin, qui brodaient des scènes terribles avec des fils de soie rouge, qui chantaient les mêmes notes que les oiseaux, plus personne ne savait les faire. On m'avait acheté à mes parents en leur promettant qu'on ferait de moi un artiste mais cela avait disparu de l'usine, ne restaient que les coups et le dortoir froid et la nourriture fade.

Dresde se leva, le lit cassé grinça avant de craquer encore. Elle était debout devant la fenêtre fermée, dont le rideau en velours épais avait été tiré. Il était gris de poussière, rongé par la lumière.

— Les agolems ? elle demanda. Qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont les créatures comme toi. Les robots, les automates.

— Je ne suis pas une agolem. Je ne sais même pas ce que c'est. Je n'ai jamais joué de clavecin.

— Alors... tu es quoi, Dresde ?

— Je suis un golem. Tout court.

Le souvenir revint à Saxe, par bulles acides, comme le gaz remonte à la surface des marais. Il se figea, et recula dans son lit détruit. Il savait. Il savait depuis le début, et avait repoussé cette compréhension jusqu'à ce que Dresde lui colle le nez dessus.

— Un golem ?

— Oui. Bien entendu, un golem, répondit-elle comme si cela n'était rien du tout ; comme si c'était une évidence.

— Vous n'existez plus. Vous êtes tous morts.

— Morts ? demanda la créature, et son ton démontrait qu'elle ne saisissait pas le sens du mot, pas réellement.

— On vous a détruits parce que vous étiez trop dangereux. Trop violents. On vous a tous brûlés il y a des siècles.

Saxe regardait la golem. Elle semblait réfléchir, chercher un souvenir dans les eaux bourbeuses de son esprit.

— Vous nous avez détruits ?

— Oui. C'est l'histoire qu'on nous racontait quand nous étions tout petits. Dans le dortoir, ils éteignaient les bougies, ne gardaient que les leurs, celles qu'ils avaient à la main. Nous en avions une sur notre table de chevet, chacun. C'étaient celles-là qu'ils soufflaient. Ils nous racontaient ça dans l'odeur de fumée grasse, dans l'obscurité nouvelle.

« Ils nous disaient qu'autrefois les artistes sculptaient des êtres de céramique, et qu'ils étaient aussi intelligents qu'un humain, mais bien plus forts. Qu'ils étaient loyaux, et que leurs maîtres leur faisaient confiance comme à de vieux amis. Qu'ils aidaient à lire, à compter, même à faire de l'art, alors qu'ils n'avaient aucun cerveau fait pour cela, aucun sentiment leur permettant de transformer les choses. Des hommes, mais froids, et

leurs corps étaient capables de merveilles, comme rester sous l'eau ou encore soulever des chevaux vivants. Les golems.

« Chacun aidait les autres, créatures comme créateurs. Ils vivaient ensemble, dans leurs maisons. Leur quartier réservé ? ici. Et puis... il y a eu la grande révolte. Les humains qui voulaient sortir de la cité. Retourner sur la vieille terre, marcher sur la vraie herbe. Voir le véritable soleil. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. Mais il y a eu des combats, des coups, des morts. Les gens se sont tués. Ils hurlaient, ils voulaient tant que leurs désirs et leurs façons de voir effacent ceux et celles de l'autre. Ce qui s'est passé, c'est que vous avez fermé la porte. La dernière porte de la cité. Celle par laquelle on a fait entrer les dernières pierres, pendant la construction. Celle par qui est passé le dernier rayon du vrai soleil. On ne nous a jamais dit si vous aviez obéi à vos maîtres, si c'était une décision que vous aviez prise, vous. Si vous étiez partagés, comme les humains ; ceux qui voulaient rester, ceux qui voulaient partir. On ne nous l'a jamais dit.

« La porte n'était pas ouverte, avant vous. Elle était scellée, prise dans la pierre du mur, enfoncée là comme un raisin sec dans un pain cuit. Elle portait une chaîne, et une clef. C'était tout un symbole. Parce qu'on ne pouvait pas l'ouvrir, mais on pouvait y penser. Y rêver. Une fois que vous l'avez fait fondre, même cela n'était plus possible. Je crois que c'était ça, d'ailleurs, que voulaient les gens qui vous ont fait agir. Faire oublier la porte. L'effacer comme un papier encré jeté dans l'eau.

« D'une façon ou d'une autre, tout le monde a été obligé de rester. Vous avez si bien fait fondre la porte qu'elle était blanche et que le métal avait pris feu. Ceux qui voulaient partir vous frappaient mais vous étiez trop forts, trop concentrés pour abandonner. Je crois... Tout cela était secret, tout cela devait disparaître dans l'oubli. Cette histoire entière. Les gens hors de l'usine ne la connaissaient pas. On nous la racontait, à nous, encore et encore, pour nous dire que notre métier était dangereux. Comme si on parlait de jungle à un dresseur de lions. Pour qu'il sache, qu'il ait peur. Ça marchait, puisque j'avais peur, moi.

Saxe attendit que le souvenir revienne plus clairement, remonté de son enfance, de ce coin de sa mémoire engoncé entre les brimades et les coups des adultes de l'usine. Des histoires fades qui avaient le goût du vieux sang.

— C'est à cause de ça qu'on vous a détruits. Les gens se sont rassemblés, au fil des années. Ils ont oublié qu'ils s'étaient haïs, qu'ils

s'étaient battus les uns contre les autres. Qu'ils avaient eu des opinions assez différentes pour vouloir se tuer. Ils ont oublié les deux camps et les deux façons de voir. Il n'est resté que vous, et cette image de vos bouches ouvertes, en train de crier votre chaleur pendant que vous faisiez fondre la porte. Vos perles surchauffées.

« Ils ont commencé à vous détester. Je me souviens de ça, de ce passage dans les histoires qui sentaient la fumée des bougies éteintes. C'est ce qui m'a marqué. La haine contre vous, la haine contre l'outil. Et puis les gens en ont eu assez de vous voir. Tant que vous étiez là, ça montrait l'ancien drame, et la porte. Peut-être que vous brûler était la seule façon de faire oublier vraiment. De faire partir l'angoisse et les regrets avec la fumée de vos corps.

Saxe leva les yeux sur Dresde. La golem était toujours devant la fenêtre fermée, regardant une vitre rendue aveugle par le rideau sale. La créature finit par se retourner vers lui, et lui rendit son regard. Ses pupilles d'abeille tournaient follement. Sans un bruit, à part l'humide et le pâteux de l'huile qui devait baigner l'intérieur de ses orbites. C'était un bruit de bouche qui mâche, un son de début de digestion.

— Tu veux sortir de la cité, dit-elle à Saxe.

Le garçon se figea, ses mains froissèrent la couverture de soie épaisse, cuite par l'âge.

— Tu veux sortir de la cité, répéta Dresde d'un ton bien plus sûr.

Saxe hésita, à peine.

— Oui. C'est pour ça que je me suis enfui. Je veux partir d'ici.

2

— Il nous faut des provisions.

Saxe se tourna vers Dresde. C'était elle qui venait de parler, et il n'arriva pas à se retenir de sourire. Elle ne sembla pas se vexer, mais comprit tout de même.

— Pour moi, non. Mais vous, les humains, vous devez manger. Vous y passez un temps incroyable. Mon maître n'aimait pas trop cela. Il m'en parlait souvent, des dîners, des goûters, des brunchs sur l'herbe des parcs. Il était souvent invité. Les gens veulent souvent un artiste dans leur groupe, comme une mascotte, un petit animal exotique. Il n'y allait jamais. Il disait qu'il ne dansait pour personne. Vous avez une curieuse façon de vous nourrir. Lui se contentait de pain et de fromage, et parfois d'un café. Il n'avait pas vos fringales de sucre et de gâteaux. Il était secret et silencieux.

Tout en parlant, elle se dirigea vers le premier meuble à côté de la fenêtre. Elle eut un drôle de geste des mains, et il fallut toute la sensibilité de Saxe pour qu'il comprenne : c'était un tic qu'elle avait dû adopter ici, durant toutes ces années mortes. La peur de froisser, de déranger les affaires des maîtres. La golem faisait cela sans même le savoir. Superstition. Passe magique avant d'ouvrir un tiroir.

Dresde ouvrit le petit meuble, et Saxe regarda ce qui s'y trouvait. D'où il était, assis sur son lit cassé, il ne voyait qu'un amas de tissus autrefois tendres, rose et bleu, et violet, chaque couleur noyée dans les autres, les fils des étoffes rongées s'emprisonnant mutuellement. Un tiroir rêche, dur sous les doigts, autant que les nids des oiseaux. Des foulards rongés, fondus les uns aux autres.

— Ces tissus sont morts, Dresde. Ça n'est pas la peine de les prendre.

Elle leva les yeux sur lui et ce fut au tour de la golem de sourire : un écart fin et droit entre ses lèvres, laissant voir des dents rouges, d'un écarlate éteint.

— Je ne cherche pas de quoi t'habiller, tu sauras le faire seul. Je cherche ce qui peut nous aider, ce que nous devons emporter.

Elle le répéta encore, et Saxe finit par se souvenir de ce qu'il avait dit : les agolems aidant les humains dans leur quotidien, lavant après eux, cuisinant pour eux. Faisant tout pour leur confort égoïste, se salissant les mains pour qu'eux n'aient rien à faire. Sans bruit, sans paroles, des silhouettes anonymes et blanches dans les petites pièces des cuisines, dormant dans la maison de leurs maîtres, tout en haut, dans les greniers et les souillardes, restant debout et attendant que la nuit passe ; éveillées et sans sommeil, bougies blafardes et droites.

Saxe sut qu'il avait eu raison quand Dresde parla, parce qu'elle avait du dégoût dans la voix.

— Les... agolems, c'est cela ? Comment vous les avez fabriqués ? Pourquoi ?

Elle bougea les lèvres, très doucement, répétant « agolem » rien que pour elle, dégustant ce mot, le soupesant.

— Quand les humains vous ont brûlés, je crois qu'il y a eu un long moment de joie. Les gens voulaient oublier, tout mettre à part, de côté. Ranger leurs anciennes peurs, les meurtres, les barricades. Tout leur aurait semblé joyeux.

« Et puis... et puis ils ont été fatigués de faire le travail des journées toutes simples, normales. Repriser leurs vêtements, laver leurs chemises. Faire à manger, ranger, repasser, empeser. Épousseter les tranches des livres, fermer les rideaux, faire leur lit. C'était surtout chez les riches, parce qu'ils avaient de grandes maisons, parce que c'étaient eux qui possédaient beaucoup de golems, avant. Les pauvres, les marchands des boutiques et les ouvriers, les écrivains publics, tous ceux-là n'avaient rien perdu dans la grande révolte. Seulement certains espoirs. Mais pas leur façon de vivre. Il n'y avait jamais eu personne pour les aider, eux.

Le garçon étudia Dresde. Il voyait qu'elle écoutait et que la colère montait en elle, sans qu'il puisse dire si c'était contre lui, Saxe, ou contre les humains, tous, ou contre autre chose, totalement. La rage de la golem se

cognait en elle, comme une boîte de cailloux secouée fort. Le même grondement.

Il attendit un geste agressif à son encontre. Un coup, un cri. Il y était tellement habitué, avec toutes ces années d'usine. Mais au lieu de cela, la golem referma le tiroir plein de tissus et alla ouvrir l'armoire de la chambre.

Dresde était fine. Pas comme une dame en corset, mais comme une plume. Légère. Blanche. Et pourtant elle pesait de quoi casser un montant de lit solide. Saxe regarda le plancher là où reposaient les pieds de la golem. Il pliait à la façon des étagères chargées de trop de livres, un sourire de bois à peine esquissé. Le bois grinçait comme celui d'un bateau.

Le garçon reprit.

— Les artistes n'avaient jamais arrêté de fabriquer leurs automates. Simplement, ils étaient tout petits, des animaux, des boîtes avec une minuscule danseuse mise à tourner sur un air un peu grinçant. Des oiseaux dans des cages. Mais rien qui n'ait silhouette humaine. Plus de golems. Comme si c'était devenu tabou. D'ailleurs ça l'était, j'en suis sûr.

« Mais les riches sont venus, encore et encore ; ils ne sont pas tous arrivés en même temps, bien entendu. Ça n'était pas calculé. Ils ont simplement passé commande de serviteurs, d'aides, et au début on leur a dit non, et ensuite on leur a répondu la même chose mais moins fort, et l'idée a fait son chemin, et on a fini par des "peut-être", et enfin quelqu'un a pris un de ces contrats et a cherché comment faire. Ce que voulait son client, sans réinventer les golems.

— Alors il a sculpté un agolem.

— Oui.

— Il a fait un golem, mais sans pouvoir ni puissance, sans capacité de réflexion ni de pensée. Il a fait des coquilles vides. Des pantins imbéciles. C'est bien cela ?

Saxe regardait Dresde bouger. Il se souvenait de sa force, de la façon qu'elle avait de retrouver d'anciens souvenirs, de ressentir des scènes et des douleurs oubliées. Il avait vu des agolems plus souvent qu'à son tour ; il avait aidé à en entretenir. Il connaissait la lueur glauque de leurs perles lorsqu'elles venaient porter une commande à l'usine, pour leurs maîtres, marchant lentement sous la pluie. Leur lenteur. Il voyait leurs membres frêles, et la poigne terrible de Dresde. Les différences crevaient les yeux. Alors il dit :

— Oui. C'est bien cela.

Devant lui, Dresde serra brutalement la poignée de l'armoire qu'elle était en train d'ouvrir et le bois craqua entre ses doigts de porcelaine. Elle serrait, fort, et ses dents rouges grinçaient comme des rouages. Et puis elle se relâcha, et tout fut comme avant.

— Comment savoir où aller ?

Saxe s'était levé, et demandait cela en fermant les boutons de sa redingote. Elle était usée, d'un vert militaire passé. Le garçon avait hésité à quitter ses draps ; et puis il s'était dit que Dresde n'était pas une jeune fille, que non seulement il n'avait pas à avoir honte de se montrer en pantalon défait, en chemise et pieds nus, mais qu'elle-même ne ferait preuve d'aucune curiosité et ne serait absolument pas gênée.

— Savoir où aller ? répéta la golem.

Saxe chercha ses chaussures. Il les trouva sous le bois du sommier brisé, l'une d'elles coincée par le pied effondré. Dresde avança avant qu'il ne s'en rende compte, souleva le meuble de quelques centimètres et retira l'objet pour le lui tendre.

— Pour trouver la porte. Et le chemin jusqu'à elle, surtout.

— On ne pourra pas passer par la porte, puisque nous l'avons fondue.

Saxe finit de nouer son lacet en réfléchissant à tout cela. Le cuir de ses souliers était fendu, comme une blessure qui ne se refermait pas. Il béait, brun, au milieu du noir du cirage. De vieux souliers, volés à l'usine.

— Est-ce que... Dresde, tu saurais la faire refondre ?

— Pas du tout. Je regarde mes souvenirs, le temps d'avant, et je n'arrive pas à voir si j'étais là. Le jour de la fermeture, je veux dire. Je n'en ai aucune image, à part celles que tu m'as dites. Par contre tu as parlé des perles, et j'ai réfléchi. Je suis... je suis fatiguée. Lente. Avant je n'étais pas comme ça. Avant que le maître parte, j'étais vive et forte. Maintenant je suis éteinte. Quand tu as parlé de tout cela, j'ai compris. Avant, quand j'ouvrais ma bouche, la lumière était belle et rouge. Aujourd'hui, je luis à peine. Je pense que je disparaïs. La perle au fond de notre bouche nous nourrit, sans doute. La mienne n'a plus rien à donner.

Le garçon écoutait et il eut mal au ventre. Personne n'avait expliqué à la golem ce qu'elle était, comment elle vivait et fonctionnait. Elle en était réduite à deviner seule, en écoutant une histoire odieuse, qu'elle était en train de s'éteindre.

— Les golems et les agolems ont toujours été fabriqués de la même façon, dit-il le plus doucement possible. Un squelette de métal, coulé sur le même moule. Vous avez tous les mêmes os, à part les mains, les pieds et le visage. Ensuite, les tresses et les fagots de fils. Les rouages. Les organes comme votre langue. Et puis ce qui vous donne vie, ce qui vous pousse à marcher, à travailler : votre perle. Chaque geste l’use de façon minuscule, chaque jour la voit se vider un peu.

Dresde le coupa et demanda :

— D’où viennent-elles ? Où vous les trouvez, avant de les mettre dans nos bouches ?

Saxe sursauta comme un enfant surpris. Il hésita, et puis :

— Je ne sais pas. Je ne m’étais jamais posé la question. Pas plus que pour les fils et la porcelaine. Elles étaient là, dans des caisses. Quand j’étais petit, je les rentrais dans l’usine, au tout petit matin, ça faisait partie de mon travail. Ensuite, quand je suis devenu apprenti, elles étaient déjà sur mon établi quand j’y arrivais. Tu... tu voudrais en trouver une neuve ? Changer la tienne ?

Dresde le regarda et l’air qu’elle avait, sur son visage de statue, était impossible à lire totalement. Du mépris et de la surprise, déjà. Mais le reste était trop lisse pour que Saxe puisse en être certain.

— Non, je ne veux pas changer ma perle. Pourquoi je voudrais faire cela ?

— Pour être vive à nouveau ? Et forte ? Pour ne pas mourir ?

— Tu parles de mourir comme si c’était mal. Comme s’il fallait être vivant et fort. Je ne comprends pas. Je trouve cette idée dangereuse.

La golem se figea de nouveau, porta la main à sa joue. De la poudre de bois était restée collée à sa porcelaine, et elle en déposa sur son visage sans s’en apercevoir. On aurait dit une abeille barbouillée de pollen. Ses yeux roulaient dans leur bruit métallique, vrombissaient.

— Tant qu’il ne revient pas, je n’ai pas de raison de redevenir forte.

Ils en restèrent là. Saxe ne trouva rien à répondre. Il lui semblait avoir serré dans ses bras quelques filles blondes et pâles, avant de s’enfuir de l’usine, de s’enfuir de sa propre vie. Tout cela était si loin qu’il n’en était plus certain. En tout cas, aucune d’elles ne lui avait donné l’envie d’être meilleur, et jeune, et fougueux. Aucune d’elles ne lui avait donné l’envie

d'attendre leur retour. Elles avaient un goût de sucre, de bonbons oubliés au fond d'un tiroir. De friandises passées, sans vraiment d'importance.

Dresde continuait à fouiller la chambre, sans se départir de cet air de respect presque religieux. Sauf la poignée de l'armoire, elle n'avait rien dérangé, rien pris. Juste ses yeux de guêpe posés sur d'anciens secrets. Le garçon s'était demandé si elle ne profitait pas de sa présence à lui pour ouvrir les tiroirs, tout simplement. Geste qu'elle s'était refusé durant les années de son abandon mais qu'elle osait à présent.

— Tu n'as jamais vu personne d'autre que moi ?

— Jamais. Je sais que j'ai dormi, beaucoup. Enfin, à notre façon. Je restais debout et j'oubliais, et quand j'ouvrais un peu les yeux, ce n'était plus la même saison, le même ciel. Chaque sommeil me rongea la tête, et les pensées, et les souvenirs. Je m'en éveillais un peu plus froide.

Elle dit cela en touchant le dessus de marbre d'un meuble de bois blond.

— Il faut descendre à la cuisine. Il n'y a rien à manger, ici. Rien à emporter avec nous.

Sans pouvoir se retenir, Saxe sourit à l'idée qu'elle pense trouver de la nourriture dans une chambre, un placard à chemises, un tiroir rempli de chaussettes de soie. Le garçon imagina le maître de Dresde, cachant de la nourriture dans sa propre chambre, et cette vision le fit presque rire.

— Ça n'est pas ta maison, Dresde, si ?

— Non. Si tu étais entré chez mon maître, je pense que je t'aurais tué. Là, je t'ai donné une gifle pour voir ta réaction, si tu étais agressif ou pas.

— Si je l'avais été, tu aurais fait quoi ?

— Je t'aurais frappé encore, jusqu'à ce que tu arrêtes de bouger, et je t'aurais laissé là. Que voulais-tu que je fasse d'autre ? Viens, allons en bas. Pour ta question de tout à l'heure, à propos de la porte fermée, de toute façon nous n'avons pas le choix. Il faut descendre. Aller aux tréfonds. Tout en bas. C'est là qu'elle était. Il n'y a que ça à faire.

— Très bien, répondit Saxe. Et toi, pourquoi veux-tu partir ? Je ne te l'ai même pas demandé. Tu ne veux pas attendre ton maître ?

Dresde grinça, un son venu de son corps, de sa bouche, comme un soupir étrange. C'était un bruit de tristesse gardée secrète. Une machine qui geint.

— Je n'ai pas besoin de rester là. Où que je sois, je l'attendrai toujours.

En bas des escaliers, sur la droite, Saxe vit la cuisine. La veille, il était arrivé si fatigué et angoissé qu'il ne l'avait pas vraiment remarquée. Une porte sans battant, un simple passage donnant sur une petite pièce carrelée, avec, au mur, un évier blanc, jauni aux coins.

— Toutes les maisons sont pareilles, ici, expliqua Dresde. Le quartier des artistes, d'un bout à l'autre. Au début, quand j'étais seule, les premiers temps, je suis entrée dans certaines demeures. Je ne sais pas vraiment pourquoi. Peut-être pour voir si quelqu'un y avait été oublié. Pour le chercher. Je me disais que les gens en blanc avaient ramené mon maître dans une mauvaise maison. J'ai fouillé. Je n'ai pas visité chaque pièce, mais au moins le couloir d'entrée. J'ai crié son nom. J'ai crié : « Maître ! » Je cherchais. J'étais déjà seule depuis longtemps, et je pensais bizarrement. Parfois je me demandais s'il n'était pas revenu, s'il ne s'était pas caché. S'il ne me fuyait pas. Ça me faisait très mal dans le ventre, cette idée.

Elle dit ceci et quelque chose trembla. C'était sous le sol, diffus : une vibration sombre qui remontait vers eux.

— Qu'est-ce que c'était ?

Saxe avait trébuché, le corps emporté sur la gauche. Il s'était agrippé à la rampe, y était toujours, les mains crispées autour de la boule en verre, au-dessus de la dernière marche.

Dresde restait immobile, le visage vers le sol, semblant essayer de comprendre ce qui venait d'arriver.

— Un tremblement de la cité. Un choc venu des sous-sols.

— Tu as déjà vu ça ?

— Non. En tout cas, pas aussi fort.

Un long grincement monta des fondations de la maison. C'était le bruit d'un arbre énorme qui plie avant de se briser, et Saxe regarda la porte d'entrée : à l'autre bout de ce couloir, face à la cuisine, les quatre enjambées pour y parvenir brutalement immenses. La mosaïque vert-bleu lui semblait s'étirer comme un horizon d'été.

— Allons-y ! cria-t-il.

Au moment où lui et Dresde se jetaient en avant, tout s'effondra.

3

Saxe voulut ouvrir les yeux, mais l'un resta fermé. L'autre, encroûté de poussière et de poudre de ciment, le brûla aussitôt.

Il ne voyait rien. Il tenta de se concentrer, et peut-être aperçut-il une vague lueur grise, une lumière diffuse. Ou peut-être n'était-ce que son envie de ne pas être aveugle. Ou mort.

Des bruits montaient autour de lui ; craquements, grincements, parfois une chute énorme sur sa droite. Il se rendit compte qu'il était incapable de distinguer le haut du bas. Il se souvint d'un roman d'aventures lu quand il était enfant, l'histoire d'un homme pris sous une avalanche. Saxe laissa échapper un long filament de salive pour savoir où était le sol, comme il avait lu qu'on pouvait le faire ; mais sa bave fut aussitôt bue par le béton poudreux. Ça le tenait comme un linceul.

Il toussa, ce qui lui arracha la gorge, de quoi avoir le goût du sang dans la bouche. Saxe sentit quelque chose de chaud sur son nez et parvint à distinguer, malgré l'obscurité, du cramoisi presque noir qui roulait sur sa peau. Il voyait. Il voyait et son nez saignait vivement, les muqueuses s'étant enflammées à renifler ces débris de pierres et de ciment. Le filament de sang épais remonta sur la peau de la narine, la contourna sur la gauche, et se mit à rouler sur la joue de Saxe, vers son œil.

Maintenant, le garçon était certain de sa position.

Il y eut un grattement. Comme si quelque chose furetait, creusait. Saxe cria le nom de Dresde, le hurla ; et le bruit s'arrêta aussitôt.

Le garçon sentit une angoisse terrible le saisir : qui était là, à le chercher ? Il pensa à l'usine, mais personne, jamais, n'aurait pu imaginer

qu'il s'était réfugié dans l'ancien quartier des artistes. Tout, ici, était abandonné. C'était pour cela que Saxe avait choisi ce lieu ; cette absence totale de gens, de voisins, de curieux. Ici pouvaient vivre des monstres, des tueurs et des squelettes, personne n'en savait rien.

Cette pensée, qui lui aurait semblé si plaisante dans son dortoir, là-bas, ici le glaçait totalement. Son propre sang le brûlait, alors que sa peau était moite et froide comme un poulet cru. S'il avait pu bouger, il aurait jeté ses mains sur sa bouche comme si cela avait pu rattraper son cri, son élan qu'il regrettait déjà.

Les grattements reprirent. Lentement. Avec précaution.

Saxe tenta de se mouvoir ; les décombres le tenaient trop bien, et il eut la sensation de revivre ce matin même. L'impossibilité de bouger, le nez en sang, la terreur et le choc. Mais si la première fois avait été une surprise vite passée, ici et maintenant l'angoisse était vraie, réelle. Il se rendit compte qu'il pleurait.

Et comme si les gratteurs pouvaient le savoir, leurs mouvements se firent plus vifs et prononcés.

Saxe poussa un gémissement et bougea autant qu'il put – un vague mouvement ondulatoire, les épaules à peine capables de se mouvoir de quelques centimètres, les mains coincées, l'une sous le ventre, l'autre repliée contre le biceps. Les jambes du garçon étaient totalement immobiles, et une douleur vive lui saisit le genou au moment où il tentait de se secouer. Il se fit penser à un ver coincé entre deux briques et il faillit pleurer, de rage et de passivité forcée.

Où était Dresde ? Peut-être qu'un bloc lui était tombé dessus et qu'elle était morte, la dernière des golems écrasée comme un insecte par une maison effondrée.

Saxe se demanda si c'était véritablement elle qui avait brisé le lit, ou si simplement cette maison tombait en ruine, si elle se décomposait, à l'instar de la perle de la golem qui s'éteignait un peu plus chaque jour. Une maladie frappant les quartiers abandonnés, les vieux immeubles, la même chose qui avait rongé l'usine et l'avait changée en petit entrepôt ouvert à tous les vents.

Saxe frissonna, et du sang lui coula dans la gorge. Il tenta encore de se libérer, mais son genou lui fit mal, comme si on le mordait jusqu'à l'os. Le

garçon se relâcha dans sa gangue de pierres et essaya de se calmer. De réfléchir.

Les grattements approchaient. On faisait tomber des blocs, Saxe l'entendait. Il toussa encore et il sentit de la poussière sous sa langue, la recracha. C'était de la poudre venue de la mosaïque du sol, verte et bleue. Il voulut se souvenir de ce dessin maintenant perdu, sur lequel il avait marché en entrant dans la maison.

Il s'était enfui si vite de son ancienne vie. Il partait prendre une commande et se dirigeait vers un nouveau client. Il était arrivé devant la demeure, et soudain les murs si blancs, le jardin si bien entretenu, les robes pastel voletant sur la pelouse, tout cela avait fait une boule dans le fond de sa gorge, comme les débris de la mosaïque le faisaient à l'instant. Aussi indigeste, et brûlant, impossible à avaler. Tout cela avait été brutalement de trop, et la discussion à venir, et les politesses, et l'absurdité de devoir plaire à ces gens pour faire un travail qui n'aurait rien à voir avec ce qu'ils pensaient de lui.

Il fallait toujours séduire les riches, leur sembler assez bourgeois et détaché pour que justement ils choisissent de payer sans même songer à discuter. Saxe, lui, connaissait sa situation ; il savait sa chambre sous les derniers toits de l'usine, et le fer-blanc des gouttières percées, et les tasses ébréchées sous les fuites du toit. Devoir faire l'animal savant devant ces gens lui avait soudain été insupportable. C'étaient eux qui avaient besoin de lui pour leurs petits luxes sans saveur, et pourtant c'était à lui de demander qu'on le paye, comme on réclame une faveur.

C'était rouge dans son cœur, de colère et de pensées aigres. Il était resté ainsi, dans la rue pavée, immobile, à regarder ce grand jardin frais empli de gaze rose, de redingotes d'un bleu foncé comme de l'encre, de plateaux d'argent et de petits-fours. Il avait aspiré son air, longuement, entre les dents. S'était détourné. Avait remonté l'artère, continué tout droit. Passé dans les vieux quartiers. Puis les anciennes halles, aussi vieilles que l'usine du temps enfoui, celle qui était grande, et belle, et puissante. Saxe s'était enfoncé dans les petits passages que plus personne ne prenait, sauf les chats et les ivrognes perdus. Il avait marché là, et quand il avait débouché dans le quartier des artistes, il s'était arrêté.

Il avait dû enjamber des amas de planches pour y arriver. Plusieurs. Escalader les tas que font les meubles morts et les déchets quand on ne les

regarde pas. Il s'était faufilé dans un trou du mur, à quatre pattes. Le quartier était encerclé par des détritux, comme s'il avait un secret à garder.

Saxe n'avait pas encore regardé autour de lui qu'il avait déjà compris qu'il était là où il voulait être. Un quartier mort dédié aux gens qui avaient créé des automates magnifiques, qui avaient su les faire vivre, leur faire comprendre les voix des hommes, leur demander de partager leur vie. Ces gens avaient disparu, laissant la place à des artistes sans passion qui marchaient dans les rues à la recherche d'un contrat aux lignes acides.

Saxe avait fouillé la rue des yeux. C'était un grenier géant. Des toiles d'araignée entre les coins des maisons et le sol, diaphanes, si vieilles qu'elles en étaient transparentes, luisantes comme des vitres. Des feuilles mortes glissées contre le bas des portes ; de véritables feuilles, pas les montages de fils fins comme des cheveux qu'on voyait dans les rares parcs encore ouverts. Rien de fabriqué. De véritables morceaux d'arbres tombés là avec la saison. Des maisons flanquaient la rue, droites, en briques jaune pâle, couleur de crème. La poussière les recouvrait, et la pluie avait collé tout cela aux murs, comme un crépi d'ancienneté.

Saxe avait soudain été pris d'une fatigue terrible, d'un soulagement viscéral. Il s'était dit qu'il regarderait mieux le lendemain. Il s'était dirigé vers une maison semblable aux autres. Avait ouvert la porte. Avait pris le couloir. Gravi les escaliers. Trouvé la chambre et le lit, était monté dedans en ouvrant son pantalon, retirant sa redingote. Il s'était effondré sur l'oreiller. S'était endormi.

Puis Dresde l'avait éveillé d'une gifle dans le nez.

Saxe se tordit encore entre les pierres. Le grattement s'était fait fébrile, et le garçon pleurait de fatigue. Son genou était toujours tordu, et lorsqu'il força brutalement, une douleur aigre lui remonta dans la jambe, et sa rotule fit un « clac » humide. Le garçon grimaça et ferma les yeux.

Puis il y eut un choc à l'endroit des grattages. Un coup puissant qui fit vibrer la terre et les gravats. Un cri, acide, comme les rapaces dans les nuages. Puis plus rien.

Saxe se tordit le cou, avala le sang qui se figeait dans sa bouche. Il avait un goût de terre humide. Il attendit.

Il attendit encore.

Les grattements reprirent. Plus forts, plus rapides. C'était frénétique et puissant. On dégageait les débris avec violence, et Saxe se durcit en attendant les premiers chocs, ou qu'on l'attrape par le pied pour le tirer hors de son cocon. Il ferma les yeux.

Il y eut une terrible arrivée d'air frais. Et ce fut la voix de Dresde qui lui cria de sortir et de se dépêcher.

Elle le saisit par le pantalon et le tira de son trou comme on retire le noyau d'une cerise ; elle le jeta presque au sol, et le garçon se mit à quatre pattes comme il put, les yeux clignant sous la lumière, à moitié étouffé par ses caillots de sang, le genou douloureux et brûlant.

— Dépêche-toi !!

Saxe s'appuya au mur pour se redresser. Il pensait à lui, à lui seul et à sa douleur, et lorsqu'il leva les yeux et vit la golem, il se figea et se força à tenir debout.

Elle avait dû recevoir une pierre sur l'épaule, et à la place de la porcelaine lisse et blanche de sa clavicule, on voyait une plaie terrible, de la largeur d'un doigt, descendant presque jusqu'au milieu du ventre. Dedans, tout était bronze et métal, et une fumée grasse en montait, celle de l'huile chauffée par les rouages.

— Dresde, je...

La golem ne s'arrêta pas ; elle saisit Saxe par le col et se mit à courir et à sauter par-dessus les décombres, qui s'effritaient sous ses pieds, s'éboulaient et s'effondraient violemment. Saxe fit ce qu'il pouvait pour ne pas l'encombrer et moulinait des jambes, tentant de trouver un appui, un endroit à peu près stable qui lui permette de faire un pas.

Il n'y parvint pas et Dresde finit par glisser son autre bras sous lui et le porter comme un chaton tout en continuant à courir.

Saxe leva la tête et voulut voir si la maison était effondrée en totalité ; il vit le ciel entre les dernières poutres, les amas de pierres éboulés contre les pans de murs défoncés. Il tourna les yeux vers l'endroit où il avait été enterré vif et faillit crier. Dans le brouillard de fumée de plâtre, le garçon vit bouger des formes, des petites formes hautes comme un fémur tenu debout. Ça bougeait dru, nombreux ; des silhouettes de nains dérapant sur les pierres, se cognant les unes aux autres, s'entrechoquant comme des bouteilles dans un casier mal fixé. Ça ne marchait pas droit, et Saxe, malgré

Dresde qui le secouait dans leur fuite, se rendit bien compte qu'ils trébuchaient, que leurs pieds étaient gourds, épais. Ils les suivaient.

Il ne parvenait à comprendre que cela, cette marche lente et torse, et le noir de leurs ombres, projeté sur l'écran de fumée du brouillard de plâtre. Aucun détail, aucun visage – le garçon ne pouvait pas même être sûr que les créatures en possèdent un. Saxe passa les bras autour de Dresde, l'embrassa comme on le fait d'un parent quand on se réveille d'un cauchemar. Et il serra fort, assez pour se plier les ongles sur la chair dure de la golem.

— Je ne sais absolument pas à quoi doit ressembler un genou.

Saxe se redressa et dévisagea Dresde. Elle était parfaitement sérieuse, et le garçon, assis par terre, hésita et regarda lui-même.

Il avait eu tort d'avoir peur : c'était bien moins grave que ce qu'il avait pensé. Son articulation était gonflée, meurtrie, mais rien n'était rouge, brûlant ou déchiré. Une grosse bosse, de la lymphe, sans doute, mais rien de plus. Un énorme bleu à venir. Saxe tâta un peu, enfonçant son doigt dans la peau épaissie. Il frissonna quand la douleur le pinça, mais fut rassuré. Elle n'était pas insupportable. Il pourrait marcher.

— Qu'est-ce que c'était que les choses, derrière nous ? demanda Saxe.

Dresde ne répondit pas, tout d'abord. Elle tordait entre ses doigts un ruban d'un rose très foncé. Saxe n'avait aucune idée d'où elle l'avait trouvé. Peut-être que le vent l'avait apporté là, voletant depuis la maison effondrée. La golem soupira fort, de sa cage thoracique étrange, sans aucun poumon.

Saxe et Dresde étaient sur le dernier morceau de toit de la demeure en ruine. La golem avait encore porté le garçon sans forces dans ses bras, et s'était mise à courir sur une poutre énorme encore accrochée, perdue sous les tuiles. Cela pendait vers le sol comme un pont-levis maigre.

Elle avait grimpé sur tout cela, atteint le creux du toit pentu, écrasé comme le dos d'un cheval trop vieux. Et après avoir regardé autour d'elle, la golem avait déposé Saxe sur un tas de tuiles. Et puis elle avait semblé se concentrer un tout petit instant, avant de pousser du pied l'extrémité de la poutre cassée. Elle y avait mis toute sa force ; même pour elle, la solive était lourde, terriblement. Elle avait grincé, crié de sa langue impossible à comprendre ; et enfin s'était fissurée, avait claqué autour de ses chevilles

noires. Et tout était tombé. Le toit avait tremblé, un peu, et Saxe s'était agrippé aux tuiles en fermant les yeux.

Il avait attendu l'effondrement inévitable, mais il n'était jamais venu. Des hoquets montés des fondations, des frissons, rien de plus. Saxe avait ouvert les yeux et regardé autour de lui. Le toit gris était comme un dos de poisson perdu au milieu d'autres dos de créatures marines. Il luisait, prenait le soleil et chauffait doucement. Flottant toujours. Même brisé, il ne se noyait pas.

Saxe regarda plus loin, par-delà la rue, par-delà le quartier. Les vagues immobiles des toits après les frontières, leur rouge de tuiles de terre cuite, les têtes des arbres, pointant là comme de l'écume figée. C'était la première fois que le garçon regardait ceci de haut, qu'il voyait le ciel de sa ville sans avoir à lever les yeux, ce qui le déformait inmanquablement. Le vent passait, chaud et tendre, un vent de fin de printemps, déjà gonflé d'un été à venir.

— Ils creusaient vers toi, dit enfin Dresde. Ils fouillaient pour t'atteindre, le groin dans les débris comme un chien qui mange une gamelle. Et maintenant, ils sont là.

Saxe se précipita vers le rebord du toit, et s'arrêta vivement en se rendant compte de ce qu'il allait faire, qu'il pouvait tomber et qu'il n'aimait pas les hauteurs. Il hésita, se pencha, finit par se mettre à quatre pattes et regarda en bas avec précaution.

Les choses étaient là. Hors du brouillard et de la fumée. Nues et tout à fait visibles.

Laidés, tassées. Des crapauds, des gargouilles fondues qui avançaient sur leurs pieds épais, une large bouche leur balafrant la face, de travers, pleine de graviers et de bourbe. Ils avançaient vers la rue, le trottoir effondré. Ils y parvinrent, leurs pas grinçant sur les pierres et les débris de verre. Ils firent demi-tour, tanguant à la façon des animaux obèses et stupides. Certains tombèrent. Ils continuèrent à remuer les jambes, et aucune des créatures ne les aida. Des petites statues de boue.

Ils levèrent les yeux. Ils regardèrent tous Saxe et Dresde, sur leur toit. Ils se mirent à gémir. À tendre leurs mains gonflées dans leur direction. Leurs doigts usés, cassés. Ils avaient le même air, la même détresse que les tout petits enfants lorsqu'on refuse de leur donner à boire.

Saxe sentit la nausée le gagner.

Et puis tout s'effondra.

OceanofPDF.com

4

Ce fut comme un toboggan, à cause de cette impression d'avoir l'estomac qui remonte dans la gorge. Un toboggan noir, glacé, rempli des échos des chutes de pierres et de bois ; ce n'était pas le toit qui était tombé, mais la maison entière, le morceau de rue, tout cela emporté comme une feuille dans le courant.

Ça tournait et frottait, et Saxe se rendit compte qu'il criait ; pas de peur, ni de colère. Un long cri pour se prouver qu'il existait encore, qu'il tombait mais respirait et pensait. Une chose terriblement froide lui saisit le cou, et il leva les yeux pour voir Dresde le tenir par le col, encore. Elle le ramena contre elle, et s'enroula autour de lui pour le protéger.

Et ils arrivèrent au fond.

Il y eut un choc terrible.

Saxe s'évanouit.

Quand il se réveilla, il toussa longuement, une toux sèche et difficile.

Son corps était épuisé par les deux chutes et la peur. Le garçon respira lentement, cherchant à sentir chaque morceau de son corps. Faisant le compte.

Saxe se souvint qu'à l'usine, un des ouvriers était tombé des poutrelles, tout en haut du bâtiment. Il racontait qu'au moment de toucher le sol il avait senti tout l'air sortir de ses poumons, comme si on lui avait administré une terrible claque dans le dos. C'était sans doute ce qui s'était passé pour Saxe, et qui donnait un goût de carton humide à sa gorge pendant qu'il cherchait à reprendre complètement sa respiration.

Il haletait. N'entendant aucune autre respiration que la sienne, il se redressa et tâtonna autour de lui pour trouver Dresde. Il sentit un frisson glacé le parcourir avant de se souvenir qu'elle n'était pas vivante, que ne pas l'entendre respirer ne voulait pas dire qu'elle était morte.

Le jour tombait par le trou, et Saxe, maintenant assis, regarda autour de lui. Dresde était sur sa droite, déjà debout.

— Ça n'est pas la peine de me montrer tes bleus, je ne sais pas non plus à quoi doit ressembler une épaule ou un coccyx.

Cela fit presque rire Saxe, il tenta doucement de se mettre debout. Une quinte de toux le saisit, et il toussa longuement, cracha du sable et une longue écharde qui s'était fichée entre ses dents. Son genou tenait bien, et à part son épaule droite, sans doute cognée avant que la golem ne le protège, rien ne lui semblait particulièrement douloureux. Il s'approcha de Dresde.

— Merci. De m'avoir pris dans tes bras.

Elle haussa les épaules sans même se tourner vers lui.

— Vous êtes fragiles. Je n'allais pas te laisser te briser dans la chute. Je ne sais pas vous réparer.

Dresde dit cela en s'étirant, et Saxe fut incapable de savoir si elle le faisait exprès, afin de prouver sa propre force ; elle tendit les bras au-dessus de sa tête blanche et lisse, et tira vers le haut, assez pour décoller ses talons du sol. Dans ce geste, la longue blessure de son côté grinça terriblement, émit un son parfait d'assiette brisée dont on frotte les morceaux l'un contre l'autre. Du sable sous les molaires. C'était ce bruit-là, exactement.

Saxe grinça des dents et secoua la tête. Les deux bords de céramique de la plaie s'étaient encore éloignés, et les bandes de métal en dessous semblaient tordues, au moins un peu. Mais comment en être certain ? Le garçon aurait été incapable de reconnaître l'intérieur des golems et leur normalité.

Il savait en revanche que les rouages étaient fragiles, une fois percée l'enveloppe de porcelaine. Saxe eut peur pour Dresde. Pour lui aussi, un peu.

— Il fallait descendre, c'est ce que nous avons dit tout à l'heure. Nous voilà déjà un étage plus bas.

Saxe fronça les sourcils.

— Un étage ?

Dresde le regarda comme s'il était idiot.

— La cité a des étages.

— Je sais qu'elle a un sous-sol, où sont les machines qui la font fonctionner. Les pluies, le soleil qui passe sur les plafonds de verre. Les ventilations. Tout ça est entretenu là-bas.

Dresde soupira, et si Saxe avait entendu ce bruit dans le noir, il aurait juré qu'il venait d'un humain. C'était plein d'ennui et déjà de fatigue à l'idée de devoir tout expliquer. La golem ne parut pas se rendre compte de la vulgarité de sa réponse.

— Ce n'est pas un sous-sol. La cité est comme une pièce montée. Chaque étage est fabriqué sur le précédent. Les maîtres ont sali chacun d'eux ; l'ont saturé de machines mortes, de golems oubliés, d'expériences jamais menées à bien. Une fois construit un étage, on ferme la porte qui mène au précédent. On oublie ce qu'on a mis en dessous. On cache et on dissimule. C'est l'histoire de ta porte fondue, rejouée à chaque fois. Maintenant, je m'en souviens. Mon maître m'en parlait, parfois, quand il avait une bouteille à côté de lui. Il regardait dehors, par une fenêtre qui n'existait pas, et ses lèvres étaient rouges. Il me racontait cela, et parlait des golems tout au fond. Les maîtres les prenaient avec eux, quand ils grimpaient d'un étage. À part ceux qui étaient cassés, laissés là en morceaux. Je ne veux pas dire qu'une troupe de golems hantaient les basfonds. Mais il restait les moules, les squelettes pas encore montés, tout ce qu'on trouvait trop vieux, plus *à la mode*, plus aux bonnes couleurs. Des visages de golems rangés dans des tiroirs sans aucune lumière. Pas tout à fait morts. Presque endormis.

« Je savais qu'il rêvait de cela. Des objets abandonnés, de toutes ces choses à voir, des ancêtres de son art. Les os de ses façons de faire. Les oubliés, laissés en arrière. Il disait que c'étaient les graines mal germées de la seconde récolte.

Saxe dévisagea Dresde, la coupure terrible qui lui déchirait le corps. Il se demandait comment un être blessé à ce point pouvait ne pas souffrir, se trouver assez résistant pour l'aider, lui. Être assez inhumain pour survivre à cela, et être assez sensible, intelligent et tendre pour dire « les graines mal germées de la seconde récolte ».

— Alors nous sommes là où il aurait voulu aller ? Dans l'étage inférieur ? On s'est rapprochés de notre but, Dresde.

— Oui.

— Tu sais combien de niveaux il y a, en tout ?

— Non. Peut-être trois. Quatre ?

Dresde tendit la main à Saxe et il la prit, s'aidant pour descendre du tas de tuiles branlant. Il vit une longue fissure qui barrait la jambe de la golem, de la cheville à la hanche. C'était épais comme un cheveu, mais impossible à ignorer une fois remarqué. Dresde s'était à nouveau blessée dans la chute. Le garçon ne sut comment donner forme à son inquiétude, alors il n'ajouta rien.

— Les choses qui fouissaient, en haut, tu sais vraiment ce que c'était ?

— Des petits golems, je pense. Des créations brutales et boueuses. Une forme donnée à la volonté et à l'envie. Vos créations, les agolems comme les golems, sont techniques. En tout cas elles l'étaient tant que vous saviez les faire. Des choses montées à l'usine, avec des outils. Je sais qu'avant il y avait d'autres façons de créer. Ce que regrettait mon maître, je crois. Les constructions plus vives. De la puissance donnée à d'autres êtres, mais pas sur des chaînes de montage. Pas au milieu des chiffres et des mesures. Peut-être que les petites choses en boue étaient de celles-là. Elles ne nous ont pas suivis. Ou elles ont été écrasées par la chute.

Saxe réfléchit à ce que venait de dire Dresde. Il tentait de se rappeler ses leçons, les histoires qu'on racontait dans les dortoirs, la nuit tombée. Celles qui faisaient peur. Celles qui angoissaient. Il chercha, ne trouva rien. Ou peut-être le mot « magie », mais il portait une étiquette vulgaire ; on l'utilisait pour parler des artistes sans talent, qui se refusaient à travailler et à apprendre. On disait qu'ils attendaient la *magie*. C'était pire qu'une insulte, c'était les rejeter, les juger comme incompetents. Les *magiciens*, les sculpteurs de golems ratés.

Saxe avançait, toujours la main dans celle de Dresde. Il se rendait compte que l'éboulement avait été énorme, et surtout... étrange. Un rond presque parfait tout en haut, qui donnait sur l'étage supérieur et le ciel. Au sol, tout était éclaté, impossible à reconnaître, à part l'extrémité de certaines poutres dressées haut, ressemblant à des arbres morts. Ça sentait la cheminée froide : cendre et humide.

Et puis, sur sa droite, Saxe remarqua quelque chose. Un autre trou, face à lui. Il s'arrêta, regarda mieux.

— Dresde. Dresde, là-bas. Au bout de mon doigt.

La golem se tourna et se fixa sur ce que montrait Saxe. C'était un geste de machine qui vise, toujours ce regard d'arme, cherchant à savoir si de là venait une menace. Elle avança vers le trou, et Saxe la suivit.

C'était un cul-de-sac. Un morceau de boyau transformé en chambre.

La pièce était noire. Ils restèrent immobiles sur le seuil, attendant que leurs yeux se fassent à l'obscurité, qu'ils puissent distinguer ce qui s'y cachait.

D'abord, en face d'eux, exactement, ils virent une table épaisse, sans grâce, un meuble de salle sans nom, sans propriétaire. Un agencement de planches laid et bancal. Son bois grisâtre attrapait la lumière comme une araignée saisit un insecte pris dans sa toile. Repoussant et fascinant à la fois.

Quelque chose recouvrait le meuble, et ils finirent par comprendre ce que c'était : d'anciennes mousses pourries, noircies par l'âge. Le dessus en était sec. Le dessous, brun et pâteux. Certaines boules avaient fleuri, et on voyait encore les longues tiges marron, extrêmement maigres, qui pendaient vers le sol comme des cheveux. Des pierres rondes étaient agencées au milieu de tout cela, en cercle, une sorte de nid trop dur pour que quelque chose y naisse. Et pourtant, trônant sur cet ensemble fétide, on pouvait voir une tête de chien nue.

Elle était pelée. La chair manquait ; n'en restait que ces vilaines traces noires sur l'ivoire très jaune de l'os. On avait coupé le cou au ras du crâne, sous le renflement de la nuque, et la tête tenait parfaitement droite, sans vertèbre ni débris d'os pour la faire pencher. Les dents étaient d'un orange fade, sèches comme du bois, sous la grimace du peu de viande encore collée aux gencives.

Dresde s'approcha et, par simple peur de rester seul devant cette chose, Saxe la suivit.

La pièce était petite. La table était en plein milieu, et autour, il n'y avait rien, en tout cas rien de bien définissable. Des étagères effondrées, des piles d'assiettes fendues, grises et noires de poussière. Des livres si vieux que leurs pages débordaient de leur couverture comme des champignons emplis d'eau. Des pans de tissu moisi accrochés là, des morceaux de statues effritées, une grande statue entière, presque aussi noire que l'ombre où elle avait été posée.

Tout cela sentait comme un réfrigérateur rempli de choses passées : une odeur fade de viande en train de rancir. Un parfum froid et gris, celui des cimetières sous la pluie.

Saxe et Dresde virent des bosses sous les mousses – des choses cachées en dessous. Le garçon tendit la main et frôla l'un de ces grumeaux de verdure morte. Le contact en était répugnant : une sorte de chair chaude et moite, cuite et pourtant encore vivante. Comme un œuf ouvert sur un poussin gluant, cherchant à respirer sans y être encore prêt. Le garçon enfonça sa main.

Il y avait une tasse. Les mousses avaient fait ramper leurs racines à l'intérieur, avaient colonisé la surface lisse de leurs langues rêches. Saxe leva les yeux et rencontra le regard vide de la tête de chien. Ses orbites étaient d'un brun foncé, et les gouttes d'eau tombant du plafond sur les os avaient formé des stalactites de rouille, comme un larmier couleur de blessure pourrie.

Le garçon fouilla encore. Les radicelles des mousses craquaient, semblant se défendre de l'intrusion sans y parvenir. Les mousses s'arrachèrent à leur support en un son de duvet froissé, dur. Saxe trouva des papiers. Un gros bloc de feuilles tassées par l'humidité, collées les unes aux autres.

Il y eut un bruit.

Dresde et Saxe se figèrent aussitôt.

Ils pensèrent aux minuscules golems fouisseurs, à leurs doigts cassés, laissant voir le squelette sous la chair de boue, aigu, pointu. Des griffes sentant la viande. La golem et le garçon regardèrent dans la salle où s'était effondrée la maison, restant dans l'ombre sans même y penser. Se cachant.

Ils ne furent pas certains de voir ce qui arrivait, au début – c'était un fouillis noir, luisant –, mais ce pouvait être des tuiles cassées par la chute qui vibraient d'une dernière secousse. Ou bien des copeaux métalliques poussés là par un courant d'air qu'ils ne sentaient pas. Cela faisait le bruit de la pluie sur les tôles. Du vent dans les feuilles. De véritables feuilles, celles qui tombaient pendant le faux hiver, quand les arbres existaient encore. Ce duveteux sec, le son du vent quand il veut qu'on l'écoute.

— Ce sont des cafards, dit Dresde.

Son ton était glacial, une simple information.

— Il y en a beaucoup. Vraiment beaucoup.

Saxe entendait l'angoisse contenue dans sa voix. Il ne voyait pas aussi bien qu'elle. Ses yeux à lui étaient habitués aux bureaux, aux gravures fines. Ils regardaient petit, jamais loin. Mais le garçon faisait confiance à Dresde. Il essayait surtout de ne pas se dire qu'une golem pouvait avoir peur de ce qui venait les chercher.

Il se retourna, geste stupide, pour reposer le paquet de feuilles sur la table. Toute l'éducation qu'il avait reçue à coups de trique, cette certitude que rien n'était jamais à lui. Même là, dans cette chambre mortuaire couronnée d'un chien rouillé, même là, aux côtés d'une golem qui disait de fuir, il rendait ce qu'il avait touché.

Et avant de finir son geste, il vit une des statues ouvrir les yeux. La grande, celle qui était encore complète.

Il hurla et bondit en avant. Il voulut prendre la main de Dresde, l'emmener avec lui, la tirer dans son élan ; mais sa chair glissa sur la porcelaine. Saxe se sentit partir vers la salle ; les cafards d'ardoise et le regard mort de la statue le brûlaient, lui entraient dans la tête comme une pique chauffée au rouge. Il voulait partir, c'était son corps qui le criait, qui le forçait à quitter cet endroit. Le garçon cria encore, un hurlement d'effort terrible, celui de quelqu'un qui lutte, et il parvint à s'arrêter, à suspendre sa course ; il ne réfléchit pas, son esprit trop noyé par la terreur pour le faire. Il s'arrêta. Tenta de trouver une prise. Alors il glissa sa main gauche dans la blessure de l'épaule de Dresde, referma ses doigts sur les rouages d'en dessous, tira un grand coup pour l'emmener avec lui, et il courut. Il courut, suivi par la golem.

Derrière eux, ils entendaient le froissement des pattes tordues des faux cafards ; un bruit comme du sucre versé en pluie dans de la porcelaine. Un son qui piquait le cerveau là où bat la peur, au fond des pensées.

Saxe se retourna, profitant du bras de Dresde pour s'appuyer, être certain de ne pas perdre l'équilibre. Il les vit : les plaques d'ardoise brisées avaient pris forme, collées les unes aux autres, de façon à faire des monticules aigus, des petits tas grisâtres. C'était large comme une paume et ça frôlait le sol avec des clous rouillés, mangés par le temps, qui leur servaient de pattes. Ça grouillait et ça causait la même répugnance que les vers au hasard d'une motte de terre retournée, aveugles, stupides, semblant ne savoir que bouger, bouger et avancer sottement.

Les choses couraient vite, elles bondissaient et l'une d'elles sauta sur les talons de Saxe. Il parvint à donner un coup de pied à une pierre sur sa route, à faire tomber le cafard. Mais d'autres prirent leur élan et atterrirent sur les mollets de Dresde, et y restèrent agglutinées malgré le lisse de sa porcelaine. La golem bondit et retomba de tout son poids, parvint à se débarrasser de plusieurs d'entre eux, mais deux restèrent fixés, leurs pattes ayant trouvé un meilleur appui, ou un minuscule accroc. Ils attendirent d'être certains de ne pas tomber, et, au même moment, comme poussés par la même pensée, ils cavallèrent sur la peau blafarde du golem, remontèrent vers le bas de son dos, les reliefs de sa colonne vertébrale, son épaule ; et ils se faufilèrent en grinçant dans sa blessure.

Dresde poussa un cri de dégoût, tenta de les saisir, d'en attraper un et de l'arracher à sa chair, sans succès. Elle se secoua tout en continuant à courir, et Saxe vit, du coin de l'œil, un éclair bleu et jaune sortir de la plaie de la golem. Elle toussa étrangement avec un bruit de billes entrechoquées, et se mit à baver une mousse d'huile couleur de café. Elle continuait à courir, sa main tenant toujours celle de Saxe.

Le garçon se sentit pris entre deux émotions : la terreur d'avoir un cafard sur lui, et tout son corps se ferma, serré comme les cordons d'une bourse. Il frissonnait à la simple idée qu'une de ces bêtes lui entre dans la bouche ou un œil, perce ses vêtements, le morde et fouisse sa peau. Il en avait une chair de poule douloureuse. Et l'horreur de voir Dresde bouillonner sous ses yeux, peut-être mourir, noyée dans ses liquides. Il était sur le point de se mettre à pleurer.

Alors tout s'arrêta.

Le bruit des cafards, le son de leurs pieds secs sur le sol. Le vrombissement de leurs ailes d'ardoise.

Il n'y avait plus que le silence, troué seulement par la toux de Dresde, les crépitements venus de l'intérieur de son corps et le halètement de Saxe.

La golem et le garçon s'arrêtèrent, lentement. Sans trop y croire. Ils coururent moins vite, puis marchèrent, et enfin restèrent immobiles. Dresde finit par poser la main sur sa poitrine plate, et dit :

— Ils ont disparu. Ils ont arrêté de bouger.

Elle sautilla, et un son de boîte en fer-blanc renfermant des éclats de tuile se fit entendre.

— Ils sont morts. Ce qui leur donnait vie a disparu.

OceanofPDF.com

5

Saxe se réveilla et faillit crier.

Il sentit les bras de Dresde le saisir au torse, le coller à elle. Il reprit sa respiration, tenta de se calmer.

Ils étaient en haut d'un arbre mort, tassés tous les deux entre des branches pleines de feuilles pendantes. Saxe n'avait pas besoin d'en regarder une de près pour savoir que c'étaient des simulacres – il avait manipulé assez de feuillage factice à l'usine pour les reconnaître rien qu'au toucher. C'était ainsi qu'il avait appris les bases de son métier : la grille légère comme une graine de pissenlit, la résille d'or ; et puis le tissu mince, d'un léger vert d'eau, pour recouvrir le tout. Des feuilles mortes, mais pas de cette espèce brune et craquante ; juste un feuillage sans aucune vie. Des ingrédients. Des façons de faire. Un point de colle à chauffer pour poser cela à la branche. L'odeur douceuse, répugnante de l'amande montant du point de contact. De la fausse verdure, sur des squelettes d'arbres disparus.

Après les cafards, ils avaient couru jusqu'à ce que Saxe trébuche, deux fois. La première avait failli le faire tomber tête la première contre un vieux mur, la seconde l'avait fait chuter sur l'épaule, durement. Ils n'étaient plus pressés, ils ne fuyaient plus les bêtes d'ardoise, mais le souvenir de la statue aux yeux vivants et de la tête de chien les poussait en avant. Le garçon était si troublé et fatigué que ses jambes tremblaient. Le temps qu'il se remette sur ses pieds, Dresde s'était retournée, avait écouté, longuement.

— Ça ne grouille plus, avait-elle dit.

Saxe était resté immobile, penché en avant, le visage entre les mains. Il n'en pouvait plus. Il voulait s'asseoir, dormir, oublier.

— Je sais qu'ils ne sont plus là. Mais s'ils reviennent ? S'ils ne font que se cacher ?

Il avait levé les yeux sur Dresde, vu qu'elle était figée, qu'elle regardait quelque chose devant eux, légèrement sur la gauche. Il avait suivi son regard, et avait aperçu le parc.

Ni la golem ni le garçon n'avaient parlé. Ils s'étaient simplement dirigés vers les grilles du jardin.

Il était mort. Saxe connaissait les parcs publics au dernier niveau de la cité. Ils étaient encore parfois verts ; souvent grâce, ou à cause des fausses feuilles métalliques, des oiseaux automates qui leur donnaient un air de vie. Plus rien n'était tendre ou plein de la chaleur de la terre en été, mais ils vivaient tout de même une petite vie d'embryon, ou de très vieille personne. Un état entre l'existence et le rien du tout. L'immobilité des coquillages vides.

Celui-ci avait la couleur des pierres. Gris. Un parc de poussière. Le ciel était bouché par l'étage du dessus, et c'était une voûte sombre qui recouvrait tout cela, un ciel sans étoiles, parfaitement aveugle. Des lumières montaient de-ci de-là, des globes encore à peu près vivaces dans le secret des buissons.

Dresde avait tiré Saxe par la manche, et le garçon avait encore failli perdre l'équilibre.

— Par là. C'est l'heure de dormir. Tu dois fermer les yeux.

Saxe n'avait même pas eu l'énergie de répondre. Il avait simplement senti une bulle de joie chaude monter dans son ventre. Dormir. *Dormir*. La journée passée avait été odieuse, d'un bout à l'autre, il n'y avait rien à en sauver. Pas une parole, un geste, rien. La couleur des yeux de la tête de chien effaçait tout ce qui aurait pu être bon.

Le garçon se laissa pousser vers le parc. La golem chercha un arbre encore solide, aux branches assez recouvertes de feuilles pour cacher leurs deux silhouettes. Lorsqu'elle en eut trouvé un qui sembla lui convenir, elle saisit Saxe comme un enfant et le hissa vers leur nouveau nid. Il attrapa le bois, trouva une prise, du bout du pied, et monta dans une fourche assez large pour lui et Dresde.

La golem se hissa à son tour, sa céramique brisée grinçant sous l'effort.

— Je crois que ce qui les crée n'a pas la force de les garder vivants très longtemps. Je pense que c'est pour ça qu'ils ne nous suivent jamais

réellement.

Saxe l'écoutait en fermant les yeux. Dresde continua à parler. Le garçon voulut lutter, et puis il s'endormit.

Il rêva des yeux de la statue.

Dans son rêve, la chose ouvrait des pupilles pleines de vie, perdues dans ce corps de meuble, de coffre enfermé en lui-même. Elle ouvrait la bouche en voyant Saxe, une bouche d'ogre prête à manger et à déchirer, et du sable coulait de ses lèvres comme une eau, de la poussière de temps, étouffante et collant aux doigts. Des grains noirs et coupants, la teinte des mauvais souvenirs. La statue vivante poussait un long cri silencieux, tout modelé de vibrations aussi fortes que celles qui avaient fait écrouler la maison. Elle avançait vers Saxe, et elle le mordait au visage dans son odeur de fruit pourri.

C'était cela qui l'avait réveillé dans la fourche de l'arbre mort, au creux des bras de Dresde.

Saxe serra la golem contre lui à son tour. Il se rendit compte qu'il tenait toujours une partie des papiers pris sous les mousses, et les jeta devant lui, comme si leur contact était répugnant. La liasse s'ouvrit dans un bruit mouillé. Le garçon suspendit son geste, se pencha et regarda mieux.

Le papier portait les empreintes des doigts du garçon, tant il les avait serrés fort durant la course. Les feuilles étaient collées les unes aux autres, fondues, perdues dans une masse gonflée. Pourtant, certains coins, certaines pliures dépassaient. Encore lisibles ; des points précis marqués aux rouges, aux bleus de l'imprimerie. *Crimée. Pantin. Télégraphe. Couronnes. Buzenval. Porte-Dorée. Montsouris. Raspail. Glacière. Jussieu. Concorde. Filles-du-Calvaire. Jasmin. Oberkampf.* Des chemins qui en partaient, qui s'y croisaient ; des entrelacs raides comme des articulations de vieillard. Des cartes. Illisibles. Des paillettes de papier, des zones minuscules collées ensemble par le hasard de l'eau tombée sur la table.

Saxe regardait cela sans comprendre, bouche-bée. Jusqu'à ce qu'il saisisse : c'était comme sur le toit effondré, quand il avait vu une partie de la cité d'en haut. C'était chez lui, c'était sa cité, ses rues et ses maisons, mais vues de si haut qu'elles ne se ressemblaient pas, qu'elles ne se ressemblaient plus.

Les noms des quartiers et des places d'un endroit où plus personne ne vivait. Des noms que plus personne n'avait prononcés depuis des vies entières.

Saxe les chuchota : tous ceux qu'il pouvait lire, que le temps n'avait pas effacés.

Et puis il entendit la voix.

Elle venait d'en haut, dans les feuilles métalliques, les mensonges de feuillage. Ça rouillait, ça grouillait. Des vers dans une canette rongée.

Saxe se redressa autant qu'il le put, et Dresde fit le gros dos, exactement comme un chat qui gronde. C'était un geste totalement déplacé, étrange, et le garçon se demanda si la golem n'avait pas été plus abîmée par la chute que ce qu'il pensait. Si un des cafards rongeurs n'avait pas fait fondre un des circuits secrets qui lui permettait de penser.

La voix reprit, sans parler réellement. C'étaient les grasseyements de gorge d'un malade en train de s'éveiller. Saxe fouillait des yeux les branches au-dessus d'eux, cherchait exactement le lieu d'où venait ce son difforme.

Cela tomba devant lui.

Un oiseau mort. Un automate rouillé, au bec si usé qu'il laissait passer la lumière et semblait fait en dentelle sale.

Dresde se pencha très doucement et toucha la chose du doigt. L'oiseau poussa un cri grumeleux et tenta de sautiller ; mais son corps était trop pourri pour qu'il y parvienne. Il resta là, sur le dos, à battre de ses pattes grinçantes et maigres.

Il ouvrit le bec, et il y eut une sorte de musique, peut-être les anciens sons de son chant, imprimés dans sa carcasse oxydée. Puis une toux, quelque chose de caverneux. Et enfin :

— Vous êtes entrés chez moi.

La voix était terrible ; sortie de ce bec pas plus gros que l'ongle, pleine de limaille de fer, et pourtant elle sonnait comme un marteau sur une enclume. Ni Saxe ni Dresde ne répondirent.

— Vous avez dérangé les mousses. Vous avez vu le chien. Vous avez rompu le sort.

Cela tonnait, cela promettait l'incendie et la terreur, et Saxe recula, colla son dos contre la branche derrière lui, à s'en faire mal.

Dresde ferma le poing, prête à frapper. Elle se contenta de murmurer :

— Qui parle ? Qui se cache là, derrière la voix morte ?

Mais la chose ne sembla pas l'entendre, ou ne voulut pas lui répondre.

— Vous avez fait disparaître la magie de la viande.

Il y eut un vrombissement bas, qui fit grincer les dents de Saxe. Et une toute petite lumière glissa hors de la bouche de l'oiseau, un rai qui prit de l'ampleur. Cela faisait un cône dont la base se projeta sur une branche entre Dresde et le garçon.

Un éclat tremblotant, jaune foncé, peu lisible, dévoré de parasites. Et pourtant, la golem et le garçon virent apparaître un visage dans ce halo, comme au cinémascope. Saxe le reconnut : c'était la statue, la statue aux yeux horribles. Ça bougeait et ça parlait, et il comprit que c'était un golem, tout semblable à Dresde, et elle aussi le saisit et se précipita si vite et fort contre l'écran étrange de la branche qu'elle s'y cogna.

— Vous me voyez, dit la créature.

Il redressa le menton, et c'était plus de la défiance que de la fierté.

— Vous me voyez, répéta-t-il.

Saxe colla brutalement les mains sur sa bouche en fouillant des yeux la pièce derrière le golem ; tout y était, c'était bien celle dont ils venaient, qu'ils avaient fuie à l'arrivée des cafards. La table, la tête de chien, les mousses sales. Les étagères, les livres fondus. Mais dans un coin, un recoin qui avait échappé à Saxe et à Dresde, un homme était couché. Une momie. Jaune, la peau comme du cuir usé. Les dents sorties hors des lèvres retroussées. Mais surtout, surtout, le ventre gonflé, déchiré, ouvert par un amas de perles terribles : des centaines, poussées là, collées là. Données à manger au cadavre jusqu'à ce qu'il se fende et déverse cette cargaison immonde sur ses jambes maigres et le sol répugnant. Comme des perles dans des coquillages morts. Comme des perles coulées dans l'eau glauque des hauts fonds.

— Je suis Pue-la-Viande, dit la créature dans la lumière du bec de l'oiseau détruit. Je viens vous chercher.

6

Ils s'étaient enfuis.

Ils avaient sauté de l'arbre, et derrière eux ils entendaient rire l'oiseau mort. Ça caquetait et ça faisait le bruit d'un rouage tordu.

Il s'était mis à pleuvoir, des gouttes lourdes, collantes ; et puis les feuilles des arbres et les oiseaux automates cachés entre les branches se mirent à tomber eux aussi. Tout chutait lentement, comme sous l'eau. Ils n'étaient pas emportés par la pluie ; ils semblaient glisser, comme si le monde s'était penché, une étagère à peine basculée. Saxe et Dresde couraient là-dessous, sous l'eau du ciel, les mains sur la tête, autant pour se protéger des gouttes que pour ne pas toucher une des choses mortes. Ils zigzaguaient, sans oser regarder en haut, tablant sur la simple chance de passer entre ces morceaux d'une époque finie. Enfin, ils atteignirent la grille, la passèrent et se retrouvèrent dans la rue.

Ni la pluie ni les feuilles ne les y suivirent. Ils entendaient leur bruit de neige, de chute d'objets doux sur l'herbe brûlée. Le son de quelque chose qui se serait traîné sur le ventre.

Devant eux, c'était la rue dont ils venaient, celle des cafards et de la chambre au chien. Aussi, ils longèrent les grilles du parc, se pressant au mieux, incapables de parler, d'échanger sur ce qui venait de se passer.

Saxe tremblait. Le très court sommeil qu'il avait pris paraissait l'avoir fatigué davantage ; il avait la tête chaude, les yeux brûlants, les pensées lourdes et pénibles. Il revoyait les petits corps mécaniques tomber lentement, s'enfoncer dans la terre, et son cerveau donnait à cela la couleur des cauchemars. Dresde boitait, sans que le garçon sache si elle était blessée

à nouveau, fatiguée, ou si simplement elle se moquait de marcher parfaitement droit.

La voix de la chose dans l'oiseau les hantait encore, et parfois l'un d'eux secouait les épaules comme un dormeur qui se noie dans un mauvais songe.

Saxe et Dresde débouchèrent sur une place. Derrière eux, le parc était sombre. Ils ne distinguaient plus la lueur sortie du bec de l'automate, ils n'entendaient rien du choc des petits corps tombant par terre. Rien que le silence, et l'immobile. Devant eux, le croisement était en étoile. Des rues autrefois flanquées de verdure, les façades des maisons maintenant grises, craquelées. On voyait encore la beauté des bâtiments anciens, les murs de pierres fortes. Des demeures sans personne, des coquilles sans vie. Des cartons ouverts sur du rien.

Saxe pointa le menton vers l'une des maisons, et Dresde hocha la tête sans même regarder particulièrement. Ils étaient aussi épuisés l'un que l'autre ; ils se dirigèrent vers le jardinet, passèrent les pierres plates du chemin et poussèrent la porte.

Le garçon s'était attendu à sentir le parfum du temps, un mélange de renfermé et de tissus cuits, d'obscurité et de racines blanches poussées dans la cave. Mais la maison portait une simple odeur neutre, rien de repoussant ni de glacé. Simplement le parfum du bois dont on ne s'occupe plus, des rideaux jamais nettoyés, et l'acide des boîtes de conserve doucement rongées par la rouille.

L'intérieur de la maison était d'un calme de mausolée : pas un son de souris effrayée, pas un craquement de poutre. Une demeure somnolant, attendant le retour d'une vie de chair.

Saxe regarda au sol et vit une mosaïque. À la même place que celle de l'étage supérieur, celle que le tremblement de terre lui avait enfoncée dans la bouche. Ici, ce n'était pas un dessin de feuilles et de mer, mais un oiseau gigantesque, maigre jusqu'à la maladie, étendu et fier ; les pattes posées sur le pas de la porte comme sur une branche, et étendant sa longue silhouette rouge et ocre jusqu'à la frange de la cuisine. Son œil, de profil, regardait le visiteur et semblait en savoir trop sur lui. Une méfiance et un amusement blasé. Voilà ce que vit Saxe dans le regard poussiéreux de l'oiseau-lyre.

Ils n'eurent pas la force de monter trouver la chambre ; ils restèrent au rez-de-chaussée, dans le salon, et se laissèrent glisser sur un canapé velu de poussière. Saxe n'eut pas le temps de comprendre autre chose ; il ferma les paupières et s'endormit aussitôt.

Il rêva à moitié.

Il lui semblait que Dresde restait debout à côté de lui, dans un rai de lumière tombé d'une déchirure du rideau, flottant sur sa joue salie, le reste de son corps dans l'obscurité. Son œil de bronze tournait sans aucun accroc, mécanisme gracieux et liquide dans un corps presque cassé et fissuré.

— Nous n'avions pas le droit de prendre la position que nous voulions, disait-elle. Il fallait se coucher, s'étendre. Nous avions des chambres qui ne servaient à rien. Des lits, des couvertures. Lorsque les maîtres soufflaient les lampes, tournaient la virole des becs de gaz, c'était l'heure, c'était la nuit. Nous montions tout en haut des maisons, sous le toit. Il y faisait froid. Sauf en été, le soleil qui tapait sur les ardoises, qui chauffait toute la pièce comme un moule rempli de plomb fondu. Ce n'étaient pas des pièces pour les humains. Elles étaient à part, ne participaient pas à la vie de la famille, de la maison. Des fours, des glacières. Des petits enfers en forme de pièces.

« Elles semblaient en être, mais ce n'était que de la peau ; la chair, dedans, était pourrie, et ils nous laissaient nous y embourber. Ils devaient dormir, nos humains, et ils ne pouvaient pas le faire alors que nos silhouettes marchaient sans bruit dans leurs salons. Nous leur faisons peur, à rester éveillés dans leurs maisons endormies. Alors ils nous ont inventé un sommeil. Ils nous ont inventé des rêves. Ils ne voulaient pas descendre pendant la nuit et trouver nos yeux ouverts dans leurs couloirs. Croiser nos regards jamais éteints. Ils nous ont ordonné de mentir, de faire semblant de dormir dans nos lits sans sommier, nos couvertures qui ne nous réchauffaient pas. Ils nous supportaient, en faux humains, aussi faibles qu'eux, aussi soumis à la nuit et à la fatigue. Nous restions immobiles sur ces bois de lits, ces matelas maigres, et nous regardions passer les étoiles dans nos fenêtres minuscules. Attendant le matin.

« Même mon maître supportait mal de me voir à la lueur de sa bougie. Il me demandait d'aller me coucher, comme si ma veille était crime, et angoisse. Inventer des automates et leur apprendre le mensonge. Leur donner l'insomnie des machines et les forcer à fermer leurs paupières.

Saxe n'en entendit pas plus. Il baignait dans un sommeil profond, et parfois croisait la bulle du long monologue de Dresde. Il ne savait pas si elle lui parlait, ou si elle confiait ses mots à la maison. À l'oiseau-lyre. Saxe sut aussi que le jour tournait, puisque sa joue se réchauffait sous le soleil passé par le trou du rideau. Il tombait sur sa peau, sous l'œil, là où la chair est fine et bleuâtre.

— Un jour, entendit-il dire Dresde, il m'a montré son crocodile. C'était un des premiers automates qu'il avait faits. Il en était désolé. Du moins c'est ce qu'il me disait. Mais il était fier, aussi, une fierté tordue et mauvaise, et je savais ceci de lui : qu'il pouvait être cruel, heureux de son pouvoir. Le crocodile vivait dans une partie reculée du grenier. Ma chambre était aussi sous les toits. Mon maître y avait fait construire tant et tant de petites pièces. Une pour chaque golem. Certaines étaient fermées, certaines n'avaient même pas de porte. Comme ces vitrines à papillons, sauf qu'en guise de verre c'étaient des planches qui nous entouraient. Des vitrines aveugles, parce que personne ne voulait nous voir. Lui-même ne voulait pas nous voir. Nous étions des secrets mal gardés, une collection de monstres retirés du monde. Je sais que j'étais la moins pire, celle qu'on peut montrer. Parce que les gens avaient mes sœurs et mes frères, parce qu'ils étaient habitués. Mais les autres... les différents, ceux qui n'étaient pas dans les vitrines...

« Ils étaient dans le grenier de mon maître. Dedans, ça bougeait. Je l'entendais, la nuit, pendant que je ne dormais pas. Pendant que j'avais les yeux ouverts et que j'écoutais en essayant de les comprendre. Mais ils ne parlaient pas. Ils geignaient. Ils disaient leur douleur. Quand j'ai vu le crocodile, j'ai compris comment et pourquoi.

« Mon maître était venu me chercher la nuit. Il ne venait jamais dans ma chambre. Sauf cette fois-ci. Je crois que l'endroit le repoussait. Il savait que c'était une cage. Il m'a fait lever, il m'a fait sortir dans le couloir. Il a pris une clef, une longue clef brune et rouillée qui a taché ses doigts. Il a tourné le verrou, poussé la porte.

« Et dedans, le crocodile. Il était tout en écailles de bronze verdi. Elles étaient toutes tordues ; sous l'effet de son poids quand il se frottait aux murs, ou bien mon maître n'avait pas su les faire assez droites lorsqu'il les avait montées. Elles grinçaient, et là où elles se touchaient, sur leur surface vert-de-gris, elles raclaient des copeaux couleur d'or. Le crocodile n'avait

pas de perle. Ou plutôt si, mais elle était tellement différente... mon maître avait trouvé des rejets, comme il me disait. Des perles incomplètes, tordues ; grotesques, ventruës, minuscules. Il en avait gardé de quoi remplir une paume de main, peut-être deux. Et sur chaque écaille de la créature, il avait fixé une perle malformée. La bête était terrible, et son ventre était si bas qu'il grinçait sur le plancher dur. Elle suintait de rage, de volonté, de force. Elle aurait pu tout détruire pour se sauver. Elle aurait pu manger mon maître. Me manger, moi. Mais toute cette puissance, tout cela était éclaté par chaque perle qui lui donnait un millier de pensées, d'envies, de propositions. Il réfléchissait comme les abeilles voient, par tant et tant de trous dans ce qui lui tenait lieu de cervelle, qu'il en était fou. Une machine-crocodile dont chaque mouvement était douleur et opposition. Et pourtant il était magnifique.

Saxe entendit tout cela dans un sommeil si lourd qu'il ne fermait pas totalement les yeux. Une sorte de malaise, d'épuisement profond, qui le berçait avec un poids terrible. Il se demanda s'il était en train de mourir.

Et puis il s'endormit, réellement, et il se trouva coupé de toute voix, toute chaleur sur sa joue. Il dormit, totalement.

Saxe ouvrit lentement les yeux. Le salon était un clair-obscur magnifique. Les rideaux tuaient la lumière brute, et seul le rai dans la déchirure donnait la pleine saveur de la pénombre.

Le garçon respira doucement, savoura l'air tiède qui entra dans son corps. Il le goûta. Il avait une saveur de tranquillité.

Saxe avait la sensation de se réveiller d'une sieste d'été, un de ces sommeils d'après-midi, lorsque tout est chaud et qu'une fenêtre s'ouvre sur un volet fermé.

Il leva les yeux et vit Dresde debout, l'épaule appuyée contre le mur. La golem lui tournait le dos. Elle entendit peut-être que sa respiration avait changé, puisqu'elle se tourna vers lui et lui dit :

— Nous devrions monter. Regarder si nous trouvons quelque chose d'utile. Il faudra bientôt repartir. Peut-être qu'il nous suit.

Saxe hocha la tête, et les cheveux courts, sur sa nuque, étaient aussi empoissés que s'il avait de la fièvre.

L'escalier craquait sous leurs pas. Depuis l'entrée, l'oiseau-lyre les avait suivis des yeux, trompe-l'œil de la mosaïque qui avait angoissé Saxe. Tout cela était trop proche de l'oiseau hanté, de la lumière de cinémascope montrant le golem, la *chose*. Comment s'était-il appelé ? « Pue-la-Viande ». L'enfant redoutait de le voir à nouveau apparaître dans le regard du volatile du couloir.

Mais rien. L'oiseau les avait regardés passer avec ses yeux de verre noir, un peu carrés à cause des pièces anguleuses de sa mosaïque. Il les avait suivis jusqu'aux premières marches, et puis, enfin, un angle avait suffi pour briser l'effet. Ne restait qu'un animal trop long, dans un vestibule mort. Saxe voyait même les traces de ses propres pieds dans la poussière recouvrant le plumage de la bête.

Le premier étage ne leur montra rien de notable. Une chambre rose, grande, une penderie dans un placard gigantesque. Une seconde pièce, plus petite, bureau ou buanderie. Une salle de bains, carrelée de bleu foncé, de rose, encore. Des fenêtres étroites donnant sur une cour intérieure, nue de toute plante ou décoration. Et l'escalier, continuant son colimaçon vers le grenier.

Saxe et Dresde s'y engagèrent, et se trouvèrent sur un palier bas. Ils ne tenaient pas debout et durent se courber pour passer, accéder aux trois marches donnant sur la dernière pièce de la maison.

Ils ouvrirent la porte, et comprirent.

— C'est une maison d'artiste.

Saxe hocha la tête. C'était bien comme le quartier dans lequel il s'était sauvé, où il avait rencontré la golem. Le même plan. La même construction. Seule la mosaïque de l'entrée était différente. Les humains avaient bâti le nouveau quartier des créateurs au-dessus de l'ancien.

Ils le surent parce qu'au milieu de la pièce se trouvait une golem morte.

7

Dresde n'avait rien d'une femme. Ce qui faisait d'elle, dans l'esprit de Saxe, une demoiselle rude, c'était sa propre idée de ce qu'il attendait, au plus profond de lui, d'une femme. Ce qui lui avait manqué. Quelqu'un de fort, capable de le protéger et d'être protégée, devant qui il ne ressentirait pas le besoin d'être ce petit artiste manqué qu'on lui demandait d'être, qu'on tentait de lui imposer d'être. Les femmes, les filles qu'il avait connues, regardaient ses boutons de veston et le jugeaient selon leur propreté ; jusqu'à leur matière. Il les avait vues faire. Entendues en parler. Elles notaient la qualité de ses mouchoirs, l'usure dramatique de ses souliers. L'odeur de frais de ses cheveux, qu'il tenait de sa chambre ouverte aux vents. Il aurait dû sentir le parfum. Elles le regardaient et imaginaient qu'il n'était pas des leurs : un simple artiste inconnu, qu'on pouvait mâcher et rejeter à l'eau une fois usé. Une petite chose rebelle et piquant sous la langue, le temps de la recracher et de vexer les parents. Elles lui donnaient un prix, une valeur d'objet usagé, qu'on jauge avant de le reposer sur une étagère. Dresde n'avait rien de tout cela. Elle était plus abîmée encore que Saxe, plus grande, plus forte. Elle n'avait rien de ce sucré prétentieux que portaient les demoiselles des quartiers riches. De ce rose pâle, acidulé à vomir. Et elle se souvenait de si peu de choses. Alors le garçon en avait fait une femme, car il n'avait pas peur de cette force, tout comme elle ne le jugeait pas sur ses souliers au cuir cassé.

Mais la golem, dans ce grenier, était une femelle. Pas de réflexion, d'envies secrètes derrière cela ; elle était nue et toute faite à la mesure d'une femme – jusqu'aux derniers détails. Elle était couchée sur un lit, une jambe dépassant du matelas, pendant vers le sol, comme un dormeur qui a trop

chaud. La couverture était rejetée au pied du lit, tassée. La golem était du même blanc que Dresde ; mais rendue grise par la poussière, couleur d'ivoire craquelé. Elle semblait duveteuse, comme les graines de pissenlit. Une fourrure tendre. Un duvet impalpable.

Saxe la regarda sans comprendre véritablement. Et puis son esprit fut finalement vaincu par l'évidence. La golem morte était sexuée, comme les femmes de petite vertu qui passaient parfois à l'usine pour gratter à la porte, attendre l'ouvrier qui finissait sa journée. L'automate était balafrée, comme Dresde, mais à un tout autre endroit. Le garçon détourna le regard, assez vivement pour s'en faire mal au cou. Il était terriblement choqué ; pas par pruderie, mais il aurait été incapable d'imaginer que, de ces merveilles techniques, de ces golems terribles et magnifiques, de cette existence réinventée, on ait pu faire quelque chose d'aussi bas que cela.

Il n'y avait pas à se poser de questions ; tout était là. Les étagères couvertes de cosmétiques, de perruques, la penderie entrouverte où se faisait voir un écroulement de robes de taffetas, de soie épaisse. La golem sur le lit avait été maquillée, coloriée, changée, vêtue comme on en avait eu envie. C'était presque une chambre de théâtre, un amas de costumes, faits pour plaire à chacun, à chaque client. Saxe se souvenait maintenant de paroles entendues au passage, des clients qui demandaient de *vraies* femmes. Des agolems sans cheveux, auxquelles on pouvait mettre des perruques de toutes les couleurs possibles. Des visages encore plus blancs, encore plus neutres, sur lesquels peindre un étrange amour qui n'avait pas de véritable nom.

Dresde ne semblait pas comprendre, et cela fut encore plus terrible pour Saxe. La golem ne saisissait pas ce qu'elle voyait, à quoi avait servi sa sœur éteinte, comment le maître de la chose morte avait traité sa créature. Comment il l'avait vendue jour après jour. Dresde marchait et regardait les tiroirs, la coiffeuse de la chambre, le petit miroir ovale et cassé. Elle touchait les pots d'onguent, de maquillage craquelé, et son air imperturbable fit deviner à Saxe que la carcasse de l'automate, sur son lit, n'avait pas dû avoir un air bien différent pendant que les clients s'occupaient d'elle. Elle non plus n'avait pas dû comprendre. Elle aussi n'avait fait qu'attendre qu'on lui dise ce qu'on attendait d'elle.

Le garçon avala douloureusement sa salive, et demanda :

— Je pensais que nous avions emmenés tous les golems avec nous, quand nous avons abandonné l'étage. C'est ce que tu disais. Que les humains avaient tout pris. Pourquoi est-elle restée ici ? Tu le sais ?

— Non, répondit Dresde en haussant les épaules.

Elle semblait s'en moquer totalement, ne pas ressentir la moindre pitié pour la carcasse. Saxe s'en trouva blessé, et il lança :

— Tu te rends compte qu'elle est morte ? Qu'on l'a abandonnée ici, à crever seule sur son matelas ? Tu comprends ce qui se passe, au moins ?

Il sentait gonfler sa colère dans sa gorge, là où les mots prennent un goût de fer. Il sentit qu'il était tout proche de vouloir frapper Dresde, sans même savoir pourquoi.

— Saxe.

Il ne se calma pas, se rendit compte qu'il serrait les poings. Il était perdu et essayait de saisir pourquoi.

— Si tu meurs, dit Dresde, tu ne me manqueras pas. Tu ne me manqueras pas plus qu'elle. Je ne pleurerai pas. Je ne penserai pas à toi en tenant mon visage dans mes mains. C'est ça qui t'angoisse ? Que ça ne m'intéresse pas ? Tu voudrais que je tremble, que j'aie peur, parce que tu pourrais te dire que je ferai pareil quand nous serons séparés.

Le garçon se glaça. Elle était là, la raison de sa colère : l'idée que s'il lui arrivait quelque chose, elle l'ignorerait comme elle ignorait la golem morte.

— Personne ne me manque, Saxe. Je t'oublierai comme j'oublie tout le reste. C'est vous qui nous avez créés comme cela, ne fais pas l'étonné. Ne me demande pas de donner ce que vous nous avez forcés à perdre.

— Ton maître. Lui, il te manque.

Saxe se rendit compte de la jalousie dans sa voix. Il ne s'était jamais senti aussi ridicule, et même ce sentiment ne parvint pas à le calmer.

— Il ne me manque pas. Enfin...

Elle hésita. Saxe la voyait, vivante et froide, cachée jusqu'au haut des cuisses par le cadavre de la golem sur le lit. Le même corps. Presque le même corps.

— Ça n'est pas lui qui me manque. Ce sont les jours d'avant. Je pensais mieux, j'étais plus forte. Aujourd'hui, j'ai la fatigue qui me mord. Je suis faible, éteinte comme une bougie sous la pluie, prise dans le vent. Je bats de droite et de gauche, et rien n'a plus de sens. Je ne sais plus rien éclairer.

C'est ce qui me manque : cette vie qui semblait aller quelque part. Et cela, je l'avais quand il était là. J'ai dû le rendre responsable de cet état, de cette... espèce de joie. Je suis triste. Voilà : je suis triste depuis très longtemps. Je regrette le temps où ça n'était pas le cas.

Saxe ne sut pas quoi répondre. La honte d'avoir été jaloux et assez cruel pour parler de la mort à la golem le saisit pleinement, et il baissa les yeux sur le parquet, regarda ses chaussures et les fentes dans le bois du plancher, tentant de se détester assez pour se pardonner. Il s'imaginait vu de haut, comme un enfant grondé dans un dessin. Il ne parvenait pas à se sortir de cette impression.

Il y eut un grondement bas, un seul. Dresde et le garçon se dressèrent, vifs comme des chiens de chasse.

Ils fouillèrent la pièce des yeux pour trouver d'où venait le bruit ; il semblait n'avoir aucun point de naissance précis, un son qui se serait glissé hors des murs et du sol. Une vibration basse monta peu à peu ; les pots de maquillage tremblaient, ils sautillaient sur le bois des tables et de la coiffeuse. La fissure du miroir se fendit encore un peu dans un bruit de noix qu'on craque. La golem morte ne bougeait pas, trop lourde, trop enfoncée dans son matelas. Ça cognait dans le ventre comme dans un tambour. Saxe se précipita sur la porte donnant sur l'escalier, ouvrit le battant, regarda les marches. Rien.

Les vibrations cessèrent, et le tout dernier choc, le tout dernier bruit, fut celui des dents de la carcasse cognant les unes contre les autres : un son de porcelaine brisée, un cristal étouffé.

Saxe se tourna vers elle et se demanda l'espace d'un instant si elle aussi, comme Dresde, avait les dents rouges, tachées par la rouille montée de son corps. Et la chose parla.

— Non, glissa Saxe. Pas encore...

Dresde aussi avait reculé, mais elle n'avait pas peur. Elle grimaçait, autant que son visage dur le lui permettait. Elle avait le rictus d'un chien qui va attaquer.

La chose qui n'était plus morte eut une crispation sur le lit défait, une contraction de la jambe. Son pied retomba sur le sol et cela résonna dans les étages, creux, comme un coffre vide cogné par des doigts osseux.

La carcasse ouvrit la bouche, et de la poussière y tomba, fine.

— Je vous ai retrouvés.

Saxe secoua la tête et continua à dire :

— Non. Non.

Comme si cela pouvait changer quelque chose, comme si cela pouvait arrêter la voix.

— Vous m’avez laissé, et il faut que nous parlions. Faire connaissance.

Le ton était terriblement fier, concentré. Saxe imagina Pue-la-Viande debout dans sa pièce sale, les yeux fermés, s’efforçant de tenir le lien ; donnant toute sa force pour parvenir à parler par la bouche d’une chose morte. Il repensa à ce qu’avait dit Dresde : que les golems cafards, les nains tordus, tout cela ne survivait que peu de temps. Peut-être que la créature n’était capable de se tendre qu’un moment, que la chose dévorait tant d’énergie qu’il lui était impossible de tenir bien longtemps.

Dresde bondit et frappa du poing le visage de la créature. La porcelaine vola en éclats, et Saxe sentit du sang couler sur son front. Une écaille avait sauté dans sa direction, ripé sur sa peau et y avait creusé une longue griffure rouge. Il toucha sa plaie, regarda ses doigts, et n’y pensa plus. Il était fasciné par le visage à nu de la golem morte, la céramique brisée, les rouages aussi horribles à voir que des fractures humaines. Ça roulait et entraînait des fils plus fins qu’une mèche de cheveux, ça grinçait et cassait des paillettes de rouille qui s’envolaient, papillons lourds.

— Que faisiez-vous chez moi ? Que faisiez-vous chez moi ? répéta le golem. Vous allez me le dire.

Ce n’était pas un ordre, mais une demande. Une organisation de mots pas tout à fait correcte, pas tout à fait habituelle. Les mêmes phrases à peine biscornues que Dresde.

— Nous...

Saxe se rendit compte qu’il venait d’ouvrir la bouche, qu’il parlait avec Pue-la-Viande, et il posa sa paume sur ses lèvres, comme s’il avait pu revenir en arrière. Il sentit son propre sang, celui de son front, barbouillé sur ses doigts, tacher ses joues et son menton.

— Nous n’avons pas fait exprès. Nous ne faisons que passer. J’ai des papiers qui vous appartiennent, des vieilles cartes. Je peux vous les rendre si vous voulez, si c’est ce que vous cherchez.

Le visage que Dresde avait fracassé sourit largement, et la porcelaine se brisa encore mieux – de longs fragments, des échardes, qui tombèrent sur l’oreiller, y glissèrent, chutèrent sur le plancher avec un bruit d’aiguilles.

On aurait dit les minuscules os des lapins, ce qu'il en reste dans les assiettes vides.

Saxe repensa au cadavre de l'homme momifié, aux perles qui lui roulaient hors du ventre. Il avança vers le lit et la carcasse, comme si Pue-la-Viande avait pu le voir.

— Qui est la personne morte derrière vous ? Vous êtes dans la salle du chien, c'est ça ? C'est de là que vous pensez ? De là que vous vous concentrez pour nous parler par les machines brisées ? Qui c'était ? Pourquoi il est rempli de perles, pourquoi il est mort ?

Saxe avait lancé tout cela avec rage, et surtout l'intention de toucher pour faire mal ; avoir l'impression, au moins un moment, de contrôler quelque chose. Mais il ne s'attendait pas à la réponse de Pue-la-Viande, et surtout pas à sa voix, aussi triste que celle de Dresde lorsqu'elle parlait d'avant.

— C'est mon maître.

— Quoi ?

— Mon maître. Il m'a caché quand les autres ont voulu me détruire. Quand les autres voulaient tous nous détruire. Nous brûler comme du rien. Des ordures. Il m'a caché là ; dans les poubelles de la cité. Les quartiers morts. Les endroits où personne n'allait. Il y avait de grands feux qui fumaient gras, à l'époque. Et des trous flanqués de métal déchiré. Des couloirs sous la crasse, où il fallait avancer accroupi. C'est là qu'il m'a mis. Il est resté avec moi. Il ne voulait pas repartir, monter dans le nouvel étage. Il voulait sa cité. Il refusait d'en découvrir une autre, sans histoire, sans noms. De devoir réapprendre. Un jour, il est tombé malade. Il toussait et c'était rouge. Cela faisait longtemps que nous vivions dans les détrit. Il avait les cheveux blancs. Je sais soigner, j'ai été blessé et cassé assez de fois pour savoir quoi faire. Je suis allé chercher des perles. J'ai chassé. C'est ça qui nous donne notre force. Les perles le soigneraient lui aussi.

Saxe ne voulait pas entendre la suite, parce qu'il la devinait. Il savait d'avance la laideur de ce qu'allait dire le golem.

— La première fois, il n'en a pas voulu. Il toussait trop pour parler, mais je lui approchais la perle, afin qu'il puisse la prendre dans sa bouche, l'avaler. Il refusait. Il avait mal, une fièvre si forte qu'il ne devait plus vraiment réfléchir. J'ai attendu, et quand j'ai vu que son état ne changeait pas je l'ai pris par les joues, je lui ai ouvert la bouche de force et j'ai

enfoncé la perle. Il a gargouillé. Il a arrêté de tousser, parce que déjà il allait mieux. Il a retrouvé des forces et il s'est débattu, il a voulu se libérer de moi, mais je le tenais fermement. Je suis revenu le lendemain avec d'autres, puisque la première lui avait fait du bien. Je les ai toutes mises. Toutes celles de ce jour-là. J'avais chassé loin, et fort. Mes doigts me faisaient mal. À la fin, quand j'ai eu fini, mon maître dormait. Il était souple et frais, comme quand il allait bien, avant. Je l'ai bien guéri. Depuis, il dort. Je lui redonne des perles, parfois. Ça fait longtemps, maintenant. C'est un long sommeil. Mais sa maladie était dure, il a besoin de se reposer.

Saxe se demanda s'il allait vomir. Il sentait la terreur de l'homme que Pue-la-Viande avait tué, sa gorge distendue pour faire passer une perle trop grosse pour ses chairs. Le golem semblait heureux, fier de son acte. Il était persuadé d'avoir sauvé son maître. Saxe ravala sa salive mousseuse et se mit à hurler :

— Il est mort, et vous l'avez tué ! Qu'est-ce que c'est que votre folie à vous deux ? On ne vous apprend rien ? On ne vous a jamais dit que les humains meurent quand on les étouffe, quand on les broie ? On ne vous a jamais expliqué que vous-mêmes vous alliez mourir, quand votre perle sera fondue, sans lumière, vidée ? Pourquoi je dois écouter tout ça entre une golem détruite qui ne vous fait même pas de peine, et une autre automate cassée en deux qui ne semble même pas s'en rendre compte ? Qui vous êtes, à la fin ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Il cria sa dernière question avec une voix qui laissait presque entendre des sanglots, et il referma la bouche, tenta de se reprendre. Saxe eut un frisson en se disant que provoquer Pue-la-Viande n'était pas le meilleur moyen de lui échapper, de lui faire cesser ses poursuites. Il reprit, tout doucement, le plus calmement possible.

— C'est vous qui nous poursuivez ? Les golems de terre, les cafards. Les tremblements, l'effondrement de la maison. C'était vous ?

Il y eut un silence en face. Pas d'hésitation ; simplement quelqu'un qui cherche ses mots.

— Bien sûr que c'est moi. Qui d'autre ? Qui aurait réveillé la cité ?

— Comment ça, « réveillé » ? Qu'est-ce que vous avez fait ?

— J'ai simplement pensé à elle, si fort que cela a troublé son sommeil. Personne, rien ne meurt. On ne fait que s'endormir, revenir à la vie avec le soleil, les perles, des pensées. On peut nous éveiller et nous sortir du

sommeil comme on pêche un poisson dans l'eau. La mort n'existe pas. C'est une invention de votre part, à vous, les humains. Une fable que vous vous racontez.

— Non. On meurt vraiment. Tout meurt.

— C'est si ridicule de le croire. Si tout meurt, alors pourquoi je parle par la bouche de la golem ? Pourquoi je sens la poussière au fond de sa gorge ? Comment je fais pour lui rendre les mots ?

— Vous vous en servez comme d'une machine. Ça n'a rien à voir avec la vie.

— Ah oui ? Parce que j'ai quoi d'autre, moi, comme vie, que celle d'une machine ? Ce que vous avez appelé machine. Je vis, elle vit. Par ma parole, les mouvements de sa bouche. Elle bouge, elle parle. Je peux la toucher de mes pensées, ce que j'ai fait. C'est vous qui confondez tout et cherchez à cacher ce qui vous déplaît. Mon maître est vivant, tout au fond. Il suffit de l'atteindre. Vous pensez que vous êtes morts, mais votre absence ne prouve pas que votre corps s'arrête de vivre. Vous n'êtes plus là, mais lui, si.

— Vous l'avez si bien rempli que vous avez fendu son ventre. Je ne sais même pas comment vous pouvez continuer à croire ce que vous dites.

— Je le crois parce que j'entends la cité. J'entends chacun de ses rats de métal, je sens chacun des oiseaux rouillés fondus dans les feuilles. Je peux glisser mon esprit dans chaque câble, le moindre rouage. Et partout elle respire et je me noie dans son souffle. Même en vous, les humains, je distingue cela : une présence, une possibilité. Même quand vous vous dites morts. La tête de chien a prouvé sa magie quand j'ai porté sa peau, pas avant.

— La magie ?

— J'ai écorché le chien quand il était faible. Je lui ai brisé les pattes, et il ne pouvait que rester là, à me regarder faire. J'ai pris sa peau. Je l'avais croisé, déjà. Il dormait dans une des rues que je prenais pour partir en chasse. Personne d'autre que moi ne le voyait. Il suivait des humains, parfois, il avait les yeux humides. On aurait dit un tout petit enfant qui pleure. Personne ne se tournait vers lui, personne ne l'aidait jamais. J'ai compris qu'il avait la magie d'être invisible. De rester secret même en pleine lumière. Alors j'ai attendu, j'ai vérifié encore, et encore. Je l'ai suivi. J'ai regardé les gens qui passaient sans le voir. Et quand j'ai été certain,

vraiment certain, je l'ai écorché. J'ai mis sa peau sur mes épaules pendant que ses derniers nerfs bougeaient encore. J'ai pris la magie du chien. Elle fonctionne. Elle marche. C'est ce que je dis : la mort n'existe pas.

Pue-la-Viande se tut, et c'était un silence qui portait une attente horrible. Un affût, une préparation terrible.

La tête de la golem couchée grinça, d'abord doucement, sans passion, et puis finalement de toutes ses articulations cachées, lovées sous la porcelaine grise. Des choses durcies depuis trop longtemps cassaient et projetaient des morceaux de métal hors de cette chair froide. La carcasse tourna son visage vers Saxe, son visage fracassé par le poing de Dresde, hanté par les mots de Pue-la-Viande. Et elle dit, avec une voix de femme, son unique et véritable voix :

— Tout reste vivant.

8

— Qu'est-ce que vous voulez...

Saxe s'était assis sur le sol, les genoux remontés en barrière dérisoire. La golem du lit avait repris sa position de cadavre, et Pue-la-Viande reparlait par sa bouche.

— Si c'est vous qui nous poursuivez, pourquoi vous le faites ? Pourquoi nous empêcher de partir ?

Il entendit le golem rire, un grand caquètement soulagé. Il ne comprit pas pourquoi.

— Vous voulez partir, alors. J'avais bien peur que ce soit ça. L'angoisse me rongait, là, dans le ventre. Ça tournait dans mes pensées, me troublait quand je faisais naître les golems de terre. Quand je faisais trembler le sol. Que vous puissiez partir. Ou y songer. Ou vouloir le faire, un jour.

— Mais pourquoi ? En quoi cela vous touche ?

Saxe devina que le golem ressentait quelque chose de réel. Pas une de ces réflexions tordues, malades. Quelque chose de vrai, qui pouvait lui faire mal, lui tordre les tripes, ou ce qui en tenait lieu. C'était étrange, cette discussion sans voir l'autre, ces mots sans vrai visage pour les dire. Et pourtant, le garçon partageait les réflexions du golem. Certaines.

— Les souvenirs. Ils s'effacent. Au début, je me suis dit que manger les perles, je le faisais pour me donner encore de la puissance. C'était la même sensation que rester au soleil, que s'étirer au soleil. Se sentir fort, en train d'éclore comme une fleur. Une plénitude. Mais elles portent toutes leurs souvenirs, des scènes, des noms, des couleurs. Chacune a son goût – sa multitude de goûts. Je les sens encore après des jours ; des échos qui durent des semaines. Je me le suis avoué : c'était cela, le meilleur. Pas les coups, la

destruction, pas ma force ni les perles pour être puissant. Juste goûter leurs pensées et les manger. Les enfouir dans ma tête, les garder comme si c'étaient les miennes.

— Pourquoi faire cela ? Qu'est-ce que ça a à voir avec nous ?

— Mais parce que je perds les miens. Chaque jour qui se lève efface un souvenir, un morceau de ma mémoire. Demande à la golem, celle qui voyage avec toi. Demande-lui si elle ne devient pas un peu plus vide chaque matin.

Saxe se tourna par réflexe vers Dresde, et ce qu'il vit le glaça. Elle évitait ses yeux. Elle regardait le mur comme s'il s'y cachait une vérité terrible, nécessaire, et elle hocha à peine la tête, parce que Saxe voulait une réponse, et qu'il aurait attendu la fin du monde jusqu'à en avoir une. Un mouvement minuscule, suintant de honte. Oui, elle savait de quoi parlait Pue-la-Viande. Elle le savait très bien.

— Parce que comment peut-on vivre sans jamais finir, quand on n'a le souvenir de rien ? Ne jamais mourir, mais ne jamais apprendre. Aucun sourire, aucune douceur à se mettre dans les pensées quand elles se font noires. Je les bois, ces perles et ces mémoires. Je m'en nourris. Et par ma force je tiens la cité éveillée, au bord du sommeil, au bord du rêve. Elle ne vous laissera pas partir. Elle vous gardera. Parce que la golem à côté de toi, elle porte une perle grosse de tant et tant d'années. Rien à voir avec ces agolems flasques et sans histoires ; elle, elle brille. Je l'ai senti depuis qu'elle s'est éveillée pour toi. Elle ruisselle de choses bonnes à déchirer. Alors je mangerai la perle de la golem, et je prendrai ses souvenirs. Et toi, petit humain, je t'arracherai les yeux et je te laisserai là, vivant, pour te regarder te perdre dans les couloirs sans lumière des étages morts.

Saxe descendit les escaliers pour rejoindre Dresde.

Il tremblait, et se tenait à la rampe pour rester debout. Il clignait des yeux, et la dernière phrase de Pue-la-Viande tournait en boucle dans sa tête. La golem du lit avait craqué sur ces mots, un tremblement bizarre qui avait fait un bruit d'os secoués au fond d'un sac. Les mêmes sursauts qu'un humain électrocuté. Et puis elle était retombée, entourée d'un nuage de poussière. Ça n'avait rien de doré, rien de beau, rien de tout ce qu'on disait sur les particules dansant dans les lumières. Juste un brouillard gris qui noyait ses traits.

Plus de voix, plus de mouvement. Pue-la-Viande s'était tu ; il était parti de ce corps. Peut-être que l'effort avait été trop violent ou trop soutenu, que quelque chose était arrivé pour déranger le golem. Ou peut-être qu'il était parti pour les trouver vraiment, pour les attendre devant la porte, et les tuer, pire : faire tout ce qu'il avait dit.

Saxe ne parvenait pas à se sentir en danger, pressé de fuir, encore. Il était choqué. Il avait appris à croire Pue-la-Viande, il devinait que la créature était capable de commettre cela. Il fallait partir, mais la langueur l'avait pris et il semblait incapable de se presser. Il se demandait ce qui avait encore de l'importance.

Le garçon posa le pied sur la mosaïque et évita le corps de l'oiseau-lyre. La rencontre avec l'automate dans le creux des branches, la lumière et le visage granuleux de Pue-la-Viande lui avaient donné la haine de ces bêtes, il le savait parfaitement. Elle durerait longtemps. Très. Dresde attendait Saxe à quelques pas, tout près de la porte.

— Ça va, Dresde ?

Saxe savait très bien ce qu'il attendait, ce qu'il cherchait. La golem ne répondit pas.

— Ce qu'il a dit, ce qu'il compte te faire. Tu te sens bien ?

La voix du garçon était agressive, haineuse.

— Oui.

Saxe donna un violent coup de pied dans la rambarde de l'escalier.

— Tu as peur ? Au moins un peu ?

— Non, Saxe.

— Il te faut quoi pour réagir ? Il te faut quoi de pire que ça pour que tu ressenties un peu d'angoisse ? Pas beaucoup, juste un peu, que j'arrête de me sentir seul ? Il te faut quoi ?

Elle tourna ses yeux vers lui, et il fut frappé enfin par ce qu'ils étaient. Pas des yeux d'abeille, de guêpe. Non. Des instruments de mesure glissés dans un faux visage pour lui donner un air à peu près humain. Ni insecte ni homme. Des outils. Vissés là par une main humaine.

Saxe prit une longue inspiration. Il essayait de se rappeler Dresde qui l'aidait et le sauvait pendant la chute. Qui le frappait pour asseoir son autorité, pendant cette première rencontre, mais qui ne le tuait pas, alors qu'elle en avait la possibilité. Son geste à lui, dans la salle au chien mort, celui de la prendre par le bras, d'être si fier de ralentir pour l'emporter avec

lui. Il tenta de se détendre un peu, laissa entrer la pensée qu'il était le seul humain dans la pièce, mais pas la seule personne. Il respira mieux. Un tout petit peu mieux. Parce que c'était la vérité.

— Je suis désolé. Tu ne réagis pas comme... comme un humain le ferait. Ça m'ajoute de l'angoisse. Alors je deviens mauvais, parce que chez nous, entendre des horreurs nous fait agir d'une certaine façon. Mais pas toi. C'est un cercle sans fin. C'est ma faute, je n'ai qu'à me souvenir une fois pour toutes que tu es un golem. Que tu réagis en golem.

Il baissa à nouveau les yeux, se sentant toujours petit, et grondé. Il haïssait cette impression. Et puis il entendit Dresde rire. Il la regarda, et elle se tenait droite, de toute sa grande taille, elle avait même les mains posées sur ses hanches fines. Sa bouche était ouverte et Saxe voyait l'écarlate de ses dents, et cela aurait dû suffire à démontrer qu'ils n'étaient pas de la même espèce. Définitivement.

— Tu trouves que l'autre golem est comme moi ? dit-elle. Que la golem cassée, en haut, me ressemble ? Que les humains sont tous semblables ? Tu penses vraiment pouvoir dire « tu réagis en golem », « je réagis en humain » ? Qu'est-ce que tu sais de nous, petit homme ? Tu m'as rencontrée, quoi, hier, avant-hier ? Et tu parles comme si tu nous avais tous créés avec tes propres mains. Tu racontes n'importe quoi. Je devrais réagir comme ceci, comme cela. C'est juste toi qui essayes de prévoir des choses imprévisibles. Ça n'a aucun sens. Tais-toi, et allons-y. Il y a un chemin à trouver. Nous avons tous les deux autre chose à faire que de délirer sur qui est qui.

Descendre.

Ils avaient quitté la maison, après avoir entrouvert la porte, guetté l'approche de créatures, de Pue-la-Viande lui-même. Mais la rue était déserte. Silencieuse, à part leur souffle.

Les rues étaient vides, elles n'avaient aucun nom. Plus personne pour savoir comment elles s'étaient appelées. Les plaques avaient été arrachées ; on voyait, aux carrefours, des trous dans le crépi épais, des éclaboussures de plâtre, des coulures de rouille. On avait arraché ces panneaux d'email, et Saxe se dit que peut-être ils avaient été récupérés pour la ville d'au-dessus, la vivante, la nouvelle. Des rues presque vierges, portant un nom de cadavre.

Ils prenaient les passages qui leur semblaient descendre, mener vers l'endroit le plus bas de ce niveau. Ils tournaient dans des ruelles où s'entassaient les ordures, les détritiques ; poussés là par le vent, les pluies. Tout ce qui pouvait rouler l'avait fait dans cette même direction. Ils suivaient le chemin des choses abandonnées.

Saxe repensa à ce qu'avait dit Pue-la-Viande : rien ne mourait, tout vivait une existence souterraine en attendant... en attendant quoi ? Qu'une créature malade pense à eux si fort qu'ils pourraient sortir de cette transe angoissante ? De ce marais entre la vie et le rien, et rester à s'y noyer doucement ? Le garçon tenta de voir les rues et les maisons avec cet œil. Il imagina les gens ; les humains et leurs golems, tous ceux qui avaient vécu ici avant que l'étage ne se referme, avant que leurs descendants ne montent encore dans la cité. Il y parvint. Vraiment.

Si bien qu'il lui sembla marcher au milieu d'une foule de silhouettes grises dans les rues éteintes. Il entendit claquer une clef dans une serrure, sur sa droite. Le garçon se tourna dans cette direction et aperçut un homme translucide, sombre, qui sortait de chez lui. Il portait une mallette comme celles des médecins, celles, à moitié molles, montées sur une armature rectangulaire. Il avait le visage baissé, fouillait dans ses poches à la recherche d'un mouchoir, d'une autre clef, de quelque chose qui aurait dû s'y trouver. Il tâta ensuite son veston d'une main ferme, et tout dans sa façon de se tenir montra du soulagement. Il se mit en route, passa son jardin, entra dans la masse des marcheurs. Saxe se trouvait au milieu d'eux tous. L'impression de réalité était si terrible qu'il trébucha lorsqu'une femme le poussa, faisant un pas de côté pour éviter une flaque entre les pavés.

Le garçon secoua la tête et fit passer cette sorte de vertige. Les fantômes disparurent tous, fumées noires montant vers le ciel éteint, sans formes. Il frôla son épaule là où la silhouette l'avait touché, et ne trouva rien, ni douleur ni fraîcheur, simplement sa peau et son vêtement. Il chercha Dresde du regard ; la golem l'attendait à quelques pas, immobile, tournée vers lui.

Le garçon courut vers elle, un élan brutal et tendre. Lorsqu'il arriva à sa hauteur, il la prit dans ses bras.

— Merci de m'avoir sauvé.

Elle ne répondit rien, referma simplement ses bras autour de Saxe et le serra à son tour. Ce n'était pas chaleureux, mais pas froid non plus. Un

geste de golem calqué sur une attente humaine. Un acte donné et reçu entre les deux mondes, fait de l'un et de l'autre à la fois.

— Ne me dis pas merci. Ça n'est pas la peine. Je sais que tu es content.

— Si, je dois te le dire.

Saxe serra son visage sur le corps de l'automate. Sa joue s'écrasa sur la poitrine lisse et nue de la créature. La surface était dure, mais pas repoussante. Ça n'était pas accueillant de la même façon qu'une chair épanouie, mais ça rassurait et ça donnait de la douceur. C'était doux à sa propre manière.

— Je dois te le dire, Dresde.

— Eh bien alors, fais-le.

Et cette sortie fit rire Saxe, cette froideur qui semblait blasée de tout et pourtant écoutait et comprenait sans ressentir le besoin de le dire.

Devant eux, la rue se coupait en deux ; pas un croisement, mais une ouverture en forme de plaie, de cours d'eau séparé par une pierre affleurant à la surface ; une place, petit îlot entre ces deux bras de pavés gris. Et là se trouvait une statue. C'était un homme à cheval. Sa main, portant un sceptre, ou un casse-tête, pointait droit devant lui. Tout de cette œuvre montrait la guerre et le combat. Jusqu'à sa monture ; ses yeux de bronze terni dans lesquels se lisait toute la rage que le sculpteur avait su y tasser. Les lumières montaient des becs de gaz ; souffreteuses, presque éteintes. Des brandons mis à mourir lentement, et cela donnait une obscurité de fin de jour à tout l'endroit. La tête de la statue se perdait dans ces ombres, comme si elle avait été gobée par le plafond.

Saxe prit le chemin de droite, sans penser à cela ni à autre chose. Ils devaient avancer, mais le silence lui fit comprendre que Dresde n'était plus là. Seul son pas à lui sonnait sur les pavés. Il releva la tête, regarda aux alentours.

Dresde était restée en arrière, devant la statue, le visage levé vers le sceptre et l'encolure du cheval. Saxe revint en arrière.

— Qu'est-ce qui se passe ? Tu as vu quelque chose ?

La golem ouvrit la bouche comme pour répondre, mais la referma aussitôt. Elle semblait très troublée. Elle eut un haussement d'épaules, une hésitation, et puis avança vers le socle de la statue, faisant signe à Saxe de la suivre, d'un mouvement de tête sec.

— J'en ai rêvé.

— Quoi ? Comment peux-tu rêver si tu ne dors pas, Dresde ?

La golem ne regardait pas Saxe, elle semblait chercher quelque chose à la surface du bloc de bronze.

— Ça arrive parfois. Quand je suis fatiguée, que la perle tremble à presque s'en éteindre, je me rappelle. Ça revient en vagues lentes, avec le même bruit de gravier remué. Ça tanguet et ça bouge, et le souvenir est diffus dans toute cette eau.

— Tu te rappelles quoi ? Qu'est-ce qui revient ?

— Tout dépend. Des fois, ça n'a rien à voir avec ce qui arrive. Parfois, si. J'ai des souvenirs de joie quand je suis sombre et malheureuse. Des visions de jours plus faciles, des sensations passées. C'est comme un rêve, parce que ça prend tout, mon corps et mon esprit. Je nage dans le souvenir, je le visite, et je ne suis plus réellement là, dans le lieu où je pense à tout cela.

— C'est ça dont il parlait ? Les souvenirs qu'il mange ?

— Peut-être. En tout cas il les vole, et je refuse qu'il prenne les miens. Ça a été dur de les savoir, de les construire. Ils sont à moi, comme mes mains ou mes yeux. Je ne laisserai personne les voler. C'est si compliqué de vivre dans votre ombre. De tenter d'exister alors que vous ne nous laissez pas faire.

Elle parla d'une voix éteinte, mate. Saxe ne sut pas quoi répondre. Il aurait voulu lui donner un peu de tendresse, mais la golem semblait si lointaine. Alors il demanda :

— Et tu as rêvé de cette statue ?

— Oui. Elle était importante. Peut-être que j'ai déjà pris ces rues, que je les ai reconnues sans le savoir. Qu'au fond de mon cerveau, un souvenir est remonté, qu'il a pris cette forme-là. C'est si curieux d'oublier. On ne peut même pas être certain de soi-même. Viens, faisons le tour.

Ce qu'ils firent. Ils longèrent le socle, et Saxe laissa sa main frôler le métal. C'était froid et puissant, gigantesque. Quinze personnes n'en auraient pas fait le tour en se tenant par la main. C'était si gros. On aurait dit un éléphant de bronze qui aurait perdu sa forme. Et puis, derrière, ils trouvèrent une porte.

Fermée.

Saxe tenta de manœuvrer la clenche sans y parvenir. Dresde avait toujours l'air songeur, elle touchait son menton et ses yeux vrombissaient follement. Et puis, brutalement, elle poussa Saxe sur le côté et se colla à la porte. Le garçon se cogna au bronze du piédestal mais ne dit rien, se contenta de frotter son coude et de serrer les dents. La golem semblait en transe.

— Pousse-toi, dit-elle en retard.

Elle cogna une fois sur le battant, fort, et cela fit un son de cloche tant le coup avait été puissant. Un gong. Elle ne grimaça même pas, alors que le coup aurait brisé la main de Saxe.

— Ça descend, fit Dresde d'une voix hypnotisée.

Saxe fronça les sourcils sans comprendre.

— Je m'en souviens, ajouta-t-elle. Ça descend. Il faut ouvrir.

Avant même d'avoir fini de parler, elle glissa ses doigts dans le minuscule interstice entre le battant et le chambranle. Ils étaient tous les deux en métal lourd, et la porcelaine grinça en s'y frottant ; c'était comme passer son doigt sur une assiette trop propre. Saxe grinça des dents, et se précipita en avant en voyant soudain ce que faisait exactement la golem.

Elle était en train de tirer à tel point que la céramique qui lui tenait lieu de peau se craquelait et partait en écailles. Elle enfonçait ses doigts, fort, jusqu'à ce que tout craque et se brise. Saxe la frappa du plat des mains, sur les avant-bras, les biceps, en lui criant d'arrêter. Mais elle était dans son rêve, perdue dans son souvenir, noyée dans cette eau, comme elle l'avait dit elle-même, et le garçon n'avait pas la force nécessaire pour la stopper. Aucun humain ne l'avait.

Saxe ferma les yeux pour ne pas voir des morceaux de doigts de Dresde tomber par terre. À cet instant, il comprenait les anciens humains qui avaient brûlé les golems. Il comprenait leur terreur de ces forces terribles, et le dégoût, et la jalousie.

Le garçon entendit un énorme *bang* métallique. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit la porte totalement dégonflée, tordue là où Dresde avait tiré. Toutefois elle était assez repliée sur le chambranle pour que Saxe et la golem puissent se glisser dans l'ouverture. De ce trou montait une odeur de cave fraîche. Dresde semblait sortie de sa transe. Saxe regarda ses doigts. Ce n'étaient plus que des bâtons d'acier, aussi maigres que des brindilles.

OceanofPDF.com

9

Les marches étaient flanquées de velours rouge. Il pendait de chaque côté du plafond. Le tissu était rongé, troué, et les fils s'en échappaient comme de la bourre. Derrière ce rideau, les murs étaient en pierre. C'était un ancien couloir de cérémonie, un lieu où étaient venus les responsables, les élus. Un côté raide et distingué qui y restait malgré le temps passé. Saxe et Dresde tâtonnaient pour avancer. Le sol était glissant, une sorte de mousse grasse qui avait envahi l'endroit. Ils se tenaient la main, chair et métal à nu.

L'endroit était sombre, un peu plus que la rue d'où le garçon et la golem venaient. Une fois les yeux habitués, on pouvait trouver son chemin, regarder autour de soi, mais aussi trébucher sur un objet posé au sol. Les pupilles de Saxe étaient noires comme des olives, ouvertes. Les yeux de Dresde vrombissaient fort.

Un long couloir descendait sous la statue, sous les maisons construites au-dessus. Un serpent vide dans lequel ils s'enfonçaient.

Saxe avait parlé, au tout début, mais ses paroles avaient pris un écho de caveau, de cimetière, alors il s'était tu. C'était trop inquiétant. Il ne reconnaissait même pas sa propre voix.

Ils marchaient en silence, cherchant à sortir de ce boyau.

Ils y parvinrent. Ils arrivèrent devant une toute petite porte de bois. Elle était entrouverte, laissant échapper un filet de lumière chaude, brune, frottée contre des caisses, du vieux bois. S'y étant caressé le flanc comme un chat amoureux.

Saxe poussa le battant, qui s'ouvrit sans lutte, et ils avancèrent.

C'était une réserve. Effectivement tout était en planches, en lattes disjointes laissant filer de la paille par poignées entières. Des caissons, de toutes les tailles ; assez petits pour contenir un verre à boire, jusqu'à d'autres assez longs pour frotter le plafond. Dresde approcha de l'un d'eux, l'examina et arracha une des planches. Une pluie de bourre s'en échappa, et un objet en glissa. Une petite figurine faite dans une résine étrangement souple, que le temps n'avait même pas fait cuire. Un animal inconnu, jaune et à rayures brunes, les oreilles tordues en zigzag. Il avait deux points ronds et rouges sur les joues, le bout des pattes foncé. Deux grands yeux en boutons de bottine.

Dresde le tourna entre ses doigts, cherchant peut-être un nom, un souvenir. Dessous se trouvait une sorte de sigle illisible, rond, entouré d'un bourrelet. Saxe en avait assez vu pour savoir que la figurine avait été coulée, et que c'était là la marque du moule. Dresde reposa l'objet dans la boîte éventrée et s'en détourna.

Saxe tenta d'ouvrir une autre caisse, mais les clous étaient trop bien plantés, depuis trop longtemps en tout cas, au point d'avoir fondu dans le bois. Dresde vint l'aider, tira un coup sec et tout craqua.

La même bourre, même vomissure de paille. Dedans se trouvait un chat naturalisé. Sa position était celle d'une attaque ridicule et outrée, sa gueule tordue par une haine impossible. Ses yeux brillaient, tout en verre noir. Le reste du corps était rêche, et surtout envahi par des parasites minuscules, presque impossibles à voir. Leur mouvement les trahit, une vague mate remontant le corps du chat pour retourner dans l'ombre, à l'abri de la lumière.

Saxe le jeta au sol.

Ils en ouvrirent d'autres.

Des assiettes d'un marron sale, montrant chacune un poisson différent, la bouche ouverte. De la vieille porcelaine qui ne contenait aucune vie.

Des chaussures dont il ne restait qu'une semelle collante, fondue par le temps. Le cuir avait disparu depuis longtemps, rongé peut-être par les vermines du chat.

Un instrument long, en bois presque noir, fin comme un doigt. Ni Saxe ni Dresde ne savaient ce que c'était. Aucun d'eux n'eut envie de poser sa bouche sur ce bec ni d'entendre le son qui pouvait encore en sortir.

Des livres cuits.

Une ampoule longue en verre épais, pleine d'un liquide transparent, avec, flottant à l'intérieur, le corps rasé d'un tout petit singe. Il avait une ceinture en chaîne très fine, qui le tenait attaché à une pièce en plomb afin qu'il reste immergé. Ses yeux étaient blancs et sans pupille.

Des vêtements sans forme, amas collés de fibres décolorées.

Un poisson aux dents terribles, rangé avec un petit monocle. L'animal était mince comme un couteau, la peau collée à ses arêtes. Il semblait trop sec pour avoir donné envie aux parasites de le ronger.

Tout un fatras sans ordre était là, qui coulait des caisses ouvertes. Saxe et Dresde regardaient autour d'eux, tentant de comprendre.

Et puis, Dresde dit :

— C'est un musée. J'en suis sûre. J'en ai déjà vu. Mon maître aimait cela. Et il y a des pièces à part, fermées, où ils gardaient les choses pas assez belles, ou pas encore classées. Des réserves. Ce doit être ça.

Devant eux, cachée par la paille qu'ils avaient retirée des caisses, se dressait une petite porte. Elle était belle, encore vernie là où la poussière n'avait pas réussi à se déposer et à former une carapace dure. Saxe se fraya un chemin et tourna la poignée.

Elle résista un minuscule instant, un battement de cœur, puis quelque chose lâcha dans le pêne ; il y eut le bruit d'une chute métallique, et la porte s'ouvrit. Dresde ne s'était pas trompée.

Ils virent en premier la baleine.

Elle avait vécu dans un aquarium en verre, transparent. Il avait été plein d'eau, évidemment, et une grande partie était toujours là, marquant le flanc du bassin d'une ligne épaisse, calcaire coloré de vert.

La baleine était morte. Elle baignait encore à moitié dans le liquide. Au-dessus de la surface, l'air l'avait momifiée, parcheminée. Une énorme peau grise était toute collée à elle, enserrant ses os comme un drap humide. On voyait des tatouages sur sa chair, sans pouvoir dire s'ils avaient été piqués là ou creusés avec une lame. Sous la surface, la baleine avait fondu dans l'eau, pourri ; et on ne voyait d'elle, au travers des parois de verre, qu'un squelette baignant dans un liquide vert pâle.

La démarcation était nette, comme une feuille déchirée.

Saxe et Dresde comprirent ce qui tenait la baleine ainsi : un treuil au métal travaillé, aux rouages découpés en forme de coquillages, de conques. Le tout était rouge, pas même oxydé – sauf au-dessus du bassin où l'eau

croupie avait émis ses gaz et coloré l'engin d'un vert poudreux. La bête y était suspendue par un harnais passé devant et derrière les nageoires antérieures. On aurait pu croire qu'elle volait, légère, étrange oiseau à moitié d'os, s'il n'y avait eu ce bac empli de mousses et de jus épais comme un sirop.

— C'est...

Saxe voulut dire que la baleine était magnifique, malgré sa mort, malgré la moitié de son corps tourné en squelette. Il se retint, parce que exprimer cela lui semblait très étrange, et déplacé.

— Les baleines ont existé.

Il disait cela avec une voix d'église, et Dresde l'entendit très bien. Elle prit la parole :

— Il y a une histoire à propos de la cité. Parfois, mon maître me racontait qu'il y avait un monde à l'extérieur. Qu'il n'y avait pas que ces murs. Je ne le croyais pas. En fait, je ne l'écoutais pas vraiment.

— Il y avait un enfant, à l'usine, quand j'étais déjà apprenti. Il rêvait du dehors. J'entendais les autres tout-petits en parler quand ils laçaient leurs souliers, le matin. Ils disaient des mots de soleil et de vert, de grands ciels et de nuages libres. C'était lui qui devait leur raconter tout ça. Je le voyais, parfois. Il avait toujours les yeux gonflés, il était lent, comme s'il ne voulait pas réellement se réveiller. Moi non plus je n'y croyais pas.

— Mon maître me disait que les chats et les chiens avaient existé, avant. Que c'était toujours le cas, sans doute, dehors. Personne n'avait inventé ces corps, ces formes, ces habitudes. Ils se passaient la main sur l'œil parce que les véritables chats le faisaient depuis toujours.

— Tu crois que le chat dans la réserve était un vrai ?

Saxe dit cela d'un ton surpris, comme s'il n'avait pas réalisé, comme s'il ne pouvait pas y croire. Dresde ne répondit pas non plus. C'était si étrange. Si étranger à la cité.

— Non, ça n'est pas possible.

— Dresde, c'est toi qui voulais sortir de la cité. Tu y crois, alors. Forcément.

Elle hésita encore. On voyait ses dents sous son rictus. Elle cherchait, cherchait ses souvenirs. Ses envies.

— Je... je pensais que la porte était fermée. Je pensais qu'elle n'existait pas vraiment. Qu'on trouverait au mieux un cadre de porte brûlé, un métal

fondue ; et que tout le reste était une histoire pour donner du songe et de l'espoir aux gens d'ici. Je me disais que marcher, chercher, cela me donnerait des souvenirs. Ma perle s'éteint. Je voulais... me... faire des mémoires. J'ai tellement attendu depuis que mon maître est parti. Une vie passée à attendre. Du temps sans aucun goût. Alors je voulais ceci : voir et entendre, découvrir avant que tout disparaisse. Sortir n'importait pas. Ça n'était pas la vraie raison, celle du fond du ventre.

Elle se tut. Saxe avait écouté, les mots semblaient brûler ses propres pensées là où elles tombaient, comme une cendre sur du papier très fin.

— Mais la baleine, Saxe. La *baleine*. J'ai entendu dire qu'elles vivaient hors de la cité, avant même qu'on la construise. J'ai vu des dessins. Un automate minuscule, que mon maître avait fait d'après eux. Il m'avait montré les livres. Elle nageait dans une flasque, une flasque que je pouvais tenir entre mes deux mains. Si petite. Mais elle... rien d'aussi grand ne peut être né entre nos murs. Rien. C'est impossible. Aucune mer, ici, ne peut contenir cela. Alors...

— Tu penses que quelque chose existe hors de nous ?

— Je... je n'arrive pas à savoir.

— Ça pourrait exister vraiment. Un monde en dehors d'ici.

Ils approchèrent de la baleine, et ils avaient les mêmes gestes précautionneux qu'en marchant au milieu d'une église. L'animal était si énorme qu'ils se tenaient déjà dans son ombre.

Ils s'arrêtèrent avant de pouvoir toucher le bassin, regardèrent autour d'eux. Des vitrines se dressaient sur tout le pourtour de la pièce. Elles montaient jusqu'au plafond, un plafond terriblement haut. Ils ne pouvaient rien voir des étagères supérieures, et pourtant ils les devinaient pleines ; les grilles serrées qui les fermaient montraient des paquets de poils d'animaux naturalisés, le brillant d'une ampoule de verre, le froissé d'un rouleau de papier. Tout ceci se pressait contre les portes des étagères, foule immobile et désireuse de se faire voir, ou de coller des yeux cousus contre cette grille afin d'étudier les deux visiteurs. Des nains autour du cadavre gigantesque.

Saxe tourna très peu la tête. Cela suffit pour attraper un rai de lumière et faire luire une collection de coquillages ; des nautilus, des porcelaines et des murex ; une bataille de nacrés et de luisance, de tous les laiteux imaginables.

La pièce entière était faite en bois et en métal, et chaque surface était gravée, travaillée. À côté des fenêtres fermées, ils virent des fleurs et de la vigne, des entrelacs de feuillages roulés sur eux-mêmes, percés par des corolles longues comme des becs. À gauche du bac, des écrous et des têtes de vis, des rouages vrillés dans le bois, ajoutés là comme autant de décorations cirées. Au tout début, ils avaient eu l'impression d'être noyés d'objets, de vitrines, de reflets. Mais tout avait un sens, une organisation. Chaque endroit était délimité, construit, pensé. Et, surtout, tout s'enroulait autour du bac empli de son eau verte. C'était le centre, le moyeu de la pièce.

Ils regardaient la baleine à nouveau, et aperçurent un éclat sur ses os. Ils approchèrent encore et, appuyés sur la surface du bassin, virent que des plaques de métal brillaient sur son squelette.

— Une machinerie ? Un automate ? Ça n'est pas possible.

Ils examinèrent les os, rendus glauques par la vitre translucide.

— Non, pas un automate. Regarde mieux, sur ta droite. On les voit plus nettement. Ce sont des bijoux d'or.

— Comment... comment aurait-elle pu avoir des bijoux dans le corps, collés aux os ?

— Elle les portait sur sa peau. Quand elle a fondu, ils ont glissé, sont restés pris sur les piques du squelette. Là, au fond du bassin, il y en a d'autres. Des paquets et des paquets de chaînes et de médaillons. Des colliers. Des pierres précieuses.

Ils regardaient avec des airs d'enfants devant une scène de théâtre ; fouillant des yeux, cherchant un sens ou une preuve. Ils avaient l'impression d'examiner un trésor, si ancien qu'il ne valait que le prix terrible de sa découverte.

Et puis ils purent détailler les tatouages sur sa peau. De l'écriture oubliée, des lettres impossibles à lire. Elles s'étaient affadies et affaissées, comme une encre sous la pluie. Leur géographie même prouvait l'écriture, et le sens, et Saxe se sentit terriblement agacé et terriblement vide d'être incapable de savoir ce qui avait été jugé assez important pour être écrit sur une baleine vivante.

Leur exploration leur avait fait faire la moitié du tour du bassin. Ils continuèrent à longer l'endroit, la tête levée, regardant l'animal mort, le fouillant des yeux.

Ils trouvèrent bientôt un rideau de velours, et lorsque le garçon le toucha pour l'écarter, l'objet perdit ses fils sous la caresse, ne gardant que la trame rude et couleur de café. Derrière, se dressait un petit escalier de bois patiné, haut de quelques marches. Il menait à une plate-forme de planches luisantes, clouées au bronze, qui enjambait le rebord du bassin pour redescendre de l'autre côté et permettre le passage. Tout le reste était en verre, épais comme de la glace.

Saxe et Dresde s'y engagèrent, et posèrent le pied à l'intérieur du bassin. Un long plan incliné partait de l'escalier pour, plus loin, plonger dans l'eau. Le fond était verdâtre, moussu.

Le sol sur lequel ils se tenaient était sec, propre, mis à part la poussière. Ils firent très attention où ils posaient les pieds, redoutant de glisser, d'être emportés dans la fange de cette eau, plus bas, absolument dégoûtante. Il n'y avait rien pour se rattraper ; tout était d'un lisse de glace.

En haut, au-dessus d'eux, ils voyaient les mêmes étagères, les mêmes murs de bois gravé ; mais penchés sur eux, en une sorte d'embrassade chaude. Saxe se demanda quelles avaient été les pensées de cette baleine avant qu'elle ne meure, entourée de bois et de vitrines, d'animaux morts et naturalisés, de coquillages secs, elle qui venait de l'eau, qui n'avait jamais dû connaître les frontières, les confins et les cadres. Une eau brune, qu'elle ne pouvait pas toucher, dans laquelle elle ne pouvait pas nager, toujours hors de portée, sous les yeux morts des singes cloués sur leurs branches.

Puis la voix de Pue-la-Viande se fit entendre.

Elle glissait des murs comme une avalanche lente, de celles qui vous poursuivent dans les cauchemars, qui ne s'arrêtent qu'avec le réveil et la sortie du lit, des draps humides de sueur. Elle avançait, collante.

— Je vous ai retrouvés.

10

De surprise, Saxe faillit tomber dans l'eau, glisser au fond du bassin. L'idée même de toucher le liquide vert lui donna la nausée ; lui fit plus peur encore que le golem, et, avant de comprendre, il se plia en deux et laissa échapper un filet de bile sur la surface du verre. Il se redressa et un autre hoquet le saisit, le faisant de nouveau cracher par terre.

Dresde ne sembla pas surprise, et le garçon ne saisit pas à quel point cela était étrange, occupé qu'il était à essuyer sa bouche et à garder son équilibre.

— Je te sens, dit-elle, Saxe crut d'abord que c'était à lui qu'elle parlait.

« Je te sens, Pue-la-Viande. C'est diffus. Comme une ancienne vibration ; une vieille blessure dans le dos, qu'on sait avoir mais qu'on ne saurait montrer exactement du doigt.

En face, dans l'espace obscur d'où venait Pue-la-Viande, il n'y eut rien ; un silence total, méfiant. De la surprise aigre, de l'information aiguë. Une envie jalouse. Saxe imaginait le golem lové sur lui-même, comme une bête, une araignée acide, cachée dans un recoin de sa toile. Devant faire face à ce qu'il n'attendait pas. Et puis lui aussi finit par entrevoir l'importance de la chose, de la nouvelle. Il se tourna vers Dresde et fit :

— Quoi ? Tu entends la cité ?

Elle ne lui répondit pas, elle non plus, et le garçon se demanda si les deux golems n'avaient pas dépassé cet échange théâtral et si humain de la parole, s'ils n'étaient pas capables de parler entre eux sans se faire entendre des autres. Il fallut la voix mécontente de Pue-la-Viande pour lui prouver que non.

— Je me demandais si c'était déjà le cas. Elle se réveille de mieux en mieux. Elle bouge, parfois, lentement, comme une algue dans un courant. C'est normal que tu l'entendes. Toi aussi, tu es son enfant. Nous sommes forgés des mêmes métaux, tressés des mêmes câbles, elle et nous. C'est notre utérus, notre mère. Notre chair de fer : celle que nous regardons partir un peu chaque jour, celle qui rouille, nous la partageons avec elle.

Saxe fut choqué par cette image, lui qui avait marché dans les rues de la cité, dormi sous ses toits, acheté, respiré, ri dans l'air confiné de la ville. L'idée d'une chair palpitante de ses rouages, tout autour de lui, lui répugnait. Il se refusait à vivre dans un organisme vivant, même aussi peu. Le garçon regarda Dresde, persuadé qu'elle nierait, qu'elle défendrait sa propre nature.

— C'est vrai, dit-elle, et Saxe recula. Nous sommes faits des mêmes choses, nous vivons avec ces corps si semblables, elle et nous. Ça semble si normal de se comprendre.

Ce « nous » glaça le garçon, et il se sentit brutalement seul, unique ; mais dans un mauvais sens, qui lui donna bien plus mal au ventre que la couleur de l'eau. Il se trouvait petit poteau de chair chaude dressé dans une église glacée, miroitant ses surfaces chromées, écaillant sa rouille. Rien de tiède, rien d'humain. Il comprit que les seuls corps comme le sien étaient en haut, palpitant de tout ce qui faisait d'eux de la viande d'humain, haut, dans les étages supérieurs, volant au-dessus de lui comme autant d'hirondelles hors de sa portée.

— Dresde...

Il aurait voulu parler, être capable de lui demander de le rassurer, de le regarder de ses yeux en visée d'arme, son regard d'insecte. Mais la solitude avait été trop brutale et il en avait perdu ses mots.

Dresde ne l'écouta pas, toute à ses pensées ; toute à la cité même, peut-être.

— La cité se réveille mieux, dit Pue-la-Viande. Elle sait que tu es là. Elle ne t'ignore pas. C'est bien.

Cette dernière phrase impressionna Saxe. Elle prouvait la capacité de Pue-la-Viande à faire passer l'intérêt de la cité avant sa propre impression de trahison. Il souffrait de savoir que Dresde entendait le chant du métal, elle aussi, et pourtant il n'avait pas de haine pour cela.

— Alors... ajouta Dresde, mais le golem la coupa :

— La cité ne t'aidera pas. Elle est passive, mère avant d'être guerrière. C'est un placenta rouillé, presque mort. Elle nous abrite mais reste incapable de nous nourrir. Si nous voulons vivre, il nous faut tuer nos sœurs et frères plus faibles, les non-méritants. Je ne le fais pas par envie, mais parce que je le dois. Si ma mère est trop faible pour se nourrir, il faut bien que je lui apporte ses proies. Même elle ne peut rien changer à cela. Elle aussi s'éteint. Il n'est question que de la tenir éveillée jusqu'à lui redonner sa force. Tant que ce ne sera pas fait, elle restera dans son rêve. Elle bouge, mais cela reste un cauchemar.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Dresde.

Son ton était toujours pensif, sans aucune modulation. Son regard était vide.

— Ta perle. Je suis sorti de ma grotte. J'ai laissé le chien et les mousses. Je remonte votre piste. Je suis après vous. Vous sentez comme le vent, quelque chose de frais dans tout ce labyrinthe de poussière. Je veux... maintenant, vous raconter mon maître. Je ne sais pas pourquoi, mais l'idée que vous ne l'ayez vu que dans cet état, que dans son sommeil terrible, cela me blesse.

« Je l'ai connu enfant. Les souvenirs sont effacés, brumeux et lointains. Le son en a disparu. Les bouches parlent mais je n'entends rien. Ne restent que certaines scènes, certains jours. Ils sont décharnés, coupés de la chair. Elle, elle a pourri depuis longtemps. Il n'y a plus que les os. Je les rogne, et ne flotte dessus qu'un vague parfum de viande, que je ne fais plus que deviner.

« Il était tout petit. Il m'arrivait au genou. Moi-même j'étais enfant, si jeune que je grinçais encore – des dents, des coudes. Ma céramique n'était pas encore totalement patinée ; elle accrochait parfois, des dépouilles finies mais pas rodées. Ma peau raclait. Mon maître et moi, nous avions le même âge ; nous venions de commencer la vie, et pourtant j'étais grand et fort, et lui bavait quand il ne faisait pas attention à sa bouche. La différence était terrible.

« J'ai oublié. Je ne sais plus si c'était lui, ou son enfant. Je tente parfois de savoir, je réfléchis jusqu'à en avoir mal, mais je reste dans l'ignorance et l'obscurité. Je me dis que c'est lui. Parce que cela me plaît ainsi. Mais je ne sais pas. Parfois, lorsque mon rêve se fait très profond, il me semble pouvoir toucher la réponse, je tends la main vers elle mais elle s'enfonce

encore, plus loin, à peine hors de ma portée. C'est terrible de me dire que s'il a eu un enfant, je ne le sais plus.

« Je n'ai aucun souvenir de notre première rencontre. Je me rappelle juste que pendant un temps je l'ai trouvé très petit, ridicule. Rose et maigre, incapable de quoi que ce soit.

Saxe écoutait Pue-la-Viande et regardait Dresde. Elle était tendue, semblable à une flèche, terriblement dure. Comme si elle buvait les souvenirs du golem, elle étanchait enfin une soif qu'elle avait toujours eue sans savoir la nommer. Ses talons se décollaient du sol de verre.

— C'était... un été ? Un jour très chaud, la lumière coulait comme un sirop. Le soleil tapait entre les feuilles, et cela faisait des guêpes de rien, des taches volant sur les chairs, l'herbe et mon corps. Je n'avais pas encore le chien. Je n'avais pas encore la magie de la viande. Je n'avais pas besoin d'être invisible, puisque lui me voyait.

« Il y a si longtemps que rien n'a été chaud. Que l'air reste froid, et dense. Je remonte, parfois, pour manger et cueillir les perles, celles des agolems. Des servantes perdues, en retard. Je les tue, elles, et je mange leurs souvenirs fades. Elles n'ont jamais connu le ciel d'un bleu terrible, et cru, et presque blanc. Les matins déjà tout en touffeur. Les oiseaux lourds. Elles ne savent que le gris pâle et l'air froid sous les portes. Ces jours-là, les jours dont je parle, avec mon maître quand il était enfant, ils étaient durs tellement la chaleur était présente. Même moi, même ma peau de céramique sentait que tout était brûlant.

« Il aimait aller au parc, alors. J'y restais avec lui, j'y jouais au ballon. Un rouge, épais. Plein d'air, une élasticité que je trouvais étrange, qui réagissait en rebonds quand je la touchais de ma propre dureté. Il avait un nombril. Je me souviens que j'avais demandé pourquoi il avait un nombril, comme le petit maître. On m'avait répondu qu'on le gonflait par là, et j'avais saisi à peu près que c'était la même chose pour les tout petits enfants, quand ils étaient encore dans les ventres des femmes. J'ai totalement oublié qui m'avait répondu, ou la tonalité de la voix de cet inconnu. Je n'ai pas même gardé l'ombre d'un visage.

« Nous étions rares, à l'époque. Nous étions tout neufs, à peine inventés. Une nouveauté pas encore à la mode, un besoin pas encore défini. Au parc, les humains passaient, habillés avec leur bleu et rose tendre, ce vert de pousse, ce jaune presque blanc. Leurs rayures si fines sur le tissu

qu'elles se noyaient les unes dans les autres. Ils nous regardaient, moi et le petit maître. Parfois ils formaient un groupe, ils restaient loin de nous, ils riaient et s'extasiaient de ma création. Ils nous dévisageaient alors que nous jouions au ballon sans penser à eux. Je les entendais vaguement ; ils parlaient des possibilités et du futur, des années à venir. Ils disaient cela sous un soleil fort, et maintenant, nous les voyons, les années présentes : des peaux de chien pourries et une pluie qui bave de chaque plafond. Nous étions des réussites, des enfants de héros ; de l'art, des promesses.

C'était toute une époque perdue, coulée, dont parlait Pue-la-Viande, et Saxe sentit la chair de poule envahir ses avant-bras, tant le gouffre lui semblait infranchissable.

— Et puis ils nous ont tués. Ensuite. Parce qu'ils voulaient sortir, et fuir, et aller vivre leur ancienne vie de viande dans un monde devenu sauvage, au lieu de rester ici, dans le nid des machines, dans les brindilles de fer qu'ils avaient eux-mêmes créées.

« Aujourd'hui, tout est éteint. C'est venu jour après jour, comme une vitre salie peu à peu. La crasse s'est épaissie et rien ne semble pouvoir la nettoyer. Je reste derrière cette fenêtre et je guette, je guette mais jamais rien ne vient. Le gris gagne et ronge tout. Il n'a pas l'éclat terni de la rouille, son poli de peau de serpent brute. Le gris est noyade et oublié.

Dresde écoutait Pue-la-Viande et Saxe la regardait écouter.

Il devinait qu'elle comprenait ce que disait le golem. Lui aussi le faisait, mais c'était par les mots, par le partage ; elle, elle connaissait tout cela de l'intérieur. Le discours de Pue-la-Viande touchait juste et loin.

— Moi aussi j'ai un souvenir, dit Saxe.

Il ne supportait pas de voir Dresde immobile, buvant les mots de l'autre comme un poison. Cette toile qu'il semblait tisser pour l'étouffer elle. Cette danse dont lui, le garçon, était exclu. Il voulait parler, contrer cette chanson sans musique pour tenter de se faire entendre de la golem. Il hésita, ne sachant pas quoi dire, quoi mettre sur l'autre plateau de la balance. Il avança tout de même :

— J'ai le souvenir de la fille en sucre.

Au moment où il dit ces mots, il comprit qu'ils étaient vrais, terriblement. Il ne savait pas comment arriver à la conclusion, la seule possible, la seule juste. Mais il défit tout de même sa pelote de phrases.

— Il n'y en a pas eu qu'une. Mais au fond, elles ont toutes été pareilles. Interchangeables. Je ne sais pas à quoi cela vous sert, ces souvenirs-là. Si vous les mangez réellement. Si un rouage, une courroie, une membrane dans votre organisme peut véritablement digérer tout ceci. Mais si les mots peuvent vous toucher autant, alors peut-être que les miens pourront faire luire l'or des bracelets de la baleine. Peut-être qu'ils pourront redonner vie à quelque chose de bon. Comme avant, quand vous sembliez heureux. Comme dans ces souvenirs qui vous donnent du bonheur.

« Les filles... la fille en sucre, celle des clients. Quand j'étais à l'usine, les agolems venaient frapper à notre porte. Elles avaient la livrée des humains chez qui elles travaillaient. Elles portaient des enveloppes, des tubes de laiton, n'importe quoi mais toujours tape-à-l'œil, m'as-tu-vu ; un objet grand et impossible à cacher, pour que dans chaque rue, chaque quartier, les gens sachent que telle famille allait commander une agolem. Envoyait sa servante à l'usine.

« Ils étaient trop pauvres, en réalité ; et nous trop stupides. L'art avait été perdu. Et même avec l'art, les matériaux étaient si rares qu'il aurait fallu toutes les fortunes de la cité pour faire une agolem, pour en faire une moitié. Nous ne savions que réparer ce qui était cassé, parfois. Permettre à une agolem boiteuse de remarcher, de se servir à nouveau d'une articulation tordue, de retrouver ses mains si elle était tombée. Rien de plus. Les gens se vantaient d'être nos clients. C'était d'un grotesque. Nous savions faire de petites créatures sans aucun esprit. Ça oui, nous savions les monter, et eux étaient assez pauvrement riches pour nous en commander. Les oiseaux dans les arbres, les feuilles. Je me suis usé les yeux sur ces satanées feuilles. Des boîtes à double fond, cachant des clefs de journal intime. Des chatons roulés en boule, faussement endormis, qui levaient les paupières quand on leur parlait. Mais aucun de nous n'avait jamais vu de chat, de véritable chat. Nous faisions comme nous pouvions, en regardant les mêmes figurines conçues par les anciens artistes. Ça ne ressemblait plus à rien. J'ai bien vu que celui-là, dans la réserve, naturalisé, ne ressemblait à aucun de nos jouets. Nous faisions des marionnettes imbéciles pour des petites filles riches, qui ne servaient à rien ni les unes ni les autres.

« J'allais les voir, une fois le contrat accepté. Il fallait des rendez-vous, des discussions, des palabres sans fin pour la moindre chose : la couleur d'un métal, d'un bibelot qui serait oublié sitôt livré. C'était là que je les

rencontrais, les filles en sucre. Elles venaient dans le dos de leur père, cachées à moitié, elles me jugeaient en pensant que ma politesse faisait partie de ce qu'elles payaient.

« Quand j'étais petit, que je n'avais même pas le droit de toucher aux outils de mon métier, que je balayais, que je tenais les parapluies des messieurs les artistes, que je cirais leurs chaussures, que je préparais leur cuisine, je les regardais, eux, je les voyais toujours de dos, assis à leur table de travail. Il y avait une minuscule lumière qui palpitait là, une bougie coupée court pour donner une flamme épaisse et grasse, une lumière bue par leur ventre et leurs épaules. Je ne voyais jamais ce qu'ils faisaient, juste ces mouvements de coude, ces grognements bas que poussent les gens lorsqu'ils sont si concentrés qu'ils en oublient les autres, et leur propre bouche. On m'avait expliqué à demi-mot que les femmes gonflaient leur ventre pour faire des enfants, et je confondais ceci avec cet établi caché par le dos des hommes. L'un et l'autre étaient aussi secrets et j'en étais exclu tout aussi brutalement, sans aucune discussion possible. Ils cuisaient quelque chose avec cette petite flamme, je le pensais ; et puis quand ils avaient fini, ils étaient ébouriffés, ils avaient les joues rouges, ils avaient sur le visage une joie stupide et pleine, et je pensais que c'était la même chose que faire un enfant, le sortir de soi et en être fier, si fier, qu'il soit beau ou laid.

« Je regardais les cheveux de leur nuque, puisque c'était tout ce qu'ils m'offraient d'eux. C'était gominé, lisse à ne pas y croire, et je pouvais compter les rayures de leur peigne dans toute cette masse. Ils portaient leur gilet et leur chemise, et retiraient leur veste, qu'ils mettaient sur le dossier de leur chaise. Eux qui arrivaient si apprêtés, rendus durs et aigus par le tissu roide de leurs vêtements, pendant qu'ils créaient ils roulaient leur dos sur leur veste, la froissant, la déchirant parfois. Ils ne s'en rendaient même pas compte. Leur chemise et leur gilet étaient à tordre, noirs de sueur sur la colonne vertébrale, sous les bras. On aurait dit des manœuvres, des ouvriers sales, puants et les cheveux lâches, et pourtant ils faisaient du beau, le rare beau qui était encore possible ici. Cela les salissait aussi sûrement que de la vidange.

« Je voulais être eux ; moi aussi, une fois grand, je voulais donner naissance à des enfants à la lueur d'une bougie presque mouchée ; je voulais tendre mes cheveux comme une toile cirée, transpirer, assis à mon

établi, comme le pire des poissonniers à la sauvette. Je voulais tourner le dos au monde et ne regarder que moi et l'outil de mes mains.

« Alors je suis devenu eux ; ce qu'ils avaient été à mon âge. Je me suis tu. J'ai écouté. J'ai mangé le peu qu'on me donnait. Je me suis laissé battre. Je ne pleurais que la nuit, quand les autres dormaient, quand le dortoir était silencieux. Je me réveillais pour pleurer, et puis j'étais si fatigué qu'une fois mes larmes séchées, je me rendormais sans y repenser. Aussi mécanique que d'aller uriner. Quand je recevais des coups de trique sur les mollets, je ne disais rien, je me forçais à ne pas me défendre, à ne pas geindre. J'attendais, je prenais la punition et je retournais travailler, tirer les caisses, retirer la bourre de paille, celle qui vous coupait la peau des mains quand il faisait trop froid. Elle rentrait sous les ongles et y laissait des gouttes de sang à l'odeur de pisse. Je ne disais rien, parce que c'étaient les meilleurs apprentis qu'on prenait pour aider les graveurs. Les plus dociles à qui on donnait l'espoir d'un métier.

« Et puis je le suis devenu. Grand. Artiste. Adulte. Mais rien ne ressemblait à ce que j'avais pensé. J'étais une ombre. Une chose trapue et épaisse là où les gens étaient si minces, si élancés. Un petit bœuf devant des clients à la silhouette de bougie. Je suis fort, du moins pour un humain, évidemment, maintenant que je vous connais. Mais partout, il était si chic et de bon ton d'être maigre, un peu blanc. Poseur. Je n'étais pas comme cela. Je ressemblais aux hommes et aux femmes qui venaient réparer leurs toits, tailler leurs haies.

« Je n'ai pas vu tout de suite qu'ils me méprisaient. J'étais si habitué à l'établi, à la toute petite vue qu'il exigeait, que je ne savais plus regarder devant, et loin. Voir autre chose que les pièces minuscules des automates, que mes propres doigts et leur vélocité. Je ne savais plus faire face aux visages. Je pensais être devenu adulte mais je n'avais appris qu'à baisser les yeux.

« J'avais troqué mon enfance pour savoir graver et assembler, pour faire des petites vies aussi artificielles que la cire dans mes cheveux. Mais je pensais au soleil, et à l'art, et il m'a fallu longtemps pour comprendre que ni l'un ni l'autre ne vivaient dans la lumière grossie des petites chandelles des établis.

« J'ai cru trouver de la joie, avec la fille en sucre ; quelque chose à troquer contre mon ennui, et ce fade qui me mangeait le ventre. Elle était

rose, d'une couleur de pastel. De longs cheveux blonds. Elles sont toujours blondes. Je ne sais pas ce qu'ils font des petites brunes, des petites rousses. Des petites chauves. Peut-être qu'ils les noient. Peut-être qu'ils les donnent à l'usine et qu'elles deviennent des enfants perdus, comme moi. J'ai cru qu'elle m'aimait, et comme j'étais terriblement assoiffé d'amour, j'ai forcé mon esprit à se croire amoureux lui aussi. Je l'ai tordu et martelé autant que les métaux sur ma table de travail, jusqu'à ce qu'il prenne la forme que je voulais. Je l'ai traité de la même façon. Je lui ai demandé de mentir. Je voulais tant aimer, tant savoir ce que c'était. Je cherchais à me venger de mes années perdues, et c'était une course sans fin. Un amour qui ne ressemblait à rien. À une brisure de fer, à un trognon de bougie fondu. L'amour ne salit rien, il brûle, tendre et calme, il est certain de lui. Celui-là, ce faux amour, il piquait comme une guêpe, et c'était cet inconfort qui me faisait croire qu'il était vivant, réel et présent. Comme si seule la maladie était preuve du corps. C'est idiot. Imbécile. J'ai rejoué cela tant de fois. À chaque fois je me pensais différent, à chaque fois je la pensais différente. Mais ce n'étaient que des chansons apprises par cœur depuis notre enfance, des choses qu'on voulait dire, les répliques de notre propre théâtre. Pourtant les miennes n'avaient rien à voir avec la fille rose en face ; aussi peu que les leurs avec moi-même. Des cris de perroquet. Des hurlements tordus. On ne cherchait pas à partager les jeux ; un mur pour faire rebondir une balle, seul, c'était tout. Le fait même de ne pas nous comprendre semblait être une preuve de sentiment. Ce n'était que de la perte.

« Vous savez, tous les deux vous ne parlez que d'avant, comme si ce monde passé était désirable. Comme si dans ces souvenirs vivait l'unique soleil. Mais vous vous trompez. Le bonheur n'est pas un horizon trop terrible pour s'y rendre. Ce n'est pas une terre trop lointaine pour les bateaux. Ce n'était pas mieux avant. Ce dont vous parlez, ce n'est rien. Un souvenir passé. Une imagination bulleuse. Une ombre noyée. Ici et maintenant, il y a des choses à vivre. Ici et maintenant, pour moi, tout est plus beau qu'avant. Dresde vaut plus que toutes les filles en sucre du monde.

Saxe se tut. Sa voix dansa encore, fluette, se cogna aux étagères grillagées comme un papillon de nuit, ivre de trop de lumière.

Personne ne lui répondit.

OceanofPDF.com

11

Saxe ne comprit pas le silence de Pue-la-Viande, et s'en moquait. C'était la golem qui lui importait. Il regardait Dresde, cherchait à deviner ce qu'elle pensait, derrière ce visage sans expressions. Il n'avait pas voulu lui parler d'amour, lui-même avait fait le tour de ce qu'il pensait être un petit sentiment piquant, elle-même incapable de savoir de quoi il parlait – de la tendresse entre eux, cette protection et ce projet de fuir la cité ; cette course contre le golem, cette perle presque éteinte et cette enfance blessée. Tout cela les tenait l'un collé à l'autre, et c'était bien plus, tellement plus que n'importe quelle fille sucrée.

Dresde ne bougeait pas. Elle était toujours droite, pointée comme une antenne. Ses pieds reposaient par terre, et elle semblait s'être détendue, au moins un tout petit peu. Elle se tourna vers Saxe, sans même le regarder ; elle fixait le sol, un endroit devant lui, à un ou deux mètres.

— Tu crois... tu crois que ma perle va se finir quand ?

Le garçon se força à ne pas reculer. Il savait que la golem avait enfin compris qu'elle s'éteignait, réellement. Qu'elle ne resterait pas en sommeil ; qu'elle allait mourir, comme tout ce qui existe. Le poids de la réponse à faire était terrible.

— Je ne sais pas exactement, Dresde. Elle le fera, je ne peux pas te mentir. Mais pas maintenant. Il a fallu des vies entières, des existences comme la mienne pour que tu commences à t'user, à être fatiguée. Ce ne sont pas quelques jours ou quelques mois qui vont changer ton état. Vraiment, tu as du temps.

Elle semblait réfléchir, tenter d'appréhender une pensée, une idée. Saxe comprit.

— Tu peux te faire des souvenirs, Dresde. Tu as le temps d'en avoir d'autres. Des nouveaux et des beaux.

— Si...

Elle cherchait ses mots, encore, comme au tout début.

— Si tout ce que tu dis est vrai.

— Dresde, je n'ai pas menti. Les jours avec toi, ici, dans les souterrains, dans l'ancienne cité, sont plus désirables que le reste. Je n'ai jamais vécu aussi justement que depuis que j'ai quitté l'usine. On peut aller vers du mieux. Je te le jure. Parce que c'est ce que je fais, maintenant. À cet instant. Même si c'est dur, même si Pue-la-Viande nous poursuit. Je ne voudrais pas retourner en arrière.

— Les beaux jours sont passés, Saxe. Il n'y a nulle part vers où aller.

— La baleine, Dresde. La baleine ne peut pas être née ici. Il y a un extérieur. Elle est trop grosse, et belle, et terrible. Il y a un dehors. Un dehors si grand qu'il semble qu'on lui donnait des bijoux, à elle, pour la remercier d'en venir.

Cela seul sembla faire réagir la golem, et Pue-la-Viande le sentit. Dresde releva la tête, regarda Saxe droit dans les yeux. Elle plongea, avec à peine un battement de cœur d'avance, comme si elle avait su.

Dresde se jeta sur Saxe, le cueillit en plein thorax et l'emmena à terre avec elle. Le garçon cogna l'arrière de son crâne sur le verre et ses dents claquèrent, durement. Il tenta de s'accrocher aux épaules de la golem, de la saisir dans ses bras, et il y parvint presque, ses doigts glissant sur la porcelaine, s'enfonçant dans la blessure de l'automate. Il commençait à peine à comprendre dans quelle position il était qu'il entendit le mugissement, et le choc terrible de quelque chose sur le sol du bassin. Cela cogna si fort qu'il sentit les vibrations remonter dans son ventre, dans ses os ; ses yeux tremblèrent l'espace d'une seconde, et il dut secouer la tête pour tenter d'y voir à nouveau clair.

Dresde s'était remise sur ses pieds, portant Saxe, elle courut vers les quelques marches du petit escalier, dérapant, glissant sur la surface lisse. Saxe leva les yeux et poussa un cri : la baleine était tordue, le dos creusé, autant que son squelette et sa peau dure comme du bois le lui permettaient. Elle ruait et mugissait de sa bouche morte. Elle se secouait dans son harnais pendu au plafond, et les poutrelles grinçaient leur cassure prochaine.

Pue-la-Viande avait dû prendre possession de la créature, mais elle était faite de chair, uniquement de chair ; ce n'était pas un de ces golems pétris d'argile, au masque de mort ; et l'esprit du golem devait la déchirer. La baleine se tordit encore et sa queue frappa le bassin, si puissamment qu'il craqua. C'était cela qu'avait senti Saxe, et les vibrations sourdes reprirent, une grande vague si terrible que le garçon se mit à saigner du nez.

Dresde sauta sur les premières marches, bondit au-dessus des suivantes, et Saxe tambourina sur le dos de la golem en comprenant ce qu'elle faisait ; elle posa les pieds sur le rebord du bassin, sur les plaques de verre dressées qui entouraient l'eau croupie et la baleine hurlante. Il se sentit pris de vertige, et leva les yeux.

Alors il vit les singes, les chats, les poissons, toutes ces créatures naturalisées, toutes ces créatures enfermées derrière une grille où elles attendaient la destruction et l'usure ; tous, pressés contre les barreaux, ils tenaient ce métal dans leurs mains, contre leur museau, y pressant leur bouche pulpeuse, et ils riaient, criaient, regardaient tout cela comme au spectacle. Ceux qui n'étaient pas cloués à leur support sautaient sur leurs jambes lestées de plomb, et les autres se secouaient comme un écolier fait aller et venir l'équilibre de sa chaise. Saxe se couvrit les yeux, horrifié par l'éclat jaune du sourire de ces bêtes.

Il saisit ce que faisait Dresde, et se cabra à son tour, comme pour lui échapper malgré tout. La golem courait sur l'épaisseur du verre du bassin, large comme une main. Les pieds de l'automate étaient lisses eux aussi, prêts à glisser et à se jeter sous la baleine qui continuait de frapper tout ce qu'elle pouvait, dans cette eau repoussante.

— Dresde ! cria Saxe, mais elle ne répondit rien, ne montra même pas qu'elle l'avait entendu.

— Non, non, non, non ! fit encore le garçon en devinant très bien ce qui allait se passer.

Il n'y avait pas d'autre sortie, d'autre possibilité.

Il sentit le corps de Dresde se durcir, préparer son élan ; et puis elle sauta, très haut, le plus haut possible ; elle plia les genoux pour les offrir pointus, vers le bas, et attrapa ses deux pieds de sa main pour se tenir dans cette position.

Elle percuta le sol de verre de tout son poids, de toute sa force ; elle avait visé le point exact où la queue de la baleine avait déjà frappé, et,

l'espace d'un instant terrible, Saxe se dit que c'était raté. Puis les genoux de Dresde craquèrent ; mais le sol le fit lui aussi et tout éclata.

Saxe s'enfonçait dans l'eau glauque, elle rampait sur lui et dépassait sa tête, et il ferma la bouche, s'empêcha de respirer. C'était chaud et épais, une soupe verdâtre remuée par les soubresauts de la baleine. Des plaques molles se collèrent à lui, remontèrent dans son nez, se figèrent sur sa peau. Il poussa un cri de dégoût plein de bulles, et l'épaisseur tiède du liquide lui rampa sur la langue. Il referma tout et, brutalement, fut emporté comme sur une luge.

Il eut l'impression que son estomac lui remontait dans la gorge, et il serra Dresde contre lui. Saxe sentait l'eau partir avec eux, un tourbillon tombé du bassin brisé qui se déversait dans un tuyau si large que, même les yeux ouverts, il n'en voyait pas les côtés.

Il y eut un choc, et le garçon devina que Dresde venait de toucher un coude du tube, qu'elle glissait maintenant sur le dos. L'eau s'était faite moins présente et, lâchant la golem d'une de ses mains, il essuya les gouttes épaisses qui lui pendaient des cils et du front. Il était assis de travers sur Dresde et la golem lui servait de monture ; le garçon la regarda et éclata de rire sans pouvoir s'en empêcher. Elle semblait s'ennuyer, et son visage neutre était terriblement incongru dans cette position. Il se mit à genoux sur son ventre à elle, et lui fit soudain un gros baiser sur la joue. Elle sourit, glissant toujours, et secoua la tête, résignée à ne pas comprendre les élans du garçon.

Il se tenait toujours à elle, et parvint à se tourner pour jeter un regard vers ses genoux. La porcelaine manquait sur le gauche ; un gros bout, large comme une main d'enfant. Les rouages étaient intacts, pour autant que Saxe put en juger. Le choc avait été terrible, mais la golem avait tenu bon.

La vitesse de descente se fit moins forte, et Dresde finit par s'arrêter.

Saxe se redressa lentement, dans un noir presque parfait. Il tâtonnait autour de lui : un sol en briques polies, un tuyau, effectivement. Un tube dans lequel ils avaient glissé.

— Dresde...

Sa voix sonnait comme dans une église et, sans pouvoir se l'expliquer, Saxe parlait bas.

— Dresde... tu vas bien ?

— Oui.

Elle aussi chuchotait, cela fit très peur à Saxe.

Il parvint à se reprendre, à se dire que c'était l'inconnu devant eux qui leur donnait ce ton de souris prise au piège, de croyant en prière.

— Dresde. Comment tu as su que c'était le vide sous le bassin ?

Elle rit, un long son flûté dans l'obscur.

— Je l'ai simplement vu, Saxe. Je regardais tout cela pendant qu'il parlait, que je l'écoutais. Le verre était fendu sous la baleine. Une longue fissure. C'est sans doute par là que l'eau s'est enfuie. Et puis les chairs de la baleine, les mousses qui ont poussé sur l'eau, tout cela est tombé au fond, il y avait un gros bouchon de ces matières, toutes aspirées contre la fissure. Elles l'ont calfeutrée, elles ont été pressées là assez fort pour empêcher le reste de partir. Et quand elle a frappé le sol, ça s'est rouvert ; un peu, pas beaucoup, mais je me suis dit que c'était un bon choix, puisqu'il nous fallait descendre d'un étage, et que je ne tenais pas à entendre Pue-la-Viande, ou à lui laisser encore du temps avec nous. Je ne l'aime pas.

Saxe rit malgré tout, de cette phrase si neutre pour un sentiment qui, chez lui, était brûlant.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant, Dresde ?

— Explorer.

— Je ne vois même pas devant nous.

Saxe se mit à quatre pattes et avança, tâtonnant le sol. Il finit par rencontrer le vide, et se figea avant de reculer.

— Il y a un trou.

— Dans le sol ? Des pierres qui manquent ?

— Non, le vide, la fin du tuyau.

— Et après ?

— Après, je ne sais pas, Dresde. Si je tends la main, je sens que ça continue, mais comme un mur, tout droit, à plat.

Il l'entendit respirer, goûter l'air.

— Ça sent les machines, Saxe.

— Tu penses... qu'on a atteint le dernier niveau ?

— Non, ça n'est pas possible. Une salle quelconque, ou un mécanisme énorme. Mais pas le dernier étage.

— Pourquoi ?

— Je... Je ne sais pas.

Saxe avait commencé à prendre l'habitude de ces silences, de ces fouilles laborieuses de phrases, de mots à moitié oubliés. Il attendit. Il la laissa faire, lutter contre son esprit de golem encore endormi. Il regarda le noir devant lui, le trou qu'il ne voyait pas. Tenta de sentir l'odeur des machines.

— Ça ne sentirait pas ça. Je ne peux pas t'expliquer mieux.

— D'accord, Dresde. Quand on y sera, quand on aura atteint le dernier niveau, tu penses que tu le sauras ?

— Peut-être. Nous verrons bien.

— Tu crois qu'il en reste beaucoup ?

— Je ne peux toujours pas te dire. Sans doute pas.

— Comment on peut descendre ? Comment on va s'y prendre ?

— Je ne sais pas non plus, Saxe. Nous coller au mur, chercher des prises, j'imagine.

— Sans savoir jusqu'où le faire ? Sans lumière ?

— Que proposes-tu, toi, Saxe ?

Le ton était glacial, et le garçon se reprit :

— Je suis désolé, Dresde. Je ne sais pas plus que toi comment nous pouvons faire.

— Moi je sais, fit une voix qu'ils connaissaient bien.

Elle était minuscule, à peine audible. Saxe fouilla l'espace des yeux et, fronçant les sourcils, finit par apercevoir deux taches sombres : deux gouttes de rouge presque brun. Des yeux.

— J'aimerais tellement parvenir à te semer, fit Dresde sans même élever la voix. Maintenant, je préférerais tellement ne pas avoir suivi Saxe, être restée sur place, dans ta grotte repoussante, et t'avoir frappé jusqu'à ce que tu t'éteignes, que tu crèves comme une bête. Ou être morte en essayant. Je suis fatiguée de te fuir. Ce serait drôle, cette exploration de la cité, cette poursuite hors de tout cela, sans ta moitié de présence, sans ta voix qui sort de n'importe quoi, comme des vers d'un cadavre.

Elle parla d'un ton presque tendre, et Saxe frissonna de cette absence totale de passion qui rendait les mots encore plus terribles.

— Oui, je sors de tout, je sors des bêtes et des hommes, et je grandis. Comme la cité, je me réveille, je reprends des forces. Je marche et je vous

parle, j'avance vers vous et je continue à penser si fort au rat métallique par lequel je m'adresse à vous qu'il en tremble.

Dresde rit encore une fois, et c'était le même son de clochette perdu dans les ténèbres.

— La baleine t'a fait du mal. Elle t'a blessé. Tu as voulu prendre son corps, et tu n'y es pas parvenu. Ça n'est pas toi qui la faisais se tordre, c'était elle, l'étincelle qui ne part jamais, celle dont tu nous as toi-même parlé, celle qui fait que jamais rien ne meurt complètement ; tu lui as semblé si répugnant, à cette étincelle, qu'elle a hurlé pour te chasser, pour ne pas sentir ton odeur de chien crevé.

Le rat grinça au sol, et Saxe devina que c'étaient ses dents qu'il frottait sur la patine des briques, sur le verre fondu qui les recouvrait. Comme s'il avait mal à la tête. Comme s'il cherchait à chasser quelque chose de terriblement douloureux.

— Oui, la baleine ne m'a pas accepté. Elle n'avait pas de métal, elle n'était pas née de la cité. C'était une aberration. Un monstre.

— C'était la plus belle chose que j'aie jamais vue, le coupa Dresde.

Le petit rat se tordit sur le sol, à en croire les bruits qui s'en échappaient. Ses yeux clignaient l'un après l'autre, désaxés, déréglés. Deux gouttes s'ouvrant dans les ténèbres.

— Belle ? Ces tas de viande n'ont rien de beau.

— Elle est preuve de l'extérieur, Pue-la-Viande. La preuve que nous avons été construits. Pensés. Que des mains ont monté la cité, ont monté ces fondations, bâti ces murs, que notre présence ici, notre vie, n'est pas pensée de robot, immuable ; nous avons été dehors, nous avons été dehors assez longtemps pour construire cela. Pas nous, peut-être pas nous, mais les humains. Au moins eux. La cité n'est pas un destin. On peut en sortir, le droit nous en appartient.

— Je ne vous laisserai jamais faire.

— Je ne te demande pas ta permission. Si tu veux nous tuer avant, fais-le. Cours-nous après, parle-nous par toutes les bouches des cafards, par toutes les pierres cassées. Rattrape-nous. Gagne ce droit-là pendant que nous gagnons celui de sortir. Parce que je ne t'attendrai pas, mangeur de morts. Mangeur de perles.

Saxe se rendit compte qu'il était assis sur les briques encore humides, les genoux pris dans les bras, le nez sur ses mains croisées. Il était presque

roulé en boule. Il avait peur. Simplement peur. Il se savait exclu de cette discussion, de cet échange qui semblait peser si lourd entre les deux golems. Il ne savait pas quoi faire pour aider, pour agir de façon positive. Alors il se tut.

— Vraiment ? Tu crois que toi et ton humain allez partir ? Que la cité vous laissera faire ?

Saxe repensa à l'odeur de jalousie, de colère rentrée qu'il avait sentie dans les paroles de Pue-la-Viande lorsque Dresde avait avoué qu'elle entendait parler les métaux, elle aussi.

— Si tu en es si certaine, je vais vous faire un cadeau. Je vais vous montrer ce qu'elle veut, ce qu'elle peut vous laisser faire, ou pas. Allumez les lumières. Allumez-les toutes.

Et, obéissant à la petite voix du rat, un éclair terrible claqua, bleu et dur, faisant dresser le duvet sur les bras de Saxe, les cheveux minuscules dans le creux de son cou.

Ils clignèrent des yeux, éblouis, voyant blanc.

Doucement, ils commencèrent à distinguer où ils étaient.

Le rat était mort foudroyé. Il gisait, les pattes en l'air, couché sur le côté, de la fumée montant de sa gueule grise.

Et puis Saxe vit la salle devant eux. Et surtout, il vit Dresde.

— Voilà ce qu'elle fait de vous. Voilà l'importance qu'elle vous donne. Dresde. Cours avec ton humain, cours vite. La cité est ma maîtresse, et voilà ce qu'elle pense de ta liberté.

12

Le tuyau débouchait tout en haut d'un mur, sur une pièce gigantesque. Le plafond était courbé, soit que cela ait été le souhait des constructeurs, soit que la mode de l'époque l'exigeât ainsi, soit que les pierres et les poutrelles aient été si lourdes depuis si longtemps que tout s'affaissait. Saxe le vit, du coin de l'œil. Dresde ne le nota même pas. Elle tomba à genoux ; elle y glissa, doucement, soudain sans forces.

On ne voyait rien du sol. Parfois, un nœud de tubes et de câbles était fixé sur les dalles, et là, autour de la plaque de métal qui sécurisait le tout, on apercevait l'éclat rouge et mat des tomettes, des pavés de terre cuite. À part cela, tout l'espace était occupé par des golems.

Pas d'agolems, de petites créatures fades ; les golems de l'époque de cet étage, fiers et brutaux, grands, forts.

Tous à genoux, gris et couverts de poussière. Dans un coin, on pouvait voir toute une frange de ces créatures devenues rouges, pleines de rouille, bulleuses comme des champignons tant avait été forte l'humidité. Ils étaient immobiles, totalement, et Saxe, qui pourtant commençait à croire que Pue-la-Viande avait peut-être raison sur une certaine forme d'immortalité, se sentit nauséeux de dévisager des choses qui autrefois avaient parlé, et qui étaient si proches de la boue dont elles avaient été tirées.

Des tubes leur entraient dans la bouche, s'accrochaient à leur menton comme des tentacules, des herbes envahissant un ancien jardin. Cela leur rongait le visage, leur recouvrait les cheveux. Des câbles leur sortaient des articulations, pointant entre les morceaux éclatés de porcelaine. C'était tout à fait comme les racines ayant réussi à percer les murs et les pierres des maisons sans maîtres. On ne voyait rien à l'intérieur de ces blessures, ni fer

ni rouille ; juste le vide d'un noyau de fruit séché depuis si longtemps qu'il n'existe plus.

Des carcasses. Des enveloppes dures, vidées de tout.

Ils étaient tous figés dans un hurlement glacé, comme si, au moment de souffrir terriblement, on leur avait enfoncé ces outils dans la gorge, qu'on les avait rendus incapables de fermer la bouche. Ils avaient les bras tendus, crispés, certains se tenaient le cou.

— Voilà ce qu'elle demande, notre cité.

La voix ne semblait pas sortir d'un endroit particulier, et Saxe faillit vomir à nouveau en imaginant Pue-la-Viande se glisser à l'intérieur d'un des golems morts, d'une de ces concrétions retournées au règne minéral.

Mais la voix ne venait pas d'une des bouches figées par la mort.

— Dresde.

Le golem donnait un ordre : celui de redresser la tête, de regarder droit devant. Elle le fit, et ses yeux tournaient si vite qu'ils faisaient un bruit d'huile battue, secouée par un piston jusqu'à ce qu'elle devienne mousseuse.

— Dresde. Tu comprends mieux, maintenant ? Ton espoir que la cité t'écoute. Tu vois à quel point c'était... futile ?

Pue-la-Viande avait trouvé ce mot dans l'entrelacs de son esprit, et l'avait fait claquer comme un silex qui se brise.

— Tu penses qu'elle va t'aider ? Qu'elle te doit quelque chose ? Son amour, son intérêt ? Elle te mangera comme elle l'a fait d'eux.

Dresde ne réagissait pas du tout. Elle regardait dans le vide, chassant la voix de Pue-la-Viande d'un œil éteint.

— Tu n'y avais jamais pensé ? Avec quoi croyais-tu qu'elle fonctionnait ? Qu'elle faisait tourner ses machines ? Ses pistons ? Sa chaleur ? Le faux soleil, la roue des saisons mortes, tu n'y avais pas réfléchi ? Et pourquoi plus rien ne marche, pourquoi tout fond ? L'explication est là. Elle n'a plus rien à manger, la grande mère. Que toi. Alors, même si je ne recrée rien, même si je ne lui redonne plus la vie, même si cette quête-là est perdue, je te donnerai à elle. Un sacrifice, un retour en elle. Je le ferai, parce que c'est juste.

— Tu es fou...

Saxe se rendit compte qu'il avait parlé trop tard, et les mots semblèrent suspendus dans l'air trop lumineux. Le petit rat avait encore des secousses,

minuscules vibrations, et elles l'emportaient vers le vide. Il eut un dernier tressautement, et bascula.

Pue-la-Viande ne sembla même pas entendre, comme si le garçon était devenu négligeable. Le golem parla, et sa voix était dure, terriblement.

— Je vais même te dire, Dresde. Je sais ce qu'elle veut, je l'entends si bien que je vais vous aider. Je vais vous faire descendre ce mur, je vais vous y déposer aussi sûrement que si je le faisais moi-même.

— Quoi ?

— Je vous ferai descendre. Je vais vous faire sortir de ce cul-de-sac. Je suis à votre poursuite, je suis presque au musée, maintenant. Mais je suis si certain que la cité ne te laissera jamais partir que je propose de vous aider. Je vous vois coincés ici, perdus, alors je vous aiderai. Je vous rattraperai ensuite, je n'ai pas peur. Je vais plus vite que vous.

Saxe crut d'abord que Dresde allait refuser, rire, trouver cette force. Et puis le garçon se rendit compte qu'elle ne répondait pas, qu'elle attendait, réfléchissait.

— Et ton prix ? demanda la golem.

— Qu'est-ce qui te fait croire que j'en ai un ? Que je ne vais pas me contenter de vous voir vous démener pour finalement tomber entre mes mains ?

— Tout a eu un prix depuis le début, avec toi. Si tu nous fais descendre, je veux savoir ce que je te donne en échange.

Pue-la-Viande hésita, et Saxe comprit ce qui se passait : le golem se délectait de ce moment. Il le mangeait comme un aliment gras et épais lorsqu'on a faim et froid. Le garçon recula, dégoûté, et avança vers le rebord. Il regarda le mur, les possibilités de s'y accrocher.

Des pierres étaient assez descellées pour s'y pendre, y appuyer les pieds. Mais entre les premières et Saxe, l'espace était grand, trop grand. Il aurait fallu sauter, se laisser glisser, et savoir retomber exactement sur ces pierres, du bout du pied, tout en trouvant des prises pour les doigts. Impossible.

Il aurait fallu aussi être certain qu'elles tiendraient sous le poids de Saxe et de Dresde. Là non plus, il n'y avait aucune façon d'en être sûr avant de risquer tout.

Saxe se mit à plat ventre et regarda le sol : il était trop éloigné, sans aucun doute possible. Sauter, même en prenant le risque de se briser les

deux jambes, était inconcevable. Agir ainsi, ici, c'était vouloir mourir. Le garçon se surprit à y réfléchir posément, à peser ses propres pensées. La fuite, le golem ; sa promesse de le manger, de lui arracher les yeux. La probable destruction de Dresde, la cité de plus en plus haïssable, dure, niveau après niveau. La porte fondue qu'ils ne sauraient jamais ouvrir. La douleur, la peur, l'angoisse.

Saxe se posa la même question, encore et encore.

Et puis il revit les bijoux sur la baleine. Ce culte perdu des choses si belles qu'elles en devenaient terribles. Incompréhensibles, sauf pour une toute petite part des pensées, engoncées profondément, là où elles deviennent pures et anciennes, terribles. La beauté.

Le garçon respira mieux. Ne vit plus le sol de briques comme une solution. Il se détendit et écouta à nouveau les deux golems.

— Je veux ton meilleur souvenir.

Voilà ce que venait de dire Pue-la-Viande, et Dresde secouait la tête.

— Je... je ne sais pas de quoi tu parles.

— Le souvenir qui te berce pendant les longues nuits sans sommeil. Celui qui te vient quand tu n'as plus envie de faire semblant de respirer, et que la vie devient noire. Celui qui tente de changer la couleur des choses. Le souvenir au-delà des autres.

Dresde rit, un écho fade, perdu. Un souffle moqueur qui la prenait elle-même pour cible.

— Je l'ai perdu, celui-ci. Il a été emporté avec le reste.

Sa voix était gouffre, Saxe frissonna.

Le garçon coupa court :

— Et toi, Pue-la-Viande ? Ton meilleur souvenir ? C'est ce jour au parc, celui de ton maître que tu as tué en lui enfonçant tes perles dans la gorge ?

— Non, ce n'est pas celui-là.

Pue-la-Viande avait dit cela d'une voix très douce, très étrange, et Saxe se demanda quand il serait en mesure de comprendre ce golem, et l'autre, aussi, ou n'importe lequel d'entre eux.

— Mon meilleur souvenir...

Il parlait comme on laisse fondre un bonbon, un sucre, une cuillère de miel : un mouvement lent et doux. Il reprit.

— C'est aussi le pire. Les deux à la fois : celui qui me glace et celui qui me tient chaud. C'est...

Saxe se durcit, en prévision du choc. Il savait d'avance que ce qu'allait dire Pue-la-Viande serait odieux.

— La première fois que j'ai vu un humain mourir. Avant, quand la cité était pleine de nous, de robots, nous avions des accidents qui venaient à bout de nos corps. Cela arrivait parfois. Quand nous étions usés, démodés, on nous mettait aux travaux de force, aux travaux que les humains ne voulaient jamais faire. J'ai vu des golems monter sur les toits des églises, changer les tuiles sans même être tenus par un harnais, une corde. Sans même qu'on regarde, comme au cirque, si nous allions tomber. Nous étions sans prix quand on nous construisait ; des trésors valant la fortune d'une famille. Et puis une fois que les maîtres s'étaient désintéressés de nous, une fois l'habitude prise, la joie de l'achat passée, nous avions moins d'importance que le pain du jour. Des objets que l'on pouvait abandonner derrière soi avec les vêtements de la saison finie.

« J'en ai souvent vu tomber. Nous résistons à presque tout, mais parfois les choses sont malgré tout trop dures, ou nous trop vieux. J'ai vu des golems tomber la tête sur le pavé, y éclater comme un légume pourri et y rester, alors que les humains marchaient tout autour, les évitant, ne posant jamais les yeux sur eux. Nous étions à jeter.

« Vous n'avez pas connu ce temps-là. Certainement pas toi, petit homme, et Dresde non plus, je ne pense pas. Elle est fraîche, encore, elle n'est pas si vieille. Il y a eu... j'ai perdu ce nom. C'était un fourgon, comme ceux des anciens livreurs, qui avaient des voitures fermées tirées par des chevaux. La même chose, mais tirée ? Poussée ? Par une... Non, ça n'était pas un train, c'était plus petit, et surtout plus souple. Un tramway ? Des wagons larges comme un homme de face, et qui glissaient sur des tiges de fer grosses comme le poignet. Le premier, celui tout devant, il avait une forme bizarre, un nez, un bec, et juste après on voyait de la vapeur sortir par le toit. C'était terriblement bouillant ; quand cela passait à côté de nous, dans les rues, ça donnait de la trompe pour nous dire de nous écarter, et le nuage bavait sur nous ensuite, gras et terriblement chaud, à n'y plus voir, à se brûler les yeux. Vous n'avez pas connu cela. Et parfois, des golems passaient sous ce bec d'acier. Cela arrivait. Le métal était gris sombre, partout sur cet engin ; et là, sur cet éperon, il donnait toute la lumière de son

argent pur, tellement qu'il en faisait mal à la tête quand le soleil frappait dessus. Il emportait les golems trop lents, et parfois des enfants humains, aussi. Mais c'étaient des pauvres, des petites vermines des usines, alors personne ne s'en plaignait vraiment.

« Je vous dis cela parce que maintenant les golems sont tous éteints, sauf nous deux, et Dresde le sera bientôt. À votre époque, chacune la vôtre, on n'a jamais vu de golem cassé. Ça n'existe plus. Mais quand j'étais jeune, c'était fréquent, et tout le monde s'en moquait. Les premières fois, je suis resté à côté d'eux, je cherchais à comprendre pourquoi ils ne bougeaient plus, ils ne parlaient pas. Ils s'étaient brisés d'un coup, les deux premiers ; un en tombant d'un toit, en fixant une girouette sur un monument. Pourquoi fixer cela ? À quoi cela pouvait-il servir ? Le vent de la cité vient des machines, il n'est jamais surprise, il n'est jamais changement. Et le second, fauché par le bec de la machine dont j'ai perdu le nom. Ses jambes étaient loin, chacune d'un côté de la rue, et les dames tenaient leurs jupes entre leurs doigts gantés pour qu'elles ne frôlent pas le sol autour de ces choses. Comme si nous étions capables de saigner. Comme si nous étions capables de pourrir.

« C'était cela, en général : un grand choc et l'immobilité. Les yeux éteints. Rien de plus. Une lumière qui disparaît.

« La première fois que j'ai vu un humain, c'était... autre chose. Il y avait beaucoup de sang, d'eau rouge, partout. Ça en sortait comme d'une éponge. Il me regardait. Nous étions seuls, dans une maison sans porte. Quand les golems cassent, ils ne disent rien. Ils n'en ont pas le temps. Mais lui, il voulait parler. Je le sais. Sa bouche et sa gorge bougeaient, mais rien ne sortait ; comme si c'était coincé, comme si ses mots étaient trop gros, impossibles à sortir pour son corps. Peut-être que c'est comme cela que vous mourez, votre chair est soudain trop fatiguée pour parler ou faire ce qui semblait si simple. Je ne sais pas.

« Il voulait me dire quelque chose, mais il n'y parvenait pas. Je regardais ses yeux, et c'est là mon pire et meilleur souvenir. Il n'y a rien dans les yeux des golems, sauf de l'huile lourde, de la graisse épaisse. Mais rien de plus que cela. Des billes de bronze coulées les unes dans les autres. Mais ils... n'expriment... rien. Ce sont de faux yeux, pour que les humains nous supportent, se persuadent qu'ils nous aiment.

« Lui, c'était tout le contraire. C'était comme si chaque mot resté dans son corps passait par ses yeux, et que malgré moi je les comprenais.

— C'est toi qui l'as assassiné, glissa Saxe, et il sut qu'il avait raison.

Le golem avait traîné un humain pour le tuer dans une maison délabrée. Il le savait.

— Tu voulais voir si nous avions nous aussi des perles, ou quelque chose comme ça, une de tes pensées immondes et sottes, alors tu lui as coupé la gorge, tu l'as laissé se vider de son sang dans une demeure sans nom, avec comme seul témoin un malade de ton espèce. C'est ça, ce que tu as fait.

— Chuuut, fit Pue-la-Viande, sur un ton si doux que Saxe sursauta et leva les mains comme pour se protéger de quelque chose de répugnant, comme un ver qui serait tombé sur lui.

— L'homme, reprit le golem. Il me dévisageait. Et dans ses yeux, il y avait... Comment dire cela ? L'image de sa vie. Je ne sais pas comment j'ai compris, si c'est une magie à vous, les humains, ou si c'est la cité qui m'a aidé. J'ai regardé tout au fond de son regard, le visage de sa femme, et celui de leur enfant. Il avait les mains serrées, comme des grappins ; comme s'il avait pu se rattraper à une falaise de chair qui se dérobaît à lui et qu'il voulait escalader. Comme s'il avait pu rester encore un petit peu, à pendre entre les deux mondes. Il y avait... dans ses yeux, je veux dire. Je voyais tout ce qu'il perdait, ce qu'il quittait. Sa douleur de ne pas les voir, de ne pas leur dire. Je pense que les mots qu'il malaxait dans sa gorge, ceux qui s'y noyaient, étaient ceux qu'il aurait voulu leur confier.

« Je suis resté jusqu'au bout. Jusqu'à ce qu'il s'éteigne. Ça a duré longtemps. Je ne l'ai pas quitté des yeux, sauf une fois, parce que le poids de son regard me blessait, réellement. Je ne savais pas, à l'époque, pour nos souvenirs qui fondent et disparaissent. Mais je me dis que peut-être, peut-être ne pas en avoir, muer comme les serpents, est une chance. Parce que quand nous nous éteignons, quand nous tombons, nous ne cherchons pas des mots à dire à ceux qui ne sont pas là. Nous ne portons pas au fond des yeux deux petits visages déjà perdus. C'est un bon souvenir que celui-là, parce que quand je me perds dans mes pensées, dans ce que je suis, dans ces longues nuits sans sommeil, je pense que jamais je ne vivrai ça. J'en suis incapable, tout comme lui l'était de laisser filer, de laisser partir. De lâcher

cette falaise sans les voir une dernière fois. Alors je m'envie moi-même, et je me dis que le créateur des humains a été bien plus terrible que les nôtres.

OceanofPDF.com

13

Dresde ne réagit pas. Elle semblait chercher sans le désirer vraiment ; peut-être un souvenir de cette trempe, quelque chose d'aussi marquant. Saxe se demanda si elle gardait autre chose, maintenant, que de la bourbe à l'intérieur de sa tête ; du fruit pourri, de la terre mouillée sans plus aucune forme. Si elle ne s'était pas enfoncée dans ce marais un peu plus, depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Le garçon posa la main sur le genou brisé de la golem, cherchant son regard.

— Dresde ? Ça va ?

Elle baissa les yeux sur lui et il se demanda s'ils étaient vides, comme le disait Pue-la-Viande ; si ce qu'il y voyait était un rêve, une envie, ou s'ils montraient réellement autant de douleur qu'il le ressentait.

La golem prit les doigts de Saxe dans les siens et serra ; presque assez pour lui faire mal, pour les tordre, mais il savait qu'elle cherchait à lui tenir la main, pour le rassurer, pour lui faire comprendre qu'elle était là, qu'elle ne l'abandonnait pas.

— C'est vrai, ce qu'il dit, Saxe ? Votre mort. Ça se passe vraiment comme ça ?

— Je ne sais pas, Dresde. Personne ne peut vraiment le dire.

— Vous... vous avez ce passage, cette chose à vivre seul, sans qu'on vous explique, ou alors vous ne savez vraiment pas ?

— Tout le monde l'ignore, puisqu'une fois qu'on l'a fait, on ne peut plus rien raconter. On est mort. On n'est plus là, du tout. Ce que fait Pue-la-Viande, je ne le comprends pas, ça n'a pas de nom pour nous. Mais personne ne sait le faire. Personne.

La golem réfléchissait. On voyait qu'elle oscillait entre les deux visions, celle de Pue-la-Viande et celle de Saxe ; deux choses venues de mondes très différents. Et peut-être que sa propre expérience de créature réparable lui parlait elle aussi, et tout cela se mélangeait sans trouver dans quel sens se poser.

— Mes pensées... elles sont mouvantes, Saxe.

— Ne réfléchis pas, Dresde. On ne peut rien y faire. On n'a pas le choix, c'est prévu pour nous. Il ne faut chercher qu'à sortir. À être heureux, autant qu'on peut. La fin, elle arrivera quoi qu'on fasse, ça ne sert à rien de vouloir savoir pourquoi ou comment. On verra ça plus tard, d'accord ? Hors de la cité, on pourra y réfléchir sans que ce soit aussi horrible.

Dresde hocha lentement la tête, avec hésitation. Elle semblait vouloir coller à cette idée, adhérer à l'espoir de Saxe. Elle secoua la tête, brutalement, releva le visage et cria soudain :

— Très bien ! Fais-nous descendre ! Tu avais promis de le faire, que tu étais certain que la cité ne nous laisserait pas vivants. Je vais réfléchir, retrouver ce souvenir que tu veux. Paie d'avance ! Prouve à quel point tu sais comment tout cela va finir !

Il y eut un soupir à l'autre bout de la voix, long et gras ; le rire d'un homme fat, épais, heureux de voir quelque chose de méchant et de vicieux.

— Oh, oui, j'en suis certain. Et pour que tu le voies bien, Dresde, voilà, regarde. Prépare-toi.

Il y eut un bruit en bas, dans la pièce en dessous, un froissement acide, grinçant. Comme des milliers de plaques de tôle frottées et serrées les unes contre les autres. Et Saxe et Dresde virent les rats.

Les mêmes que celui par lequel Pue-la-Viande avait parlé, des créatures grosses comme la paume de la main, aiguës, mauvaises rien qu'à les voir. Et elles se lovaient juste sous l'ouverture du tuyau, elles se collaient les unes aux autres ; elles se grimbaient sur le dos, le ventre, se renversaient et tombaient en vrac sur les tomettes où elles faisaient un bruit de pluie chaude sur du métal. C'était une grouillerie de rats cassés, rongés par la rouille, et ils s'entassaient en si grand nombre que même Dresde posa ses deux mains sur sa bouche en voyant qu'ils arrivaient déjà à la moitié de la hauteur du mur.

Ils montaient avec un bruit d'insectes.

La vague métallique s'échoua sur le sol devant Saxe et Dresde. Le garçon était si choqué qu'il n'aurait pas su dire si Pue-la-Viande parlait, riait ou se taisait.

Ils hésitèrent.

Longtemps.

Les rats étaient animés d'un flux qui les enfonçait dans la masse avant d'en faire ressortir d'autres, comme de l'eau bouillante, du riz mis à cuire. Une multitude de rats. Ça grouillait pour montrer le même museau, les mêmes dents cassées, le même dos maigre et cagneux.

Dresde fit un pas et se figea. Elle blottit ses deux bras contre son torse, retenue de poser le pied sur cette multitude.

Alors, Saxe, si dégoûté qu'il s'en moquait soudain, avança simplement vers le monticule. Il avança sur la masse et il s'y enfonça jusqu'aux mollets. C'était chaud, et le garçon comprit que le mouvement des rats était si nerveux que leur friction augmentait leur chaleur, bien que leurs corps, eux, au naturel, fussent aussi froids que les pavés sous la pluie. Il regarda mieux et distingua une fumée humide qui montait d'eux, semblable à un très léger brouillard. Leur humidité qui s'évaporait. Ça sentait la mort.

La peau du garçon frôlait les corps, et lorsque son pantalon se retroussa et que les poils des rats le touchèrent réellement, il faillit remonter, rester dans le tuyau, ne plus en bouger, même si Pue-la-Viande arrivait. Arrêter cette fuite douloureuse, ces deuils à faire les uns après les autres.

Au lieu de cela, ce fut la peur qui prit les commandes de son corps et il se mit à sauter comme un cabri, de façon parfaitement ridicule, afin d'éviter tout contact avec les créatures, de se garder du minuscule éclat de leurs yeux rouges. Descendre et s'élancer en l'air, ne les frôler que pour rebondir. Saxe se précipitait vers le sol sur cette pente mouvante et il finit par pousser un cri, dévoré par l'envie d'atteindre le sol et d'en finir avec ce tas chaud de corps en plein pourrissement.

Ses pieds dérapaient sur ces appuis glissants, et Saxe vit qu'il arrachait la peau et la fausse fourrure de certains rats, dont l'enveloppe avait commencé à se décomposer. Les clous de ses semelles s'y coinçaient, déchirant cette fausse viande en longs rubans. Il grimaça, sentit l'acidité de la bile lui revenir dans la bouche, et se demanda si un jour il arrêterait de vouloir cracher son dégoût sur le sol de tous les étages de la cité.

Il sentit soudain un grand rebond, comme si quelqu'un s'était joint à lui sur la toile d'un trampoline, et comprit que Dresde venait de commencer elle aussi à courir. Son poids avait fait pencher le monticule, et Saxe perdit l'équilibre ; il tenta de se rattraper, se retrouva à courir la tête penchée en avant, tout au bout de son torse trop avancé, et fit encore quelques pas avant que son corps ne décide que le porte-à-faux était trop important.

Il ripa, dégringola, sentit le contact des rats sur ses bras, son cou, son visage, malgré ses mains serrées dessus comme une coque enserre sa noix ; puis le choc du sol, et enfin le goût du sang dans sa bouche.

Saxe se retourna sur le dos, frappa sans y penser un des rats échoués là, pris dans les plis de son vêtement. Il s'en saisit et le lança fort, entendit avec une joie acide la petite chose se casser contre une surface dure.

Le garçon tâta sa bouche ; elle était fendue par ses incisives, assez profondément pour qu'il puisse remplir la plaie du bout de son auriculaire. Le sang roulait sur ses joues, gouttait déjà sur sa chemise, sur le vernissé laissé là depuis que Dresde l'avait frappé sur le nez. Saxe tremblait, d'émotion et de trouble, de toucher sa chair ouverte.

Il leva les yeux et vit Dresde glisser sur le tas de rats, les deux pieds à plat, dans une position parfaite et presque gracieuse. Elle sauta une dernière fois et retomba sur le sol, écrasant en passant une des petites créatures.

Elle se redressa.

Saxe vit à quel point elle était petite.

La golem était plus grande que lui, d'une bonne demi-tête. Elle était plus épaisse, aussi. Sans être grosse, ou large, elle dégageait une force de bloc de pierre, de porcelaine pleine. Saxe n'avait jamais été svelte, il avait une carrure de petit bœuf, mais il était fait en viande, là où elle était tournée en céramique durcie au feu. Lui était mou à côté d'elle, quoi qu'il fasse.

Le garçon l'avait trouvée superbe dès qu'il l'avait vue. C'était un ensemble de force et de finesse, de nervosité et de blessure ouverte tout à la fois.

Mais là, à côté des golems à genoux, elle semblait minuscule.

Ils étaient aussi grands qu'elle, dans leur position sans presque plus de jambes ; assis sur leurs talons. Ils la dépassaient tous.

Dresde s'en rendit compte elle aussi, et dévisagea ces monstres devenus statues.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à Saxe comme s'il pouvait le savoir.

— Les... Tu savais que les anciens golems étaient si grands ?

— Non. Le peu que je sais, c'est qu'il y a eu d'anciennes générations, comme ce Pue-la-Viande. Ils ont été interdits parce qu'ils étaient violents, je crois.

— Lui, je l'ai vu rapidement, dans la grotte et à la lumière, hors de la bouche de l'oiseau. Mais il n'était pas comme cela. Son maître mort, derrière lui, ça donnait une échelle, et le golem avait notre taille.

— Oui, évidemment nous l'aurions vu s'il avait été aussi grand. C'est impossible. Ce sont...

Saxe regarda la golem, la laissa finir sa phrase. Elle avait un ton étrange, qu'il ne lui connaissait pas.

— Ce sont peut-être des statues, Saxe.

Il comprit qu'elle mentait, à elle et à lui. C'était cela, cet air qu'il n'avait pas su déchiffrer.

— Regarde, Saxe. Si on en trouve un, un seul...

Elle se rendait compte qu'elle chassait une réalité qui n'avait pas d'existence ; elle avait conscience de mentir. Alors Saxe la méprisa moins de vouloir se rassurer.

— Un seul, ouvert. Si on met les mains dedans...

Elle en cherchait un, coupé, déchiré par les fils ; un avec une ouverture qu'ils pourraient regarder, dans laquelle ils pourraient plonger les bras.

— Si on fouille, on verra si ce sont des statues coulées, vides, ou des go...

Elle avait fait exactement ce qu'elle proposait pendant qu'elle parlait, et trouvé un golem assis fendu en deux à partir du bassin. Dresde y enfonça la paume et se tut soudain.

Saxe devina ce qu'elle avait senti à l'intérieur. Des câbles, des rouages, toute la machinerie des automates qui leur donnait la vie. Pas de statue, ici, aucune. Des golems, si vieux que tout le monde en avait perdu le souvenir. Gigantesques. Et abandonnés. La cité les avait pris pour se nourrir elle-même, leur avait enfoncé des tubes dans la bouche pour sucer leur perle jusqu'à les en faire mourir.

Ils devaient se faufiler entre les golems géants, se tordre les chevilles sur les gaines des câbles, épaisses comme des bras. Le sol en était envahi, au point d'être presque impraticable.

Saxe s'essouffait à cause de cet équilibre à tenir ; il tentait de ne pas effleurer de la main ou de l'épaule les corps des automates immobiles et oscillait comme une herbe au vent. Il avait mal aux épaules à force de se contracter. Sa bouche le brûlait, et il avait eu un coup au cœur, acide et vif, quand il s'était posé la question de l'odeur de sa blessure, et de la faim des rats. Il avait dû se forcer à réfléchir, se dire que les créatures n'étaient pas des animaux et que la viande ne les intéressait pas. Son cœur battait trop fort, et le garçon savait qu'il avait besoin de repos.

Il ignorait pourquoi les rats automates lui avaient tant déplu. Il avait toujours vu avec assez de tendresse les véritables bêtes qui vivaient sous l'usine, qui sortaient des gaines d'aération, le soir, pour grignoter leurs miettes et les chutes de cuir. Le garçon finit par comprendre : c'était le travail demandé, les mois de labeur afin de monter ces petites choses, qui l'avaient choqué. Pourquoi, comment ? Dans quel but inventer des rats mécaniques ? Si ce n'est pour créer de petits fantômes maigres grinçant leur rouille au fond de la cité.

La salle semblait infinie, et chaque pas hérissait davantage la peau de Saxe. C'était le même énervement que lorsqu'un des minuscules ressorts de ses anciens automates refusait de se remettre en place, qu'une peinture à peine finie était déjà rayée, celui des piqûres de moustique qu'on ne peut pas gratter, sur la paupière ou l'articulation d'un doigt, celui des petits drames qu'on sent couver en attendant d'éclore. Une exaspération terrible montait par vagues chaudes et redescendait soudain, laissant les pensées froides et grises, avant de repartir à l'assaut.

Saxe se savait nerveux à cause de Pue-la-Viande et des golems énormes, bien entendu. Il avait peur d'entendre la créature parler par l'une de ces bouches cassées, prendre le contrôle d'un corps si grand qu'il pourrait détruire le garçon et Dresde d'un seul coup de poing. Il guettait chaque frôlement, chaque souffle d'air, afin de voir s'il ne contenait pas un autre son, celui d'un corps rouillé qui se redresserait, d'une mâchoire craquant pour crier une attaque ou un défi.

Alors, pour forcer son esprit à s'enrouler autour d'autres pensées, il dit :

— Pourquoi est-ce que les sorties sont si proches les unes des autres, Dresde ?

— Les sorties ?

La golem semblait elle aussi lutter pour rester debout, pour ne pas frôler les créatures autour d'elle. Sa voix était pleine de colère.

— Les... les passages, le trou pour entrer dans le tuyau, les choses pour descendre.

— Pourquoi je devrais le savoir ?

Le garçon sentait la colère monter.

— Peut-être parce que tu oublies tout et que les choses te reviennent par petits bouts ?

Dresde se tourna vers lui et Saxe arrêta son geste. Il se demanda s'il allait reculer, mais son corps refusa de le faire. Chacun de ses muscles lui disait que, Dresde ou pas, le moindre mouvement, la première réaction pouvait causer quelque chose de grave. De très grave.

L'esprit du garçon semblait vrombir entre deux pensées : *c'est Dresde*, et *mon Dieu*. Il ne parvenait pas à caler le tremblement de son cerveau, ni à pencher pour l'une ou l'autre de ses réflexions.

Dresde ne bougeait pas, elle non plus. Son regard était froid, presque fixe, sans ce mouvement perpétuel que Saxe avait appris à connaître. Elle était tendue, terrible, et même au milieu des corps bien plus grands qu'elle, la golem semblait à nouveau redoutable. Ses yeux, une fois immobiles, laissaient voir qu'ils étaient faits de rubans de bronze, passés les uns dans les autres. Saxe avait déjà vu cela, une fois, un vieux bijou d'ivoire, des globes dans des globes, chacun tournant, libre, dans le cocon du suivant.

Le garçon attendit. Il devinait que le moindre mot, même d'excuse, pouvait causer sa perte. Il sentait son visage se forcer à garder des traits neutres, à ne pas montrer sa peur. Il se souvint de sa question, à l'entrée dans la salle : *Est-ce que Dresde a encore des souvenirs ?* Il se demanda si elle avait pu oublier qui il était.

— Qu'est-ce que tu as dit, petit homme ?

La voix de la golem était glacée, autant qu'une plaine de neige, aussi blanche.

— Rien, Dresde.

Saxe ne bougeait toujours pas. Il se tenait si immobile que sa cage thoracique lui faisait mal, et il respirait à très petits coups. Le garçon goûta

la pensée que son corps était terrorisé, réellement, et la trouva amère.

— Je n’ai rien dit. Et si j’ai dit quelque chose, Dresde, c’était stupide, parfaitement idiot. J’en suis désolé.

Elle avait toujours ses yeux fous, dardés sur lui.

Dresde bougea un doigt, une simple phalange de l’index – crispation minuscule. L’immobilité de la golem et du garçon était telle que ce simple mouvement ridicule fit reprendre à Saxe une grande goulée d’air. Il se rendit compte qu’il avait presque réussi à se noyer hors de l’eau.

La golem se retourna lentement, laissant ses yeux traîner sur le garçon.

— Admettons que tu n’aies rien dit, fit-elle.

Elle lui tourna le dos, complètement. Reprit sa marche.

— Faisons comme cela.

Lorsqu’ils quittèrent la pièce, l’air était lourd. De leur propre angoisse, des mots échappés à Saxe, de leur respiration épaisse : celle des poumons du garçon, et celle, en fumée grasse, qui s’échappait de la blessure de la golem.

Dresde s’arrêta, se pencha en avant, les mains sur les genoux, comme si elle avait une crampe. Qu’elle souffrait.

— J’ignore pourquoi les sorties d’étages sont si proches. Peut-être que cela date de la construction de la cité. Que la zone est restée... sacrée, ou importante. Que l’endroit avait une... grandeur ? Je...

Elle s’arrêta brutalement, et Saxe, encore méfiant vis-à-vis de ses réactions, attendit qu’elle parle.

— Si c’est cela, alors nous sommes au-dessus de la porte. Si les humains ont gardé et construit la cité autour de ce nombril, autour des cheminées passant d’un étage à l’autre, alors le dernier trou, la sortie, est à peu près sous nos pieds.

Saxe ouvrit stupidement la bouche. C’était vrai et terriblement évident.

— Alors... il suffirait de descendre ? Mais comment faire ?

Il avait oublié son angoisse. Tout lui semblait soudain simple et logique ; enfin, il lui paraissait tenir des solutions entre ses mains.

— Peut-être qu’avant, à l’époque de ces golems, le point d’entrée était encore connu, ou que les gens s’en souvenaient ? Dresde, peut-être qu’on va trouver des escaliers ou quelque chose de simple, qu’à ce moment-là les humains ne voulaient pas cacher les anciens étages ?

Saxe se sentait gonfler de joie ; un ballon qui prenait de l'ampleur dans ses poumons, chauffait doucement et lui donnait le rose aux joues. Dresde, elle, ne changeait pas.

— Peut-être, alors.

Elle sembla réfléchir encore.

— C'est possible, ce que tu dis. Viens, alors. Allons voir. Fouillons et cherchons.

Le couloir ne menait nulle part, n'offrait nul choix ; une simple porte, tout au bout. Ils la poussèrent. Elle était haute, suffisamment pour que les golems puissent la franchir sans se courber. Lourde, aussi, et pleine d'humidité, assez pour que les paumes de Saxe, quand il les en retira, soient couvertes de lichens noirs, de fragments de bois pourri. Dresde dut l'aider pour la faire bouger.

Devant eux s'ouvrait à nouveau un couloir. Il était large, tout en pierre. Des fenêtres le flanquaient ; mais elles ne donnaient que sur du gris sombre, une sorte de magma épais, brouillard impossible à percer du regard. Ils ne purent même pas dire si c'était l'extérieur qu'ils voyaient, ou un autre mur. Des mousses avaient poussé sur le haut des vitres, coulant là, foncées et humides.

Ils avancèrent, hésitants. C'était semblable aux châteaux des contes, aux longs corridors qui menaient aux salles du trône. Le fond se coulait dans l'obscurité, et ils marchèrent sur un tapis si vieux qu'il sentait l'algue, et poissait les semelles.

Le couloir finit par se tordre en colimaçon et commença à descendre en boucle raide. Les fenêtres avaient disparu. Le sol, pavé, était creusé de deux lignes, comme si on avait fait rouler des chariots si lourds qu'ils y auraient dessiné le poids de leur cargaison.

Saxe se pencha et toucha les rainures : elles étaient incrustées dans la pierre elle-même, larges d'une paume, et le garçon se demanda combien de temps avait été nécessaire pour que les pavés s'usent de la sorte.

Il vit un passage effondré sur sa gauche, et comprit que les chariots qui montaient autrefois jusqu'ici empruntaient ce chemin pour y déposer... quoi ? des marchandises ? des matériaux de construction ? Mais alors, à quoi servait cette salle qu'ils venaient de traverser ? Ce long mur aux fenêtres aveugles. Saxe n'en savait rien, et se trouva incapable de le deviner.

Dresde continuait son chemin sans se retourner. Saxe se mit à courir pour la rattraper, et il frissonna en entendant le son creux de ses pas résonner dans la pièce sans nom.

Le couloir n'avait pas d'embranchement, de tournant, autre que ce cercle qu'il formait en passant sous lui-même. Saxe écoutait encore le bruit de ses pieds frappant le sol. Nul écho ; seulement un tintement métallique, semblable au choc minuscule des pièces à l'intérieur de la golem, cassées, démisées par les chutes. Elle tintait comme une clochette.

Ils descendirent encore. Il faisait froid, maintenant, Saxe parvenait à faire sortir de la fumée de sa bouche, lorsqu'il soufflait le dernier air de ses poumons, le plus chaud. Les pavés luisaient, peut-être de gel, de condensation tombée des étages supérieurs. Saxe se sentait proche de la glissade, à cause de ses semelles ferrées trop dur. Il contractait le dos, se préparant à la chute.

Et puis ils virent une lumière bleuâtre rouler dans le couloir, monter là comme une fumée. C'était pâle et glacé, et ils continuèrent à avancer.

Jusqu'à la porte.

C'était un grillage ouvrant sur le vide. Poussés là, d'anciens végétaux laissaient pendre leur flétrissement ; feuilles rouille, tiges sèches, et Saxe, posant son doigt sur les plantes, se rendit bien compte que c'étaient des vrais. Son index touchait une matière morte, tenue en forme par le froid. Aucun métal, aucun treillis fin comme des cheveux.

Le garçon se demanda depuis combien de temps il n'avait pas vu de véritable plante. Il ne parvint pas à se le rappeler. Son esprit était vide de ce souvenir.

À côté de l'ouverture, fixés sur le grillage, se trouvaient deux objets. Le premier était une boîte ouvragée, faite de dentelle de métal, d'un entrelacs de tiges et de formes : des feuilles, des fleurs, des globes ronds comme des oranges. Saxe se dit que cela avait dû être peint au temps des feuillages verts, puisque la boîte et les pampres s'entremêlaient au point de ne plus savoir se faire reconnaître l'une des autres.

Le garçon souleva le couvercle grinçant, tordu, et regarda à l'intérieur.

Il y avait une enveloppe brune, logée là comme un escargot cuit dans sa coquille. Saxe frôla la chose, qui tomba en poussière dans un parfum de champignon sec. On voyait encore l'ancien tatouage de l'encre noire, ces

mots perdus à jamais. Dessous, une clef, rongée de rouille, fondue au socle de la boîte. Le garçon ne la toucha pas, sachant d'avance sa rudesse sous ses doigts. L'empreinte rouge qu'elle y laisserait.

Le second objet était un cadre, fixé sur le chambranle de la porte grillagée, ouvragé lui aussi ; mais enserrant deux gros boutons, l'un rouge et l'autre jaune. La matière n'avait pas cuit, du moins n'avait pas perdu ses couleurs en vieillissant. Vivement, Dresde appuya sur le bouton jaune, faisant sursauter Saxe. Il vit clairement le doigt de la golem se retirer en emportant un long filament couleur d'urine, venu du plastique fondu de la manette. Les teintes n'avaient peut-être pas bougé mais la matière était aussi molle que de la cire.

Il y eut un silence, et cela surprit Saxe. Il aurait juré qu'il n'y avait pas eu un seul bruit dans le couloir en colimaçon, à part celui de leurs pas, son souffle à lui. Rien. Et pourtant le geste de Dresde avait... éveillé... quelque chose : une machinerie, une conscience ? L'absence de son, maintenant, était une attente. Cela changeait tout.

Un grand craquement se fit soudain entendre, et Saxe faillit crier. Ça bougeait de partout, sous leurs pieds ; un écho de vibration terrible. Puis plus rien.

— Dresde... Tu... tu sais ce que tu as fait ? C'était quoi, ce bouton ?

— Un ascenseur.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une plate-forme, ou une cage, qui passe d'étage en étage.

Elle disait cela avec un sourire en coin, heureuse de sa surprise.

Le grondement revint, mais tendre, cette fois-ci. Bas et rassurant, comme une mélodie répétitive et chantée, la bouche fermée. Une chanson que l'on adresse à quelqu'un qui dort profondément. Saxe se pencha sur le trou, tenta de voir à travers le grillage.

Tout au fond, il aperçut alors un éclair bleu qui remontait vers eux.

— C'est fait en lumière, Dresde ?

— Quoi ?

— Un ascenseur.

Dresde mit une seconde à comprendre.

— Saxe, écarte-toi !

Elle le saisit par l'épaule et le tira si fort qu'elle en déchira son vêtement, encore. Le garçon alla s'écraser sur le sol, et sa bouche coupée se rouvrit, saigna de nouveau, colorant ses dents.

Saxe ne vit tout d'abord que l'éclair bleu qui jaillissait hors de la cage de l'ascenseur.

Dresde s'y inscrivait en ombre chinoise, silhouette noire plaquée par la luminosité terrible de la chose bleue. Saxe n'y voyait presque rien, si forte était cette brillance. Ça vibrait, trop vite pour qu'on puisse apercevoir réellement quelque chose.

Puis il y eut une explosion.

Et Dresde s'écroula.

Saxe roula sur le ventre. La lumière avait disparu.

Il rampa vers la golem, lentement, les coudes sur la dureté de la pierre, les jambes tremblantes. Il souffla le nom de Dresde, pas assez fort pour qu'elle l'entende, pas assez bas pour ne pas avoir peur.

Elle ne bougea pas.

Dresde était couchée sur le sol, les bras presque en croix, sa blessure à l'épaule fumant comme une eau chaude un matin de gel.

Saxe se figea, tenta d'entendre le bourdonnement de ses yeux, ce son qui lui avait répugné puis qu'il avait appris à apprécier. Il aurait donné n'importe quoi pour l'écouter maintenant. Seul le silence arrivait jusqu'à lui.

Il y eut une étincelle, longue ; une queue d'électricité bleue, de la taille de l'avant-bras. Elle craqua soudain dans la cage de l'ascenseur, et Saxe poussa un grognement, se terra au sol comme une bête. Dresde, elle, ne bougea pas plus.

Saxe se demanda ce qu'il allait faire si elle... elle... Ses pensées refusaient de comprendre ce qui s'était passé, les mots à mettre sur l'événement, la réalité. Le garçon avait serré ses mains en poings et les traînait sur le sol, s'y écorchant les phalanges. Il ne s'en était même pas rendu compte.

Une image lui vint, odieuse : celle des agolems cassées, à l'usine. Ce qu'on faisait d'elles quand elles étaient trop abîmées, trop démodées. Il y avait une porte, derrière les ateliers, un battant usé par les années. On l'ouvrait, on sortait les agolems hors d'usage. Cela donnait sur une toute

petite cour ; minuscule puisque encombrée de corps de porcelaine. Saxe y était entré, une fois. C'était là que fumaient les ouvriers pour ne pas se faire voir des contremaîtres. Ça sentait le tabac froid, humide. Les brins passés, presque sans goût. Les murs montaient haut, et avaient gardé ce parfum fumé là depuis des années. Cet espace aux buissons engoncés entre les corps blancs, aux pierres polies par la graisse des ateliers d'à côté. Saxe avait vu cet endroit un jour qu'il pleuvait, et les gouttes roulaient sur les visages des agolems fracassées, oubliées. Il se remémorait l'eau qui coulait dans le col de sa chemise. Les regards colériques et angoissés des manœuvres. Ces visages blafards, figés, lisses de toute leur porcelaine, qui laissaient leur bouche se remplir d'eau de pluie. Saxe se demanda brutalement si quelqu'un avait tenu à ces créatures autant que lui tenait à Dresde, et cela lui fit mal.

— Dresde...

Aucune réaction.

Saxe se traîna sur le sol, toujours à plat ventre.

Il finit par s'approcher assez de la golem, frôla sa chair de son index. Elle était froide. Évidemment qu'elle l'était.

— Dresde.

Saxe ferma les yeux, posa sa paume entière sur le torse de la golem. Il se concentra, chercha, fouilla pour sentir une vibration, un choc, n'importe quel signe prouvant que les machineries, à l'intérieur de la créature, tournaient encore.

Il sentit un battement, très au fond, très bas.

Le garçon ouvrit les paupières, se demanda ce qui pouvait tourner comme cela. Il ne connaissait pas ce rythme, ne l'avait jamais ressenti avec les agolems.

— Qu'est-ce que...

Et la chose bleue ressortit, brutale et vive ; elle bondit et se faufila entre les deux lèvres brisées de la blessure de Dresde. Saxe fut renversé par le souffle de la créature, et se retrouva sur le dos.

Il roula sur lui-même, tenta de se mettre à quatre pattes, de se sauver pour se trouver un abri ; mais ici, nul endroit où se tasser, aucun objet sous lequel se lover.

Le garçon galopa vers le mur, fit volte-face, y colla son dos.

La chose bleue était retournée dans la bouche de l'ascenseur, et y pulsait si rapidement qu'elle semblait clignoter. Saxe ne la voyait pas, c'était son halo glacé qu'il apercevait.

Dresde ne bougeait toujours pas.

Alors, Saxe fit quelque chose qu'il trouva imbécile, à l'instant même où il agissait. Ça n'était pas une envie déguisée de risquer sa vie, ni une action totalement folle ; de la simple curiosité, viscérale et demandeuse. Il savait qu'une chose inconnue avait sans doute tué Dresde, que lui-même allait mourir. Et cette pensée lui semblait infâme ; être tué par quelque chose qu'il n'aurait même pas vu, ou mieux, compris.

Il lui fallait voir la chose, alors il se mit à genoux pour avancer lentement vers la porte grillagée. Il voulait savoir.

Une fois devant, Saxe attrapa les fins barreaux de la grille. Il se pencha en avant, doucement. Avec méfiance. Prêt à bondir en arrière.

La chose leva les yeux et le regarda au même moment.

Saxe recula, sans lâcher la grille, sans la quitter du regard.

La chose était une sorte de long serpent, de dragon maigre. Il était bleu comme un bec de gaz poussé à bout, vibrant comme une flamme. Son visage touchait au blanc, surchauffé ; son corps aussi ; long, celui d'un ver nerveux. C'était la vibration qui était bleue, à peine plus froide que sa chair. Ses yeux étaient d'un blanc acide.

Saxe vit, tout au cœur de la bête, une perle noire.

Elle tournait sur elle-même à une vitesse folle, et surtout elle fondait. Elle était saturée d'énergie, de chaleur ; et sa nacre, son verre coulaient. Ils ne restaient en place que grâce à la vitesse du mouvement, ou bien peut-être qu'il se trouvait une carapace tout autour, que ne pouvait pas voir Saxe.

Le ver flottait dans l'air, et le garçon se demanda s'il volait sans bouger ou s'il logeait dans un courant d'air, peut-être celui de l'ascenseur.

Il tentait de comprendre mais toujours son regard se fixait sur la perle, le cœur de l'animal, et ses pensées s'arrêtaient. Elle pulsait, prête à se briser, à éclater. On devinait, on projetait qu'elle avait mal, que sa puissance était douleur.

— Perle en fusion, chuchota Saxe.

Le dragon eut un mouvement nerveux et ajusta son regard sur le garçon. Saxe reprit, alors :

— Dragon...

Il parla bas, souffla plus qu'il n'articula. La bête glissa dans l'air, si vivement que Saxe claqua des dents, comme pour éviter un coup.

Sa voix semblait étonner le serpent, et le garçon se surprit à dire :

— Tu as tué Dresde, mon amie.

La chose bougea encore, un mouvement coulé et brutal à la fois. Elle était deux fois longue comme le garçon. Saxe ne recula pas. Il avait compris que l'animal écoutait sans comprendre, ni vouloir attaquer.

Le garçon regarda Dresde, toujours couchée sur le sol. Il la vit fermer et ouvrir ses paupières, et poussa un cri :

— Dresde !!

Sa voix fit réagir le ver, mais il ne le vit pas. Il sentit un souffle d'air chaud, monté de la cage d'ascenseur, sans doute né du mouvement de l'animal.

— Dresde. Tu vas bien ?

Saxe s'était jeté au sol à côté de la golem et touchait son visage. Elle ne bougeait pas, mais ses yeux tremblaient, un début de mouvement. Elle cligna encore des paupières.

Le garçon regarda ses traits, tâta ses blessures, tentant de comprendre, de voir s'il pouvait faire quelque chose. Et puis il vit une ombre bouger devant lui, l'air, autour, devenir bleu. C'était dans son dos. Il se retourna pour voir le dragon quitter la cage, flotter, presque immobile, vers eux.

— Tu n'approcheras pas, dit Saxe, et il faillit rire du ridicule de sa sortie.

La bête approcha encore, et elle pencha sa tête maigre au bout de son long cou pour sentir Dresde. Elle passa son museau sur le visage de la golem, la reniflant à sa façon.

Dresde ne bougeait toujours pas. Peut-être qu'elle en était incapable, ou qu'elle se méfiait du moindre mouvement.

Saxe se releva, guettant les réactions du long serpent. Il attrapa Dresde par le poignet et tenta de la tirer dans un coin, à l'abri. Il se figea brutalement en comprenant à quel point la golem était lourde. Il y mit toute sa force, prit un seul élan et y fourra tout son désespoir.

La golem ne bougea pas. Elle ne retomba pas non plus après s'être à peine soulevée, ou avança trop peu ; il n'y eut rien. Comme si Saxe avait tenté de pousser une enclume avec un seul doigt.

Il lâcha la golem.

Le dragon était toujours sur son visage, et Saxe se rappela enfin à quoi lui faisait penser l'animal : à un panneau électrique qui avait un jour fondu à l'usine, presque explosé. L'appareil était grand comme un homme et crachait des arcs terribles, d'un bleu si pur qu'il en devenait blanc. Un des ouvriers avait tenté de réparer, d'endiguer cet espèce de flot, et il avait été cuit immédiatement, presque frit. Un grand « clac », le bruit d'une viande jetée par terre, et rien d'autre. Plus rien. Saxe était alors tout petit, mais il se souvenait du corps bruni, cloqué. De l'odeur, surtout. Et cela avait recouvert, effacé l'image des arcs bleus. Alors que c'était de cela dont il avait besoin.

Électrique.

Le garçon avait commencé à comprendre : la perle fondue avait dû rouler quelque part, quand elle était jeune, pure. Elle avait peut-être dégringolé les marches d'un autre étage, ou bien on l'avait oubliée en montant dans la cité, en déménageant les caisses et les matériaux. Peut-être qu'elles n'avaient pas la même valeur, à l'époque, quand on savait encore les fabriquer. Elle était restée là, inchangée, et un jour, l'ascenseur avait brûlé, ou bien les fils qui lui donnaient la vie avaient formé un nid, avaient fui – une longue perte électrique, des étincelles toujours présentes, un arc d'un bleu dur. Et le serpent était né. Un golem comme ceux de Pue-la-Viande, une créature vivant une existence bien loin de la vie des humains. Une bête d'électricité.

— Tu es né de la cité, dit Saxe, et le dragon se tourna vers lui, encore.

« Tu es un accident. Personne ne parle par ta bouche, ni la ville ni Pue-la-Viande. Tu es une ancienne créature. Une chose oubliée. Tu n'as aucun maître, tu n'en as jamais eu. Tu es libre.

Le serpent s'ébroua, sa crinière bleue claquant et crachant des étincelles.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Pourquoi tu t'en es pris à elle et pas à moi ?

— Il...

Saxe bondit quand Dresde parla. La golem avait une voix pleine de sable, qui accrochait aux oreilles, douloureuse à entendre.

— Il...

Elle toussa à sa façon, c'est-à-dire qu'elle grinça, un son suraigu, comme du métal frotté sur du sable.

— Quoi ? Dresde, dis-moi.

— Il m'a bue. Ma perle. Il est entré au fond de ma gorge, par la blessure, là.

Elle montrait sa déchirure d'un pauvre doigt, comme si Saxe ne savait pas qu'elle était brisée à l'épaule, comme s'il pouvait ne pas le voir.

— Il s'est... faufile. Il a mordu l'intérieur.

Saxe était terrifié. Il comprenait parfaitement qu'on venait de manger une part de Dresde, qu'elle venait de perdre un morceau d'elle. Du temps.

— Ouvre ta bouche, lui dit-il. Fais voir l'intérieur, Dresde.

Elle sut ce que voulait faire Saxe et elle tourna la tête, comme un enfant qui répugne à prendre son médicament.

— Dresde.

Elle hésita, commença à ouvrir la bouche, mais la referma, butée. Saxe posa le doigt sur son menton blanc, appuyant très peu, ne voulant pas la forcer.

— S'il te plaît.

La golem se laissa faire.

Saxe regarda la couleur de sa perle, et frissonna. Elle était grise. Presque mate.

Le garçon relâcha son doigt, et Dresde referma ses mâchoires sans rien dire. Elle savait. Elle le sentait.

Saxe se rendit compte qu'il pleurait, sans sanglots ni reniflements ; ses larmes coulaient, chaudes, et lavaient le sang de ses joues.

Il se leva, brutalement, tentant de ravalier cette eau qui en disait trop.

Le garçon se dirigea vers la cage d'ascenseur, appuya sèchement sur le bouton jaune ; son doigt s'enfonça dans le plastique comme dans du beurre rance, dégageant la même espèce d'odeur. Saxe appuya, encore et encore, jusqu'à entendre gronder les tripes de l'étage d'en dessous, sentir gronder la cage grillagée.

Le serpent le regardait, et il sembla se méfier, reculer un tout petit peu, lorsque Saxe se mit à hurler.

C'était de la colère. Pire : de la rage. Du dégoût, de la fatigue, et l'envie terrible de sortir, de voir enfin ce soleil qui s'était refusé à lui toute sa vie. Il se rendit compte qu'il frappait la grille de ses deux poings, à s'en faire

saigner, à s'en écorcher. Il semblait se regarder exister, à l'abri, loin dans son propre corps. Laisser sa chair agir, montrer sa peur, ses désirs déchirants et ses espoirs, alors que lui, le petit Saxe sans viande, l'esprit et ses pensées, s'était réfugié profondément dans toute cette matière, cette armure rose et pâle.

Il appuya encore et encore, et un long grincement monta jusqu'à lui, terrible et aigre, assez pour que le garçon se mette les deux mains sur les oreilles et grimace.

Ça montait, ça venait vers eux, et ça faisait un bruit terrible ; seul le dragon semblait heureux, vif, comme s'il mangeait ce son-là, s'en nourrissait autant que de la perle de Dresde.

Saxe se tourna vers elle et la vit en train de se relever, à peine capable de tenir debout. Il se précipita vers elle, l'aïda du mieux qu'il put. Elle était trop lourde pour qu'il serve à quelque chose, mais il sentit que sa présence jouait un peu, son corps collé au sien, à elle. Malgré tout, cela l'aidait.

Elle finit par lever les yeux, par regarder le serpent.

La golem tendit son doigt cassé, celui qu'elle avait pelé en ouvrant le socle de la statue, et dit :

— Je te sens. J'ai mangé un peu de toi dans cet échange. Si tu t'approches, je te tuerai. Je mourrai sans doute aussi, mais je t'assure que tu seras détruit.

Elle reprenait un peu de sa voix d'avant, douce et calme, et Saxe trouva sa menace d'autant plus terrifiante.

Le serpent sembla écouter, peut-être même comprendre. Il oscilla sur lui-même, comme prêt à attaquer, hérissé. Et puis il hurla, un son sans modulations, si bas qu'il en était presque inaudible, qu'il n'était que vibration, qu'il se répercutait dans le ventre et le sang. Il se tordit une dernière fois, claqua comme un fouet et disparut dans la cage d'ascenseur. Sur le métal, de petits arcs dansèrent, semblables à des flammèches sur une bûche calcinée.

Et l'ascenseur arriva.

14

Saxe fut surpris. Il s'attendait à quelque chose de terrible, de magnifique, une ancienne machine des débuts de la cité. Mais ce n'était qu'un sol de métal rouillé, tordu ; ces barbes d'acier avaient grincé sur les montants de la cage. Il était troué, déchiré lentement par l'eau tombée du plafond, fondu. Ce n'était presque rien, et l'objet était aussi laid que ce qui restait de l'usine dans les souvenirs de Saxe.

Le garçon avança la main vers la grille, sentant à la fois les poils de ses avant-bras se dresser, et Dresde lui saisir les doigts pour les repousser.

— Non. Moi.

Parler lui était à l'évidence difficile.

Saxe avait déjà vu des adultes saouls, à l'usine, leurs paroles tombaient de la même façon : plates et grasses, aussi peu articulées qu'un rot.

Dresde posa la main sur la grille, et une décharge claqua, illuminant sa céramique, y faisant danser des flammèches noires. Ça sentait le câble surchauffé, la gaine en train de fondre.

— N'y touche jamais, expliqua Dresde. Maintenant c'est bon.

Saxe repensa à l'ouvrier cuit, et serra ses mains contre lui.

Ils eurent du mal à ouvrir la grille et durent s'y mettre chacun d'un côté, les doigts passés dans les trous, à tirer de toutes leurs forces. Les deux montants avaient rouillé l'un dans l'autre, et il fallut une dernière secousse brutale, donnée par Dresde, pour que cet enduit se brise sèchement et que les anciens roulements cassent net.

Les battants étaient tordus, comme deux ailes, et Saxe monta avec précaution dans l'ascenseur. Dresde le suivit. Lorsqu'elle prit place, le

plateau pencha en grinçant plus que jamais.

Les trous avaient colonisé le métal comme une lèpre, et chacun mit ses pieds comme il le put. Saxe vit le vide sous lui, un trou noir et vibrant à quelques centimètres de sa semelle. La dalle, pliée, avait pris la forme de l'armature posée sous elle, à la façon d'un drap mouillé qui se colle à un livre oublié. Le garçon tenta de marcher sur ces poutrelles, au cas où le sol lui-même se désintégrerait.

Par terre, jeté là, le garçon vit le même boîtier que sur le montant de la grille. Il se pencha pour le ramasser : le plastique lui colla aux doigts encore plus que le bouton jaune ; sa consistance était celle d'une purée grumeleuse. Saxe, dégoûté, le laissa finalement à sa place, appuyant de l'extrême bout du doigt sur l'endroit de l'objet marqué d'une flèche descendante.

L'ascenseur émit un grand claquement. Le sol se tordit une seule fois, et, étrangement, le tout descendit sans trop d'à-coups.

Saxe regarda vers le bas, par ce trou entre ses pieds. Du noir, en mouvement. De l'invisible en train de bouger. Il s'étonnait de ne rien pouvoir discerner, et pourtant d'être certain de voir la descente.

Un courant d'air montait, sans odeur particulière ; l'humide, le frais, mais rien de plus. Rien qui porte un véritable nom : feuille, forêt, papier sale, sueur.

Saxe leva les yeux et vit le halo bleu du dragon qui les suivait, tournant en boucle au-dessus d'eux. C'était comme une vague lente, hypnotique. Le garçon cligna des yeux. Il était épuisé. Il n'avait même plus peur.

— C'est le dernier étage. Enfin, le tout premier, dit Dresde.

Saxe sursauta.

— Tu le sens ? C'est le parfum dont tu parlais ?

— Oui.

La golem était appuyée sur un des montants de l'ascenseur, et elle tremblait. Peu, mais cette vision gela le ventre de Saxe. Les automates ne s'agitaient pas. Leurs mouvements étaient secs, pertinents. Ils n'avaient pas de muscles, de frissons. Rien que des câbles et des fils. Rien chez eux ne pouvait causer cette façon de bouger, sauf un raté dans leurs circuits, une activité aberrante dans la mécanique de leur corps.

Le garçon n'avait aucune idée de ce qu'il devait faire. Il dévisagea la golem, la finesse de ses traits, l'horreur de ses blessures, les os à nu de ses doigts. Dans d'autres circonstances, il aurait souri de penser enfin à cette

armature comme à un véritable squelette. Mais il n'arrivait pas à se dire qu'elle était en si mauvais état. Son esprit refusait cette pensée, comme lorsqu'il avait cru qu'elle était morte, couchée sur le sol de l'étage supérieur. Saxe se sentait vide, totalement. Glacial.

— Qu'est-ce que ça sent, Dresde ?

— Le dehors. Quelque chose qui rampe ici, qui a tenté de gagner la cité sans y parvenir. L'air est lourd, dans les étages. Du coton mouillé. Du drap épais. Ce que je sens, c'est le frais, c'est le vent réel. L'odeur de rien et l'odeur de tout. Ça n'est pas que ça manque de force pour venir plus haut, c'est que c'est... trop... subtil pour vivre là-bas. Pour qu'on le respire dans les rues de la cité.

— Je ne comprends pas. Je ne sens rien.

Dresde haletait.

— On s'approche.

Elle était déchirée par l'angoisse.

Saxe se rendit compte qu'il avait oublié le serpent, et il leva les yeux à sa recherche ; l'animal était toujours au-dessus d'eux, les fixant de son regard blanc cru. On en voyait des éclats entre les grilles, les montants, le métal de l'ascenseur. Le dragon ne montrait plus aucun signe d'agression, comme si la perle de Dresde lui avait suffi. Comme s'il avait pris tout ce qu'il y avait à voler. Il semblait curieux, même, les accompagnant de loin comme un chien perdu.

Le garçon regarda Dresde.

Elle parvenait à avoir l'air fatigué, tendu. Elle serrait sa main la plus blessée contre elle. La golem se laissa glisser sur le sol, assise, et ferma les yeux.

— Je ne sais pas te dire le parfum, Saxe. Ça doit parler à d'anciens circuits. Tu sais, les grands golems, au-dessus. On a dû les construire dehors. C'est ce que je pense. Les fabriquer là-bas, les ramener ici, leur faire monter le premier étage de la cité. Et quand ça a été fini, on les a mis là, à genoux, on leur a placé ces tubes dans la bouche, à pomper leur perle, à donner cette énergie à la ville.

Elle toussa, un son de casseroles entrechoquées.

— Chaque génération de golem a été calquée sur l'ancienne. Rien n'a été inventé, sauf la stupidité des agolems. Vous ne connaissiez pas la raison

derrière chaque composant, chaque entrelacs de câbles. Vous avez refait à l'identique, sans forcément comprendre. Je me dis que c'est peut-être ça ; un bout de mes pensées, de ma mémoire, qui vit encore là-dedans, dans des endroits que vous ne connaissez pas. C'est pour ça que je reconnais l'odeur du dehors. Nous l'avons peut-être emportée avec nous.

— Ton meilleur souvenir, Dresde ? Tu l'as vraiment perdu ? Si même ça, l'odeur de l'extérieur, vous reste.

Elle rit, les paupières toujours fermées.

— Il n'y a pas de meilleur souvenir. Tu sais, je suis vieille. Même si j'ai beaucoup... dormi, alors, du moins à ma façon, je suis vieille. Et la vie est bien trop longue, et complexe, et étrange, pour qu'il y ait un moment qui résume tout cela. Les meilleurs souvenirs sont des fuites de savoir, des tuteurs quand on va mal. Ils n'existent pas par eux-mêmes. Ce sont des mirages, ceux d'un temps enfui où tout était plus simple. Mais rien n'est jamais plus simple. On est certain d'y avoir survécu. Tu sais, on se ment. Le meilleur souvenir, c'est demain qu'on le construit. Il n'y a rien d'autre.

Saxe l'écoutait en silence. Il regardait ce corps cassé parler de plus tard. Il se sentait honteux d'être faible.

L'ascenseur s'arrêta. Il grinça en raclant son métal tordu contre le sol, et ce fut tout. Ils étaient arrivés.

Saxe et Dresde restèrent immobiles l'un et l'autre. Ils ne savaient pas quoi faire, par quoi commencer. Un vent froid soufflait, et Saxe se blottit dans le peu qui restait de sa veste. Il semblait être gelé comme rarement. Il se souvenait parfaitement des nuits sous les toits, dans sa souillarde, avec les tôles percées pour tout abri. Avoir eu assez froid pour en dormir de fatigue, pour faire cesser ces frissons douloureux.

Et pourtant, ici, l'effet était différent. Le garçon finit par se demander si cet air ne venait pas du dehors, tout simplement, aussi bouillante que soit cette pensée. La première fois qu'il sentait le véritable vent. Il empêcha ses doigts de trembler, sa bouche de se tordre comme pour pleurer.

Il se tourna sur le côté pour cacher son émotion ; elle était si forte qu'il lui semblait impossible de la partager, de la montrer à un golem épuisé, lui-même devant faire avec ses propres déchirures.

— C'est...

Saxe avait voulu demander si c'était le vent de l'extérieur qui soufflait, mais les sanglots avaient fait tressaillir sa voix. Il se tut.

Dresde s'était remise sur ses pieds, et tenait debout presque sans effort. Elle oscillait à peine, un mouvement fluide, comme la flamme d'une bougie derrière un carreau. Ça n'était pas si angoissant.

Saxe la regarda, et la vit faire un geste terrible ; elle étira son dos, ses bras levés et ses épaules, toutes ses cassures grincèrent alors. Elle secoua sa tête fendue, respira une très grande fois, et se remit droite, comme avant sa fatigue et ses blessures.

— Saxe, où allons-nous ?

Le garçon trouva le courage qui lui manquait en voyant la golem si droite.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet endroit. À ton avis ? Toi, où irais-tu ?

La golem s'étira encore. Même ainsi, l'épaule pendant sur le côté, elle dégageait quelque chose de terrible.

— Je suivrais le vent. Tu le sens qui souffle ? Qui roule jusqu'ici ?

— Oui, Dresde. C'est comme ce que tu disais dans l'ascenseur. Discret et réel malgré tout. En haut, ça puait la bougie et la fumée, le charbon mal brûlé et l'humain qui transpire. Ici c'est une odeur de rien, mais elle existe quand même.

Ils sortirent de la cage, une lumière bleue les caressa, alors que le serpent remontait vers l'étage supérieur, dansant dans son air.

Devant eux, tout était sombre. C'était la lumière des matins de jours de pluie grise et timide. Une petite lueur venue de partout, en brouillard, diffuse, qui baignait chaque chose. Rien n'était net. Saxe repensa à un souvenir enfoui, celui des premiers levers à l'usine, quand il était tout petit. Un marronnier finissait de pourrir dans la cour, devant les dortoirs ; mais sous la bruine, il sentait le vert et le frais, tout le parfum de l'enfance de Saxe se blottissait sous ces feuilles balafrées.

Un chemin partait de l'ascenseur, sale, plein de morceaux de verre, de papiers en décomposition. Des feuilles mortes agglomérées en tas bourbeux, et de la véritable terre. Saxe se pencha, enfonça le doigt dans cette boue.

— Dresde...

La golem s'agenouilla, regarda sans parfaitement comprendre.

— Elle est peut-être venue de l'extérieur. Tu te rends compte, Dresde ?

Saxe savait qu'il tremblait. L'envie de pleurer n'était pas tout à fait passée, encore. Il dansait sur une ligne fine, prêt à basculer d'un côté ou de l'autre.

— Ou bien elle est née des feuilles et de l'eau, ou tombée des bacs, des jardins, s'il y en a autant ici que plus haut.

Dresde le regardait sans rien montrer de plus, sans donner le moindre ton à ses paroles. Saxe prit une pincée de cette terre, et la fourra dans sa poche. La golem ne changea pas plus d'expression.

Ils étudièrent les alentours, frileux, serrés l'un contre l'autre. Des bâtiments se dressaient au loin, rongés par la brume. Un ou deux étages, des façades larges, de grandes portes ; des magasins, pas d'habitations.

Ils firent quelques pas dans cette direction.

Le sol se montrait à eux par plaques, alors que leurs pieds écartaient les brouillards. La rue était en terre battue, et Saxe rit de le voir, avec sa petite pincée de boue à l'abri dans sa poche. Il avait cru pouvoir en manquer, alors que tout en était noyé.

Ils arrivèrent à un carrefour, ou à ce qui y ressemblait. Autour d'eux, les maisons bavaient leurs brumes, y cachaient leurs façades. Cinq, six routes partaient dans des directions approximatives. Il était impossible de le dire clairement ; chaque chemin menait sa propre vie, partait d'un autre ; pas de patte-d'oie claire à lire, ici. Un nœud étrange et mal lacé en lieu et place d'un véritable carrefour. C'étaient les pas des anciens habitants qui les avaient formés, sans souci aucun de plan ou d'organisation. Des sentiers sauvages, comme au creux des buissons.

Sur la gauche, un des bâtiments grinçait, sa porte ouverte battant dans le vent. Dresde saisit la main de Saxe, lui fit signe de chercher cette maison-là. Ils avancèrent.

La main de Dresde hérissait la chair de Saxe. Sentir son armature à nu, ses os, était une impression odieuse. C'était comme tenir un squelette humain.

Ils longeaient des façades éteintes. Elles étaient toutes faites de bois, de longues planches clouées les unes sur les autres, en écaille, se chevauchant, et le brouillard glissait là-dessus comme sur une vitre. De longues enseignes peintes montraient leurs couleurs affadies ; *barbier, voyages, location*

voiture, notaire, café. De grandes lettres anguleuses, aux pointes arrondies ; bleues, jaunes, parfois de l'orange, de l'ancien rouge. L'éclat terni d'un doré passé depuis trop longtemps. Une petite ville laissée à l'état sauvage.

Les maisons avaient quelques marches qu'il fallait monter avant de pouvoir ouvrir la porte ; pour les tenir loin de la boue, pour ne pas les y noyer. Maintenant la terre s'était asséchée, mais on voyait l'ancienne marque de son niveau, lorsque les gens vivaient là. Les deux premières marches étaient alors sous la crasse.

Un ensemble de maisons noyées, des chemins qui devaient coller aux semelles à l'époque. Tout avait disparu : gens, voitures, golems, boue. Une coque vidée.

Et puis ils trouvèrent la demeure. Saxe se retourna pour tenter de voir le carrefour ; il n'était pas loin, mais l'épaisseur des brumes lui avait donné l'image d'un très long chemin.

Dresde était déjà à la porte, à l'attendre. Il monta les marches, et elles firent un son creux sous ses pieds. Une cloche en bois sec.

La golem repoussa le battant, et ils entendirent un clac lorsque le butoir se redressa, empêchant la porte de repartir dans sa danse grinçante. Ils comprirent tout de suite où ils étaient.

Des vitrines flanquaient les murs, recouvertes de poussière. Leurs flancs étaient propres, mis à part de petits monticules dressés sur les vis, les cadres de métal. Mais les faces en étaient nettes ; et, dedans, se trouvaient les morceaux de golems. On aurait juré des aquariums sans eau.

Des têtes pas encore fixées, semblant être le trophée d'un assassin. Des bras entiers, posés de tout leur long pour faire l'article. Des mains ornées de bagues, ou d'un pinceau, pour vanter la finesse du geste. Des pieds, par dizaines, dans une vitrine allongée ; certains, presque humains tout en porcelaine blanche, d'autres, fendus en forme de sabots de bête ; des pointus comme les pattes des araignées. Tout cela était articulé, de grosses jointures de bronze devenu vert. C'était à la fois semblable aux agolems, aux golems, et en même temps très différent ; *vieux*. Le temps écoulé avait coloré ces pièces d'une teinte exotique ; une variante légère mais qui laissait un accroc à l'esprit, un « *ça ne devrait pas être tout à fait là* », « *ces doigts sont tout de même trop longs* ».

Des dizaines de vitrines montraient ces morceaux intacts, et Saxe se rendit compte que Dresde avait reculé.

— Sortons. Dehors, Saxe, allons-y.

La golem nageait en pleine panique.

Le garçon était tiraillé entre rester et étudier la perfection de ces premiers golems, aussi lisses que ceux qu'il avait vus et pourtant si archaïques, si hérissés de rouages mal dissimulés. Il aurait voulu continuer de les regarder, les toucher, les manipuler comme autant d'œuvres d'art. De la même façon, presque autant, il aurait désiré sortir de la maison et emmener Dresde, cesser de voir son angoisse, la rassurer, lui dire que ces objets n'avaient jamais été montés, qu'on ne leur avait jamais donné vie.

— Dresde, qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi veux-tu sortir ?

La golem reculait encore. Son dos touchait la porte coincée, et elle cherchait à la repousser sans songer que c'était impossible, qu'il fallait se décaler sur la gauche pour franchir le seuil. Elle semblait avoir perdu sa capacité de réflexion.

— Ils sont vivants, Saxe. Je les sens. Ils bougent. À l'intérieur de leur corps cassé, ils grouillent.

Saxe se retrouva dehors avant de pouvoir comprendre. C'était comme si une araignée lui était tombée dans le col, comme s'il avait marché pieds nus sur des vers : un frisson glacé au bas du dos, les cheveux de la nuque dressés à faire mal. Il serrait une main sur sa gorge, geste dérisoire de protection, et il dut se tourner vers la porte, une fois sur les marches, pour être bien certain que rien ne le suivait. Il revoyait ces têtes coupées et ces bras arrachés, et l'idée même de les voir se mettre à ramper, à cligner des yeux, lui était insupportable.

Dresde et lui descendirent les marches rapidement.

Le brouillard s'était épaissi et on y voyait des traînées, des volutes. Des dessins sans forme qui évoquaient des créatures, des visages – des traits qui à peine entrevus fondaient de nouveau dans l'ombre. Comme du lait dans un bol d'eau, lorsqu'on y trempe le doigt, qu'on l'y promène sans but.

Une fontaine coulait encore quelque part en faisant entendre un son d'oiseau : humide, le chant d'un filet d'eau laissé à l'abandon. Ça semblait loin, mais le bruit était trop feutré par la brume pour que l'on en soit réellement certain.

— Où aller, Dresde ? Comment trouver la porte ? Tu crois qu'elle est dans cette espèce de village ?

— Il faut sans doute suivre le vent, le remonter. En tout cas, autant essayer cela. Si nous ne trouvons rien, nous changerons d'idée.

Alors ils remontèrent le vent. Ils faisaient très attention à ne pas se perdre, à mémoriser chaque façade, chaque volée de marches. S'ils s'écartaient de ces routes maigres, à peine marquées parfois, s'ils ne notaient pas chaque tournant, embranchement, ils savaient que le retour pourrait être impossible. S'ils se perdaient entre les maisons, retrouver leur chemin pourrait devenir rapidement très difficile. La terre autour des magasins était douce, retournée à l'état naturel ; épaisse et tendre sous les pieds.

Dresde et Saxe suivaient les routes les unes après les autres, cette étoile de pas disparus. Ils avaient pris la première à quitter l'embranchement, l'avaient suivie jusqu'au magasin de tête. Ils étaient revenus sur leurs pas, avaient marché sur un autre chemin, et ainsi de suite. Ils voulaient fouiller le cœur de la toute petite ville avant de partir plus loin. Le vent était une piste mouvante, qui les amenait de droite et de gauche avant de les perdre chaque fois un peu mieux.

Ils se sentaient froids, gelés. Comme si chaque pas leur coûtait, les éloignait de cette porte qu'ils sentaient proche. Ils avaient la sensation de tourner en rond.

Le garçon et la golem marchaient au cœur d'une ville silencieuse et surtout abandonnée. Rien à voir avec les quartiers des étages suivants, petites zones toujours répétées et que les habitants ne quittaient jamais vraiment. C'était une cité dans la cité, petite, lovée sur elle-même, se suffisant à elle-même, et ils finirent par comprendre que c'était le bourg des tout premiers humains d'ici. Un seul endroit, un nid, une bourgade seule. Ils étaient tous partis, s'étaient épanouis pour aller vers de nouveaux étages. Dresde et Saxe parcouraient les anciennes racines de la ville, marchaient entre ses maisons comme on le fait au milieu des arbres. Tout était là pour une petite vie agréable et facile ; les boulangers comme les teinturiers, les magasins de bouche et les réparateurs de véhicules. Un petit endroit calme comme aux plus hauts étages de la ville. Étrange de voir que la pauvreté boueuse des débuts avait son exact reflet dans les quartiers les plus riches.

Ils virent une lueur bleue, lointaine. Dresde se tourna vers Saxe. La brume brouillait ses traits, et avala presque ses mots.

— Le serpent. Il est descendu avec nous.

— Tu crois qu’il fouille, lui aussi ?

— Tu penses qu’il voudrait sortir ?

La lueur se tordit et bondit vers le haut, sèche, un geste qui semblait rageur. Un lointain craquement, le son qu’ils avaient déjà entendu avant l’ascenseur.

Saxe et Dresde se sentirent étrangement mieux, moins perdus, moins coupés de toute existence. Cet écho lointain d’une chose vivante les avait rassurés, et ils comprirent à quel point cette ville était triste et glacée, si la présence lointaine d’un dragon quasi meurtrier avait le pouvoir de les rendre plus sereins.

Puis ils entendirent un claquement terrible, un choc bas, violent. Ils tournèrent sur eux-mêmes et perdirent presque immédiatement leurs repères. Plus de gauche ni de droite, de chemin pris ou pas encore suivi. La brume mangeait tout. Seul le halo bleu sut les guider à peu près.

Le son semblait venir de l’ascenseur, de cette zone-là.

Saxe et Dresde se figèrent en comprenant ce qui arrivait.

— Pue-la-Viande. Il a sauté.

15

Dresde et Saxe entrèrent dans la première maison qu'ils trouvèrent. Ils ne se posèrent même pas la question, ne réfléchirent pas. La terreur les avait saisis et l'envie... non ; le *besoin* d'être dans un abri, n'importe quoi où se cacher, se blottir et attendre.

Ils se coulèrent dans l'ombre de la pièce, sans regarder autour d'eux. Leurs pas étaient ridicules, rapides mais petits malgré tout, nés de l'angoisse de marcher trop vite et de se faire prendre, de ne pas assez se presser et d'être rattrapés. Le trou de lumière d'une porte ouverte les attira et ils en approchèrent, marchant de côté, légèrement, comme si Pue-la-Viande avait pu les entendre de là où il était. Le moindre son qu'ils faisaient les figeait comme des statues haletantes. Une planche craqua, sur le seuil, dérangée en retard par leurs pas, et ils sursautèrent, comme réveillés d'un vilain cauchemar. Saxe sentit la sueur couler le long de son dos. Il était incapable de se souvenir si la chose lui était déjà arrivée. En tout cas, jamais aussi grasse, aussi gluante. Sa peau était glacée et frissonnait si fort qu'elle lui faisait mal. Le garçon regarda Dresde et la vit immobile dans le demi-jour venu de la porte ; il la trouva grise, au point de se demander si la peur avait pu la faire changer, même très peu, de couleur. Caméléon céramique.

Ils se tenaient si calmes, si raides, que Saxe entendait le mouvement graisseux des yeux de la golem. Ils écoutaient avec une telle intensité que le garçon percevait son propre sang, l'inaudible sifflement de ses tympans devenu acouphène.

Il y eut un choc, lointain et brutal ; métal déchiré, tôle froissée et jetée sur le côté. Dresde et Saxe bondirent vers la porte ouverte sans y songer, d'un même élan. Ils écrasèrent le battant de leurs épaules et déboulèrent

dans une petite salle longue, donnant sur un escalier. Ils galopèrent sur les premières marches, sautèrent sur les suivantes et débouchèrent sur le palier. Il y avait plusieurs pièces, une seule très proche ; c'est celle-ci qu'ils choisirent sans se parler. Ils s'y faufilèrent en courant, comme si le feu les poursuivait.

Quand Saxe se fut assez calmé pour regarder autour de lui, il se rendit compte qu'il était à plat ventre sous un lit, le nez dans une couche de poussière terriblement épaisse, la vue bouchée par les glands râpés d'une courtepointe. La couverture avait glissé et le garçon ne parvint pas à trouver assez de courage pour l'écarter de la main. Il respira longuement, tentant de reprendre ses esprits.

Saxe fut tenté de penser que le choc entendu n'était pas Pue-la-Viande qui avait sauté dans la cage d'ascenseur, ni, le second, le golem qui avait trouvé... quoi ? Une porte close ? Un étal à renverser ? Mais le garçon ne parvint pas à s'en persuader. Le golem avait été trop sûr de lui, et eux étaient trop proches de la porte pour qu'il les laisse sortir sans chercher à les tuer.

Il essaya aussi de se dire que Pue-la-Viande avait détruit le dragon électrique. C'était déjà un souci de moins. Mais cet argument, comme les autres, ne sut le convaincre, et Saxe resta dans son ombre poussiéreuse, les yeux grands ouverts, sans réussir à se rassurer par des mensonges.

Un mouton de la taille du bout de son petit doigt s'était collé à son œil, et son corps refusait de s'en occuper, de donner l'information à ses doigts, de frotter sa paupière pour le débarrasser de l'importun. C'était comme si chacun de ses muscles était gelé, durci par l'idée de la mort. Comme si le confort quotidien n'avait plus aucune importance.

Saxe posa le doigt sur son œil même, tira le mouton vers sa joue sans ressentir la moindre douleur. Ça frottait comme du papier de verre très fin. Le garçon se demanda si son corps serait aussi clément et insensible lorsque Pue-la-Viande lui arracherait les yeux.

Il ne sut pas combien de temps avait passé. Il se surprit à regarder encore autour de lui. Il avait dû ramper sans s'en rendre compte, toujours sous le lit, puisque la courtepointe ne lui bouchait plus la vue. D'où il se trouvait, il distinguait les pieds de Dresde, et du tissu ; elle s'était enroulée dans un rideau pour se cacher, et aussi ridicule que soient cette scène et

cette idée, Saxe n'eut aucunement envie de rire. Il avait la bouche pleine de bile, et savoir la golem soumise à la même terreur ne faisait qu'empirer ses sentiments.

— Dresde...

Il avait chuchoté, mais il vit la golem sursauter rien qu'à ce son.

— Dresde... si ça se trouve, il y a des armes, ici. Fouillons pour voir si on trouve quelque chose pour le combattre.

Le rideau fut secoué très légèrement, comme si une brise était passée par la fenêtre. Saxe attendit.

— On ne peut pas se battre contre lui.

— On a une chance, Dresde. Tu le disais toi-même.

Ils parlaient très bas, à tel point que Saxe n'entendait pas tout, qu'il devinait certains mots.

— On n'en a aucune contre quelque chose qui tombe de cette hauteur sans se briser. Ça n'est même pas la peine d'essayer.

Saxe resta sous le lit, la bouche ouverte, sans savoir quoi répondre à cet argument. Il cherchait quoi dire à la golem et ne trouva rien. Il chercha quoi se dire à lui-même et ne trouva rien non plus.

— Qu'est-ce que tu proposes, Dresde ?

Elle mit encore du temps à répondre.

— Fuir le plus loin possible. Trouver la porte si on peut. L'ouvrir si on y arrive. Ça fait beaucoup de « si », et je n'ai pas de solution.

Saxe réfléchit et fut incapable de trouver comment retirer un de ces fameux « si » de l'équation.

— Alors, sortir d'ici, faire attention ? Guetter et avancer lentement, continuer à chercher et en même temps lui échapper ?

— Je ne vois pas comment faire autrement, Saxe.

Le garçon prit un instant pour y penser. Il aurait voulu proposer de rester là, jusqu'à ce que Pue-la-Viande tombe de vieillesse, que lui-même soit mort de fatigue et d'angoisse. Rester sous ce lit sans jamais plus en bouger. Il se fit violence. Et enfin hocha la tête sans rien dire, comme si Dresde avait pu le voir.

— Tu... tu crois qu'on y arrivera ? Je veux dire, à marcher dans les rues. À risquer de le sentir arriver dans notre dos. On l'a à peine entendu qu'on s'est terrés ici.

Dresde répondit d'une voix éteinte, honteuse.

- Maintenant qu'on sait qu'il est là, ce sera peut-être plus facile.
- Tu penses que c'était la surprise qui nous a fait fuir, Dresde ?
- En grande partie, oui.

Saxe sortit de sous le lit avec l'impression de mourir. Ce fut lent. Chaque geste était lourd, lui coûtait. Il était terrorisé, avait la peur terrible que Pue-la-Viande soit sur le sommier au-dessus de lui, à attendre qu'il sorte, pour ensuite lui sauter dessus, le poignarder, lui crever les yeux. Le manger. Et en même temps, le garçon se sentait incapable de se retourner pour être tout à fait certain que le lit fût vide. Comme si ne pas voir empêchait tout.

Il entendait le froissement du rideau de Dresde qui s'en extirpait. Un son doux, de tissu épais à peine tordu entre les doigts.

Et quelqu'un gratta à la porte d'entrée.

Saxe se crispa, assez pour se retourner des ongles sur le plancher. Il n'entendait plus Dresde, plus rien d'autre que ces mains frottant le bois du battant.

Un bruit tendre, comme une caresse. Comme si quelqu'un, devant la porte, goûtait son parfum, cherchait à deviner si une main humaine s'y était posée.

Et puis la peur ressaisit Saxe, brutale et glacée. Le garçon se retint de bondir en avant, de se sauver comme une bête. Il finit de sortir de sous le lit, à quatre pattes, s'obligea à maîtriser chacun de ses mouvements. Il parvint à avancer vers Dresde qui se dégageait de son rideau.

Les yeux de la golem étaient fixes, et Saxe sut qu'elle venait de réaliser quelque chose. Qu'elle cherchait des mots pour lui faire comprendre.

— Il...

— Dresde. Qu'est-ce qui se passe ? Il est là, en bas, on n'a pas le temps de rester ici.

— Je peux...

— Il faut partir ou mieux se cacher, Dresde. Il faut choisir maintenant.

La golem s'était approchée de la fenêtre, avait posé sa main sur le carreau. Ce n'était pas un geste de femme romantique, une pose étudiée. Elle prenait appui, voilà tout. Le verre crissait sous son poids. Dans ce clair-obscur, ses doigts semblaient encore plus déchirés et cassés qu'avant. Gris sombre sur brumes à peine éclairées.

— Saxe...

— Il faut qu'on se sauve, Dresde.

— Saxe...

Elle le saisit par le cou ; sans lui faire mal, pour attirer son attention, le faire taire sans prendre le temps de lui démontrer l'importance de son silence.

— Pue-la-Viande me devine. Il rampe sur mes pensées, et en cela je le sens moi aussi.

— Dresde ! Qu'est-ce que...

Elle serra à peine plus, pour clore la bouche du garçon.

— Je vais couper ce que je suis, Saxe.

— Quoi ? je...

— Tais-toi. Il me trouve avec mes sentiments, mes peurs. Mes espoirs. C'est comme cela qu'il sent les automates. Ni les battements de nos machineries, ni l'écho de nos rouages. Les petites choses au fond de nous-mêmes, les circonvolutions des pensées qui ne sont qu'à nous. Il faut que je fasse taire cela. On n'a pas le choix.

— Je ne comprends pas.

Saxe se sentait fondre, perdre des morceaux de lui à chaque seconde. Rétrécir. *Mourir* – il comprit que c'était cela.

— Dresde...

— Je vais couper cela, cette part de moi.

— Tu vas... disparaître ?

— Je ne serai plus moi. Je serai une machine, un robot. Ce que vous avez su construire, ce que vous pouvez mettre en plans. Ce que vous savez expliquer. Le reste... je ne sais pas où il sera. Il attendra, sans doute. Il faudra que tu me ramènes.

Dresde regarda dans le vide, chercha quoi dire.

— Comment... comment je ferai ça ?

— Saxe, nous avons des rouages dans le ventre. Ils tournent toujours, chantent la chanson de qui nous sommes. Chacune est différente. Tu vas les retirer. Tu vas les garder. Tu me les rendras plus tard.

Elle dévisageait le garçon avec ses yeux de guêpe froide, et Saxe sentit son ventre se tordre.

— Il est trop tard pour hésiter, Saxe.

L'idée de la perdre, de se retrouver seul dans ce premier niveau noyé de brumes, de devoir faire face à Pue-la-Viande sans elle était terrible. Il se força à ouvrir la bouche.

— Oui. Oui, Dresde. Alors faisons cela.

Elle sourit, et tout en elle disait le soulagement malgré la tristesse.

— Mets ta main dans le trou de mon épaule. Vite. Enfonce-la. Tu vas sentir des rouleaux de métal. Tu les prendras. Il y en a deux, peut-être trois. Retire tous ceux que tu trouves. Peu importe s'il en reste un.

Elle avait saisi le bras de Saxe tout en lui expliquant cela, et le fourra dans sa blessure. À la porte, en bas, le grattement se fit plus fort, moins hésitant.

— Il cherche. Il sent que j'ai peur. Il se concentre. Dépêche-toi.

Saxe tâta l'intérieur, fouilla ; ses doigts rencontraient des câbles tressés, des tubes articulés, des rouages aigus. Tout repoussait sa main, tout avait sa place et voulait la garder, et le garçon devait forcer sa propre chair à se tortiller pour trouver son chemin.

Il força un grand coup, sentit qu'il s'écorchait profondément et rencontra enfin deux rouleaux de métal, longs comme le pouce et aussi épais. Ils étaient disposés l'un à côté de l'autre, leur surface pleine de reliefs de la taille d'un pépin de raisin. Saxe frôla des lamelles d'acier très fin qui y reposaient sans être sûr qu'elles fassent partie des deux objets ; tout était si serré. Il n'avait remarqué celles-là que parce qu'il s'y était piqué.

Il regarda une dernière fois le visage de la golem, ses yeux immobiles ; puis il tira sur les deux rouleaux et les arracha.

Quelque chose s'éteignit à l'intérieur de Dresde.

Et, en bas, Saxe entendit le frottement se faire plus léger.

Puis s'arrêter.

Il attendit, figé, le bras encore dans le corps de la golem.

Des pas descendaient les marches, à l'extérieur. Lents, attentifs, cherchant, fouillant. Aux aguets. Et Saxe vit que Dresde changeait.

Sur ce visage dur, impassible, porcelaine cassée, quelque chose glissait. Comme un nuage, quand il nage devant le soleil ; une buée qui étouffe et danse, et puis passe, disparaît. Sur les traits de Dresde, un nouveau vide. Pire, une tension. Et lorsque Saxe le comprit, il retira vivement son bras et recula.

Il naviguait entre la terreur de faire du bruit, d'attirer l'attention de Pue-la-Viande, et de rester proche de cette masse de céramique et d'os de métal qu'était devenue Dresde. Il fut choqué de voir que les deux lui faisaient aussi peur. Que la golem, maintenant vide, l'angoissait autant que l'autre, sa folie et sa peau de chien.

La golem posa son regard mort sur Saxe, et il tenta de la toucher sur la joue comme on le fait de son enfant blessé, pour le sortir de sa douleur, le ramener à soi. Elle recula et le garçon comprit qu'elle ne le reconnaissait pas.

— Tu t'appelles Dresde.

Il le dit d'une voix si éteinte qu'il en frissonna.

Elle n'eut aucune réaction, et Saxe, pris par le temps, fourra les deux rouleaux dans sa chemise, entre le tissu et la peau. Il regarda par la fenêtre, essayant de s'occuper l'esprit, de ne pas réfléchir plus que nécessaire. Des brumes. Pas de golem. Le silence gris qui baignait tout. Le garçon ouvrit la fenêtre, espérant qu'elle ne grincerait pas.

Elle ne fit pas un bruit. Saxe tendit le doigt vers la rue, et dit à la golem vide :

— On cherche à te tuer. Il faut nous échapper.

La golem pencha la tête sur le côté, comme les oiseaux lorsqu'ils sont curieux. Elle regarda Saxe, la fenêtre ouverte, l'extérieur. Puis elle posa sa main sur le rebord, et sauta du premier étage.

Saxe se précipita pour se pencher et voir. Il aperçut Dresde au fond d'un petit cratère, enfoncée dans une poche d'humus. Son poids avait crevé les végétaux et la terre meuble comme du sable, et elle s'y trouvait dans une position aussi magnifique que prédatrice : penchée en avant, genou et main sur le sol, l'autre dans le dos. Elle ne leva pas les yeux vers Saxe mais se redressa, sortit de ce trou en deux pas et commença à marcher sans attendre le garçon.

Saxe ouvrit la bouche pour l'appeler mais se retint à temps, se souvenant qu'elle ne savait plus son propre nom, que Pue-la-Viande pouvait les entendre. Le garçon étudia le mur sous la fenêtre et ne trouva quasiment aucune prise sur les planches de bois trop bien clouées ; surtout, il vit Dresde se faire manger par les brouillards, presque disparaître à sa vue. Il n'avait pas le choix. Il grimpa sur le rebord, laissa pendre ses pieds, inspira un grand coup et se laissa tomber.

Il s'écrasa au sol, dans le trou creusé par la golem, sur le dos, noyé dans un parfum de champignon sec et de pollen passé. Il se débattit, chercha à se remettre d'aplomb. Un des rouleaux glissa de sa cachette et lui rentra dans le dos. À ce contact, Saxe comprit enfin ce que c'était : des tubes de boîte à musique, ceux qui tournaient et faisaient claquer des petites languettes réglées sur une note de musique particulière. Il en avait fixé tant et tant, dans des objets ridicules : des princesses dansantes, des chatons passant leur patte sur leur oreille, des oiseaux grinçant leur petite musique aigrette. Le garçon était soudain ébahi de voir ces créations abâtardies, ces jouets de bazar, ces babioles de quelques notes, dernières survivantes tombées de cet art des premiers golems. Saxe serra les doigts sur le rouleau, fort. Le cœur de Dresde. Son véritable cœur.

Saxe escalada la pente, sortit du cratère et courut derrière Dresde, la rattrapa. Elle ne lui adressa pas un regard, ne montra rien qui pût faire croire qu'elle s'était rendu compte de sa présence.

— Dresde ! Il faut trouver une porte. Tu sais où aller ?

Elle ne répondit pas, continuant à avancer sans aucune émotion.

Saxe hésita, et trouva le courage de poser la main sur l'avant-bras de la golem. Il la tira brutalement et la fit pivoter. Elle continua sa marche sans même chercher à reprendre son cap, sans ralentir. Elle lançait ses jambes en avant sans réfléchir à rien. Un but qu'elle-même ne connaissait pas.

— Dresde !! Si quoi que ce soit de toi reste dans ce corps, écoute-moi. Il faut trouver la sortie ! c'est ce que tu désirais le plus au monde ! Par où aller ? Je ne peux pas te guider et surveiller à la fois ! Il faut décider à nous deux.

La golem eut un geste terrible : elle le gifla à toute volée, et Saxe sentit, en s'écrasant au sol, la chair de ses joues s'ouvrir là où avaient frappé les os des doigts de Dresde.

Il posa sa main sur ses coupures, la bouche en O incrédule, et, après deux battements de cœur, éclata en sanglots. C'était trop d'angoisse, de peur, de perte. Il pleura et se sentit en même temps plein de colère, de rage impuissante. Tout cela débordait par ses yeux sans qu'il parvienne à retenir l'ensemble.

Il tendit la jambe et flanqua un terrible coup de pied dans la jambe de la golem, qui ne le remarqua même pas. Le garçon crut s'être brisé les orteils.

Il leva les yeux sur le visage de Dresde, et la vit regarder au loin. Il tourna la tête dans la même direction.

Et vit le grouillement.

Il comprit tout de suite. C'était sa peur depuis leur entrée dans la première maison. De façon étrange, il savait d'avance que Pue-la-Viande allait agir comme cela s'il trouvait cette boutique. Et il l'avait fait.

Les morceaux de golems rampaient sur le sol poussiéreux. Ils tombaient du haut de l'escalier de leur maison, incapables de marcher, de trouver un équilibre. On aurait dit des poissons glissant sur une table, chutant au sol sans aucune accroche. Ils dégringolaient avec un bruit de bois frappé de la paume, dérapaient, atterrissaient dans l'humus et restaient là, le nez dans la boue sèche, les mains retournées sautillant comme elles le pouvaient pour se remettre droites. Un flot de porcelaine brisée grouillant jusqu'à terre.

Elles s'y retrouvèrent toutes, attendirent un petit instant, comme pour être certaines d'être toutes présentes. Les crânes tournaient comme des toupies, les doigts pianotaient sur les gravillons du chemin, les pieds se tordaient dans un mouvement douloureux.

Enfin, elles se mirent en marche. Les têtes commencèrent à rouler, oscillant à la suite de leur langue, qu'elles plantaient dans la terre comme un dard. Les bras venaient après leur main, se faisant tirer par ces doigts blancs comme de l'ivoire. Les pieds se traînaient et avançaient de guingois, incapables de comprendre leur trajectoire. Tout cela progressait comme une cour des miracles, boiteuse et contre nature.

On aurait dit une foule saoule, et Dresde bondit, s'enfuit sans même jeter un regard à Saxe. Le garçon tenta de la suivre, de la rattraper, mais elle était plus rapide que lui, de beaucoup.

Il courut à ses troussees en se trouvant lent et pesant, regardant la ligne droite de son dos à elle disparaître dans les brumes, sentant sa chair à lui s'écraser vers le sol à chacun de ses pas. Saxe avait commencé par voir les golems comme des êtres bien inférieurs, des choses faites, fabriquées, des choses à qui on n'avait pas à donner de nom ; et rien qu'à cet instant, à s'époumoner derrière l'une d'elles, derrière la dernière de cette espèce étrange et sans racines, il se sentait faible, raté, un ensemble de choses collées là par une farce d'un destin qu'il était incapable de définir.

Il ne put s'empêcher de crier, un bêlement de chevreau à l'abattoir, le pleur d'un animal qui cherche un abri et de la chaleur ; cette faim de la chair pour la tendresse et la protection.

Dresde ne s'arrêta pas. Saxe entendit encore quelques-uns de ses pas dans les brumes, et puis plus rien. La reptation des morceaux de golems, leur long grincement décharné, mais eux aussi s'éteignirent bientôt.

Le garçon tourna sur lui-même, cherchant un repère, quelque chose. Il se sentait nu dans le brouillard, comme si on avait pu le voir sans que lui n'aperçoive quoi que ce soit. Il avait déjà assisté à cela il y avait très longtemps, du temps de l'usine et de sa propre enfance. C'était sous une tente, dans une foire sale aux lumières clignotantes ; à l'intérieur, un panneau de verre sombre, fumé, par lequel on voyait les clients qui achetaient leur place au guichet. Et quoi qu'on fasse, grimace, geste grossier ou grand sourire moqueur, ils ne vous apercevaient pas. Quelques centimètres, à peine un pas entre eux et vous, et pourtant aucun d'eux ne savait ce qui se passait là, si près. *Glace sans tain*, avait alors entendu Saxe. À l'époque, il avait laissé retomber le doigt qui lui tordait le nez, rentré la langue qu'il tirait aux chalands. Il avait compris que ce tour-là, lui aussi en avait été victime quelques instants auparavant. On s'était moqué de lui comme il le faisait de ces inconnus.

C'était cette même impression ici ; celle d'être le centre d'une farce qu'il ne saisissait pas.

Saxe tourna encore sur lui, sans trouver ni son ni lumière pour le guider. Il recommença à avancer, regardant toujours. Et puis il tomba.

Il n'avait rien vu de ce trou. Une cavité recouverte de mousses, de racines minuscules tressées les unes dans les autres ; et tout cela sec, prêt à crever en recevant le moindre poids. Saxe parvint à attraper le rebord fibreux de la cavité d'une main et à s'empêcher de glisser au fond. Il enfonça son pied dans la paroi rêche, y prit appui. Ses bras étaient fatigués, sans forces. Le garçon resta là, immobile, à respirer dans l'odeur de vieux bois.

Il était épuisé et ferma les yeux. Essayait de respirer jusqu'à sentir un peu de fraîcheur sur sa nuque. Il avait l'impression de pendre comme un vieux fruit.

Puis il repensa aux morceaux de golems, à ces langues pleines de terre qui poussaient ces crânes, des doigts si fins engoncés dans la terre meuble.

Ces griffes suivies d'aucun animal. Le garçon recouvra des forces en imaginant qu'ils pourraient le trouver là et lui dégringoler sur la tête, toucher la peau de son cou, peut-être même frôler sa bouche.

Il se tortilla violemment, poussa un grognement de boucher prêt à abattre son marteau, et réussit à se faufiler hors du trou.

Dehors, les brumes avaient encore épaissi.

Saxe tendit ses mains devant lui et s'étonna de les voir. Il bougea ses doigts et les trouva flous, aussi tremblotants que des poissons sous l'eau. Et puis, une lueur sembla les gagner.

Elle avait la teinte de la glace ; un bleu tendre, impalpable, presque rien. Mais couleur tout de même, délicate comme une poudre. Saxe agita encore ses mains, les regarda danser dans cette lumière falote. Il leva les yeux.

Et vit le dragon.

Les brumes l'éteignaient presque, et Saxe comprit l'animal bien mieux que la première fois qu'il l'avait vu. Toute son aura était bue, adoucie par la gomme liquide des brouillards. Le serpent regardait le garçon, ses yeux étaient eux aussi plus lisibles : deux billes blanches, dures comme des ampoules, blessant les yeux. Sa perle tournait un peu moins vite, ou alors Saxe était moins impressionné. Ou plus désespéré. Elle faisait un bruit suraigu, celui d'un insecte rageur, prisonnier à l'intérieur d'un verre.

Saxe ne bougea pas. Il garda ses mains devant lui et se rendit compte à quel point ce geste portait l'odeur d'une défense triste, perdue d'avance. Il les laissa retomber à son côté, ne sachant quoi faire d'autre.

— La porte... glissa-t-il malgré lui.

Le serpent ne répondit pas, se contenta de tourner la tête sur le côté comme il l'avait déjà fait ; ce même geste que Dresde avait eu lorsque Saxe lui avait retiré les cœurs.

Le garçon pensa aux deux rouleaux. À la faim du dragon pour la perle de Dresde. Peut-être allait-il vouloir dévorer les rouleaux de la golem ? Se nourrir de cette musique qu'elle seule savait jouer ? Si son attaque avait failli détruire Dresde, Saxe mourrait, fatalement.

Le garçon recula. Il évita de justesse le trou derrière lui, parvint à le longer sans quitter le serpent des yeux. Saxe allait lentement. Ne voulait pas donner l'impression de fuir.

Le dragon ne réagit pas, et le garçon, à peine rassuré, put le dévisager encore mieux. Le serpent lui semblait bien moins cruel, meurtrier qu'en haut de l'ascenseur. Presque beau. Magique.

Saxe repensa à cette salle de château, à cette salle de couronnement qui n'arrivait jamais, au bout des couloirs de pierre. Il tourna les talons, enfin, et disparut.

Il erra. Chaque pas ressemblait au précédent, chaque enjambée semblait le porter au même endroit. Les brumes ne se déchiraient que pour en faire apparaître d'autres, plus épaisses encore. On aurait juré du tissu, de la gaze. Une épaisseur de coton presque palpable. Saxe n'entendait rien, et il devinait que les brouillards étouffaient tant ses pas et sa respiration qu'il ne ressentait presque plus de peur à l'idée de rencontrer Pue-la-Viande. Pour que le golem le trouve, il aurait fallu qu'il passe à moins de deux pas de Saxe, et la tête tournée du bon côté. Le garçon était tellement à l'affût qu'il pensait pouvoir se sauver à la moindre alerte. Il s'empêchait de se demander quoi faire ensuite, parce qu'il n'en avait aucune idée.

Il marcha dans un courant froid.

C'était comme sous l'eau, les très rares fois où il avait pataugé dans ce qui servait de lac dans le parc proche de l'usine. Ce qu'on osait appeler *lac*. On était dans l'eau jusqu'à la taille, puisqu'on ne savait pas nager, et soudain une eau glacée vous entourait comme une écharpe, une ceinture terriblement froide. Exactement cette sensation, mais dans l'air, et Saxe se figea.

Il avait déjà traversé des poches de vent frais, ici, mais rien de comparable à celui-là. Ça rampait sous la chair et les os et ça gelait à l'intérieur, et la chose était aussi froide que le moment où Saxe avait vu Dresde disparaître de son propre visage, pour ne laisser que la porcelaine d'un golem éteint.

Il tâta devant lui, cherchant le filet de vent, tentant de le lire du bout des doigts. Il parvint à le suivre, à le remonter comme ces oiseaux, dans les histoires, qui savent partir avec l'hiver et rester à voler dans le cœur de cette saison.

Saxe oscillait, penchant de droite et de gauche, laissant le froid caresser ses doigts. Il avait la sensation de coiffer des cheveux de noyé, collant aux paumes et glacés.

Il avançait lentement, refusant de perdre cette piste et craignant de retomber dans un trou. Saxe ne parvenait pas à ne pas trouver cette vision sans yeux étrange et agréable, malgré la peur, la tension qui l'habitait. Il ferma les paupières. Se laissa emmener par ses doigts. S'abandonna.

Il sentit qu'il tournait avec le vent, qu'il faisait un chemin bouclé, voltant. Un papillon sans forces, épuisé. Une feuille de papier à cigarette emportée par un courant d'air.

Il dansait.

Saxe ne pensait plus à rien. Il touchait à son art, il comprenait le monde sans aucun mot.

Il n'avait jamais vu le soleil et cela ne l'empêchait pas de danser.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était nimbé de brouillard et se tenait debout. Il ne comprit pas tout de suite ce qu'il apercevait, tant ses yeux lui semblaient superflus. Il voyait flou, glauque.

Saxe cligna des paupières et regarda mieux.

Il vit la porte.

Il en était certain. Et devant, Dresde.

16

La golem était assise par terre, les jambes écartées comme celles d'une poupée de tissu jetée au sol. Elle se tenait la tête basse et haletait – cette contraction des automates lorsqu'ils chauffaient trop, ou étaient noyés par l'émotion.

À part cela, elle ne bougeait pas.

Autour d'elle se trouvaient les morceaux de golems, tous brisés, enfoncés par un poing, cassés, piétinés jusqu'à la destruction. Jetés là comme pour être semés tant les pièces étaient petites, démantibulées assez pour ne plus ressembler à rien.

Saxe vit des dents luire de tout leur blanc cassé sur le brun foncé de la terre, des phalanges fendues tombées là comme autant d'osselets déchirés. Un visage était resté presque entier et clignait d'un œil à un rythme saccadé. Ce n'était ni lascif ni drôle, mais hideux – les mouvements nerveux d'une paupière de mort dans son cercueil. Un pied pâle était encore coincé sous la cuisse de Dresde. Il bougeait là, plein de sursauts. La golem ne s'en occupait pas, comme si elle ne sentait rien.

Saxe regarda à quoi était adossée Dresde.

C'était la porte.

Un pan du mur était fondu, coulé, comme un amas de plastique jeté dans une cheminée. L'ancien battant était grand ; mais moins que les golems de la salle des tubes et des perles volées au fond de leur gorge. Ils n'avaient pas pu y passer. Peut-être étaient-ils entrés penchés, peut-être y avait-il une autre porte, ailleurs, fermée avant celle-là. Peut-être les avait-on construits à l'intérieur de la cité. La réponse importait peu ; ici était un passage, et c'était tout ce qui comptait. Saxe tremblait. Il réalisait qu'il

n'avait jamais cru, réellement *cru*, que la porte existait. Un espoir, un but vers lequel aller sans être certain d'y parvenir ; ni qu'il y ait quelque chose, au fond, qui puisse être une fin.

Le vent, ici, était aigre ; un trou devait exister dans la porte, le métal coulé tout autour du battant. Un filet épais comme le doigt en venait, glacé ; c'était cela qu'avait remonté Saxe comme un courant. Le garçon se mit devant, posa les deux mains sur ce jet d'air. Elles durcirent, prirent une teinte violet pâle. Sa chair figeait comme de la cire éteinte.

Saxe avança vers Dresde, vers la porte.

La golem leva les yeux et le garçon vit qu'ils étaient vides, totalement. Les cercles de bronze, immobiles, laissaient voir l'intérieur du crâne de Dresde. Une fosse noyée de vide. La golem avait entendu le garçon venir vers elle et elle se dressa, terrible, avança dans sa direction.

Saxe ralentit, hésita ; et puis le temps lui manqua, la golem se précipita sur lui et l'attrapa par les épaules. Elle le souleva, et dans le même geste l'envoya sur le côté, si fort que le garçon sentit ses pieds quitter le sol et son estomac tourner, comme pendant une cabriole.

Il réussit, sans comprendre comment, à retomber à peu près sur ses pieds ; il galopa pour se mettre à l'abri, dérapant sur l'humus et les pièces des golems cassés. Il parvint à regagner les brumes, mais Dresde l'y poursuivit et le saisit par les cheveux, le tirant violemment en arrière.

Saxe grimaça et grinça des dents alors que l'odeur du sang lui envahissait le nez ; il se débattit et parvint à échapper à Dresde en lui laissant une touffe de cheveux au creux de la main, prise dans les rouages à nu de ses doigts.

Il courut, cherchant les poches de brouillard les plus denses, et réussit à y disparaître, sans en être tout à fait certain ; tourner la tête et voir si la golem le poursuivait encore était une trop grande perte de temps.

Le garçon posa la main sur sa chemise et, avant même de ne rien sentir de plus que sa chair, devina ce qui s'était passé.

Les rouleaux étaient tombés.

Saxe ne réfléchit pas, n'hésita pas. Il continua à courir en faisant une boucle large, un rond ; il n'avait pas le choix ; il devait échapper à Dresde tant qu'elle était dans cet état, et retrouver les rouleaux, les reprendre et les garder avec lui. Il devait repasser devant la porte. À tout prix.

Dans son dos, il entendait les pas de la golem qui le cherchait.

Saxe ralentit, de quoi laisser le temps à Dresde de ne pas le perdre. Il savait qu'elle courait plus vite que lui, mais qu'elle devait l'apercevoir dans les brumes pour le suivre. Il ne devait pas la perdre.

Il continua à faire cette boucle, tout en courant.

Il cherchait la porte des yeux, cette petite poche sans brumes, emplie de cet air glacé, ce courant froid qui chassait les brouillards. Il finit par voir un rideau plus pâle, plus agité, et il s'y précipita, la main déjà tendue. Dresde était derrière lui, presque à le toucher, une enjambée à faire, rien qu'une.

Saxe perça la coquille de brumes et fouilla le sol des yeux pour retrouver les rouleaux ; il en vit un seul, planté presque debout dans la terre. Le garçon tendit les doigts et, d'un même élan, se pencha en avant jusqu'à presque tomber, plaça sa main en creux, le majeur et l'annulaire écartés, en fourchette. Il espéra ne rien rater, se dit qu'il avait fait ce qu'il avait pu et qu'il ne le regretterait pas, quel que soit le résultat. Et en même temps, Saxe tendit l'autre bras, désigna la porte, cria à Dresde :

— C'est ça ? C'est là que tu veux sortir ! C'était tout ce que tu voulais, Dresde ? Ouvrir cette porte ! C'était ton rêve et ton désir !

Saxe sentit les aspérités du rouleau s'enfoncer dans la pulpe de ses doigts ; il les referma aussitôt et cueillit l'objet comme une fleur, serra sa chair sur ce cœur immobile.

Mais les pas de Dresde ne s'arrêtèrent pas. Elle n'hésita pas, peut-être incapable de comprendre les mots du garçon. Elle continua à poursuivre Saxe alors qu'il reprenait sa course dans les brumes, recommençant la même boucle qu'il avait déjà parcourue une fois.

Il entendait le poids de la golem qui faisait résonner la terre. Le choc de ses pieds. Saxe courut plus vite, se demandant s'il parviendrait à refaire le même tour ; si, cette fois-ci, Dresde entendrait ce qu'il voulait dire et se tournerait vers la porte. Il devait repasser devant, trouver le second rouleau.

Saxe accéléra encore, se demandant ce qu'il ferait s'il ne réussissait pas à retrouver le cœur. Le garçon chercha dans le souvenir soudain de ce premier passage si quelque chose avait pu attirer son œil, si le second rouleau se trouvait quelque part entre les débris des golems en morceaux. Il ne trouvait rien. Aucune idée de l'endroit où regarder. Il savait qu'il n'aurait pas le temps de tout fouiller, et qu'il ne pourrait pas repasser indéfiniment. La golem ne se fatiguerait pas. Lui, si.

Le rideau de brumes commençait à se faire plus mince, et il ne restait que quelques instants à Saxe avant de déboucher devant la porte. Il respira une grande, terrible fois.

Et perça la brume.

Il chercha, rapidement, l'angoisse semblant donner des couleurs criardes à tout ce qu'il voyait. Il ne trouva rien.

Rien.

Saxe allait entrer à nouveau dans les brouillards quand un éclat attira son œil. Il tourna la tête, aperçut ce qui pouvait être le second rouleau. Il hésita, et puis allongea encore le pas, bondit, fit demi-tour et se jeta sur l'objet, enfonçant sa main dans la terre remuée. Le garçon resserra les doigts sur le second cœur, et en même temps s'écrasa au sol.

Il releva la tête brutalement, s'attendant à recevoir un coup de poing de Dresde, de pied, de n'importe quoi.

Mais la golem se tenait droite, engoncée encore dans les brumes. Saxe ne voyait qu'une partie de sa silhouette, tant les brouillards étaient épais. Dresde était immobile, un côté blanc un côté gris, et ne regardait rien. Elle avait tourné la tête vers la porte mais semblait si vide de toute envie que le garçon aurait été incapable de dire si elle distinguait quelque chose.

Et puis elle avança vers le battant fondu. Elle était lente. Ce n'était pas l'hésitation qui ralentissait ses pas, mais la colère. Quelque chose de brutal qui sourdait d'elle, et Saxe se terra mieux encore, se tassa sur le sol autant qu'il put.

Dresde colla son visage sur le métal, si près que Saxe se demanda si elle ne le reniflait pas.

Elle resta ainsi un long moment, puis finit par lever une de ses mains, par la promener sur cette surface bulleuse, comme on caresse un objet rassurant et aimé. La golem sembla trouver une prise à laquelle agripper ses doigts et serra, assez fort pour que le garçon entende grincer le métal. Elle fit de même avec l'autre, passant sa paume sur le battant et les coulures, jusqu'à percevoir un endroit qu'elle puisse saisir.

Dresde assura ses prises, et tira.

Il ne se passa rien.

La porte ne bougea pas, ne grinça même pas. Rien. Saxe vit Dresde baisser la tête, prendre un élan immobile ; et la golem tira alors si brutalement sur le battant que son dos craqua. La porcelaine éclata et Saxe

reçut une esquille dure qui lui frappa la lèvre. Il ne réagit même pas, il regarda l'ossature de Dresde poindre de la céramique brisée. Le garçon ne parvenait pas à savoir s'il devait être heureux ou terrifié de la voir s'abîmer ainsi.

Il tentait de revoir ce visage de lune qu'il avait aperçu la première fois ; ce lisse parfait, cette silhouette blanche et pleine, sans brisures. Il avait cru rencontrer un fantôme de lune, magnifique et plein. Et maintenant, Dresde n'était plus que ce corps brisé, si abîmé que le jour passait en plusieurs endroits, rais de lumière perçant la matière. On voyait certaines de ses côtes, à nu entre les débris de céramique.

Saxe toucha ses griffures, la coupure de sa lèvre, déjà refermée. Il tâta ses croûtes de sang et de lymphe, les deux encoches à la racine de son nez où s'enfonçaient les montures de ses lunettes, si profondes et formées depuis si longtemps qu'aucun choc n'avait fait tomber ses verres. Le garçon pensa à la dureté de la peau sur ses coudes, épaissie, à la corne de ses doigts née des flammes du bec Bunsen de son métier. Il saisit la différence entre un corps capable de cela, et un autre, que les chocs brisaient sans espoir de retour. Cette pensée lui fit mal.

— Dresde... glissa-t-il.

Elle l'entendit.

La golem se tourna vers lui, fouilla du regard les brumes autour du garçon. Ses yeux étaient immobiles, encore, mais elle dégageait moins de haine.

Saxe ne savait pas quoi faire. Il serrait les deux rouleaux dans sa paume et les noyait de sueur. Sa peau était moite. Il respira, avala les brouillards comme de l'eau. Et avança.

Dresde se pencha en avant comme une bête prête à charger, mais elle ne passa pas à l'attaque. Elle dévisageait Saxe, l'étudiait, le pesait du regard.

Lui se refusait à reculer. Il tendit les deux cœurs, espérant qu'elle devinerait leur importance, que ce qui restait d'elle, à l'intérieur, saurait qu'elle devait rester calme.

Saxe avait encore deux pas à faire pour la toucher. Il avança. Doucement. Avec ferveur. Offrant ses deux présents comme à un petit dieu.

Et Pue-la-Viande arriva.

17

Le golem haletait, épuisé, Saxe avait déjà deviné pourquoi ; les morceaux de golems, tous à contrôler en même temps. Mais il n'avait pas songé à cela : la chute, qui avait plié un genou de Pue-la-Viande vers l'arrière, lui donnant une jambe d'échassier, de grand oiseau comme on en voyait sur les anciens vitraux ou les mosaïques qui représentaient des choses et des animaux que plus personne n'avait réellement connus.

Pue-la-Viande avait mal, Saxe se souvint qu'on lui avait enseigné, tout au long de son enfance, de son apprentissage et de son âge adulte, que ces automates étaient incapables de ressentir la moindre sensation physique. Maintenant, le garçon savait à quel point c'était faux, et hideux de le penser.

Le golem traînait sa jambe tordue, et rien qu'à voir son articulation démise, l'angle ridicule de son genou, on ne pouvait s'empêcher de souffrir pour lui.

Il boitait et pourtant son air était encore plus terrible que les rares fois où Saxe l'avait aperçu. Il puait la rage et l'envie de détruire, la faim terrible jamais rassasiée et une jalousie si odieuse que seul l'anéantissement pouvait l'éteindre.

Le golem n'hésita pas, lui, et se précipita sur Dresde pour la frapper en pleine bouche.

Saxe entendit non pas la porcelaine mais l'armature se tordre, un son grinçant et lourd, et il cria en imaginant le visage de Dresde détruit. Il courut vers elle, sans réfléchir au fait que Pue-la-Viande était terrible.

Le garçon trébucha et tomba en avant ; il parvint à serrer ses bras autour de Dresde pour reprendre son équilibre. Et aussi, simplement, pour tenir la golem contre lui. Il ne vit rien de ce qu'elle fit, mais sentit tout ; elle lança

la jambe et frappa le golem sur son genou déjà très abîmé. Saxe fut projeté sur le côté et alla cogner contre Pue-la-Viande.

Il sentit la peau pourrie du chien coller à son épaule, toucher son cou, et il hurla de dégoût tout en bondissant en avant pour échapper à ce contact répugnant. Il s'étala par terre, roula sur le côté en entendant les deux golems continuer leur échange de coups.

Saxe parvint à relever la tête, la bouche pleine de terre, et vit que Pue-la-Viande penchait violemment de côté. Le visage du golem dépassait toute expression de haine, et il saisit Dresde au cou, serrant assez pour faire grincer les éclats de porcelaine.

Saxe s'interdit de réfléchir à l'idée qu'il venait d'avoir. S'il le faisait, il savait d'avance qu'il ne trouverait pas le courage de se lancer.

Il regarda les deux rouleaux, leurs reliefs entrés en négatif dans sa peau. Un de ses ongles s'était retourné quand il les avait saisis, plantés dans le sol. Le garçon ne l'avait même pas senti.

Alors Saxe se remit sur ses pieds, courut, bondit sur le dos de Dresde et y resta accroché comme une araignée.

Pue-la-Viande ne chercha pas à le frapper ni à le retirer de son perchoir. Le golem n'avait jamais véritablement prêté attention à Saxe, se contentant de le voir comme une proie en plus, une chose facile à ravager une fois réglé le compte de Dresde.

Saxe dansait et tentait de suivre les mouvements de la golem, de se faire assez mou pour ne pas prendre de coups, rester en équilibre. Il se souvenait de ces histoires de quand il était tout petit, sans parvenir à se remémorer qui les lui avait racontées. Ces chevaliers, ces princes, à cheval pour tuer les dragons. Le garçon avait tellement pensé à cela, alors. L'héroïsme magnifique des jeunes hommes en armure luisante. Eh bien il y était, là, à cheval sur une golem, et ses seules protections étaient sa crasse et le mépris entier que lui inspirait son adversaire.

Dresde se tourna violemment et Saxe faillit être jeté à terre. Il se reprit à la dernière seconde, plantant ses doigts dans les déchirures de la céramique de la golem. Il fermait les yeux, comme il l'avait fait pendant qu'il remontait le vent froid. Il laissait son corps savoir pour lui. Il ne pensait qu'à tenir sur le dos de Dresde. Le garçon ne prêtait même pas attention aux coups terribles que s'échangeaient les deux automates.

Saxe assura sa prise sur les deux cœurs, respira profondément, et enfonça sa main à l'intérieur de la golem, vers ses tripes, par une de ses plaies ouvertes.

Il fouilla, tritura, les doigts fermés pour garder les deux rouleaux serrés contre sa paume, les empêcher de dégringoler dans le ventre de la golem. Saxe tentait de retrouver l'espace vide où avaient été fixés les deux cœurs, mais sans succès.

La golem bougeait trop, les fils cachés près de son cœur étaient trop serrés et dérangés pour que le garçon parvienne à reconnaître quoi que ce soit.

Et puis Dresde prit un coup sur le haut du crâne, qui la tassa brutalement vers le sol. Saxe sentit sous ses doigts l'exact emplacement de l'un des cœurs, et il tenta de l'amener au bout de son index et de son pouce sans le perdre, puis de l'enfoncer dans son logement. Il y parvint malgré la sueur qui lui coulait des paumes. Le garçon perçut clairement un clic métallique et acide, et ce fut tout le corps de Dresde qui changea.

Sa façon de se tenir, de se battre, de sentir Saxe sur son dos. Le garçon devina tout cela. La golem sembla se redresser ; ses coups se firent plus directs, plus fins, moins brutaux. Saxe le comprit aux sons ; ce n'étaient plus des chocs de marteau frappant une enclume, mais quelque chose de plus léger qui faisait mal, une lame de couteau dérapant sur du fer. Il esquissa un sourire.

Il changea d'expression en sentant Dresde reculer soudain, et se retenir de tomber en trébuchant contre le mur. Le garçon fut pris en étau entre le battant et la golem, et cracha tout son air en se faisant écraser.

Tenant de retrouver son souffle, il eut l'image stupide, geignarde, de son dos tel qu'il serait le lendemain : violet sombre et jaune fade, un bleu large comme les deux paumes. Et puis cette pensée fut chassée par celle-ci : y aurait-il un lendemain, tout simplement ?

Le garçon se souleva encore, prenant appui sur les hanches minces de Dresde, serrant ses cuisses autour de la taille de la golem ; leurs têtes étaient maintenant aussi hautes l'une l'autre et ils formaient une silhouette étrange, celle d'une créature à deux jambes, au dos trop épais et possédant deux têtes. Saxe chercha un autre angle d'entrée pour aller plus loin, plus profondément dans les tripes de la golem. Il en vit un : des tubes luisaient tout au fond, argentés, annelés. Colliers étranges.

Saxe se laissa tomber de tout son poids sur Dresde.

Il sentit le manque, l'absence du rouleau. L'espace où il aurait dû être. C'était comme une dent tombée, la gencive léchée par la langue ; cet endroit tiède et vide, démontrant que quelque chose avait disparu.

Saxe enfonça le cœur.

Le même son que pour le premier, exactement.

Et Dresde s'arrêta d'un coup.

Le coup cueillit non pas la golem, mais Saxe. Pue-la-Viande avait visé Dresde au bout d'un mouvement qu'elle n'avait jamais fini, et ce fut le visage du garçon qui prit l'assaut.

Saxe s'envola, décollé du dos de la golem. Il sentit le courant glacé lui souffler dans le cou, et il retomba brutalement sur le sol.

Le garçon ne toucha pas son propre visage. Il savait que quelque chose était brisé. Le son de l'os frottant sur lui-même résonnait encore dans sa tête, comme un mille-pattes, une chose répugnante qui refusait d'en sortir. Saxe ne bougea pas. Il avait peur de trouver sa mâchoire enfoncée dans sa joue, de travers ; son nez retroussé jusqu'à l'oreille. La douleur était piquante, terriblement. Ça brûlait, mais étrangement c'était supportable ; pas de ces sensations hideuses de coupures jusqu'à la chair, ces commotions dues aux chutes trop dures. Là, c'était comme s'être fait emporter la bouche par un piment gigantesque. C'était ridicule, mais c'était cela et rien que cela : une impression déchirante, qui n'avait rien à voir avec sa blessure.

Saxe hésita, puis leva la main vers sa joue. Il toucha... non, frôla à peine sa pommette et la douleur galopa dans son crâne, fut là, présente, assez pour rattraper le léger retard qu'elle s'était offert.

Le garçon hurla son os brisé et se retourna, face contre terre. Il en bavait ; un long filament bulleux que le sol buvait avec avidité. Plus rien n'existait que cela, cette cassure dans sa joue, que chaque mouvement faisait gratter sur elle-même.

Et Saxe sentit une main terrible se refermer sur son veston, serrant son col ; il fut soulevé et regarda soudain dans les yeux de Pue-la-Viande. Le golem le tenait comme un sac.

— Toi, je t'avais promis quelque chose.

Pue-la-Viande avait dit cela avec une joie horrible dans la voix. Saxe devinait le parfum fade et épais de la viande en décomposition jetée sur les

épaules de la créature, des doigts qui puaient la charogne, et il sentit les cheveux de sa nuque se dresser en les regardant. Il avait vu les écailles de céramique prises dans les articulations ; la peau de Dresde cassée et retenue là.

Saxe se débattit, gifla Pue-la-Viande dans un grand geste perdu d'avance, le frappa du pied sans aucun résultat. Il ne sentait plus sa pommette, ni son ongle retourné, ni rien. Seulement la peur qui lui rongea le ventre. Il regarda le golem dans les yeux, et n'y vit que le vide. Un gouffre.

Il y glissa. Tenta de se raccrocher à quelque chose, une pensée qui le tirerait de la mort à venir.

Ne trouva rien.

Tout avait été folie et perte, et penser pouvoir voir le soleil était une erreur violente, que Saxe portait en lui depuis trop longtemps.

Tant de gens avaient vécu dans la cité sans s'en plaindre, sans vouloir s'en échapper. Le garçon comprenait qu'il avait fait preuve d'orgueil, se disant meilleur, pensant mériter, lui, une place que personne n'avait obtenue avant lui. Il avait tenté de lutter contre l'histoire même de la ville, de ses gens, de ses golems. Aller à l'encontre de tout, et s'en trouver libre, heureux et fier. Mais il n'était rien, qu'un petit sculpteur d'un art en déréliction, d'une cité en ruine, d'un temps qui s'affadissait et prenait le goût d'une pluie tiède.

Rien.

Rien ne servait à quoi que ce soit, les quêtes étaient vaines et les noms des choses importantes oubliés. Enterrés dans les premiers étages de cette ville qui ne connaissait plus la famille de ses pères.

Saxe regarda à nouveau la main de Pue-la-Viande, encroûtée de vieux sang et de la porcelaine du visage de Dresde.

Il ferma les yeux et attendit le dernier coup.

Qui ne vint pas.

Saxe devina que les doigts de Pue-la-Viande s'étaient desserrés, puisqu'il tomba par terre sans que le golem ne fasse le moindre geste pour le retenir.

Le garçon atterrit sur un genou, la jambe pliée sous lui. Il leva les yeux, les cligna, persuadé de mourir dans la seconde. Son corps refusait de

reprendre les rênes, d'agir, et Saxe resta ainsi, étrangement assis, à regarder une scène floue sans avoir la moindre envie d'y participer.

Il vit des mouvements, des couleurs mélangées, palpitantes dans les brumes. Un cri, comme entendu de très loin.

Saxe savait que tout se déroulait là, sous ses yeux. Que ses tympans ne voulaient simplement pas faire l'effort d'écouter. Le garçon se força à respirer. Encore, et encore.

Ses bouffées étaient minuscules, si rapides qu'elles étaient encore tièdes de son propre corps, qu'il respirait la même goulée.

Saxe se força à ouvrir la bouche. À avaler de l'air, à s'en remplir les poumons.

C'était glacé, et il se mit à tousser. Cela sembla redonner un peu de vie à son corps. Il cligna enfin des yeux.

Et resta bouche bée.

Dresde tenait Pue-la-Viande par les épaules, comme pour embrasser un ami. Elle semblait chuchoter dans l'oreille du golem, et lui l'écoutait, sérieux, concentré.

Elle releva la tête une fois finie son explication, sa demande, et attendit la réponse de Pue-la-Viande. Le golem réfléchit, et se dégagea de l'étreinte de Dresde.

Ils se dévisagèrent sans un mot, et Pue-la-Viande rit, un son méchant et sonnante creux.

Le golem se tourna vers Saxe, le chercha du regard et, lorsqu'il l'eut repéré, lui dit :

— Mets-toi devant la porte.

Saxe secoua d'abord la tête, incapable de trouver l'énergie et le courage de se relever, d'aller de lui-même vers le golem.

— Avance, fit encore Pue-la-Viande, et son ton était assez terrible pour que Saxe trouve ce qui lui manquait, se remette sur ses pieds et fasse les quelques pas qui le séparaient du battant fondu. Il resta ainsi, devant l'objet, et le golem claquait de la langue, énervé.

« Pas ici, abruti. À côté.

Le garçon se déplaça et Pue-la-Viande se tourna vers lui, se pencha pour coller son visage au sien.

— Regarde bien. Tout ça, elle le fait pour toi.

— Qu'est-ce que... qu'est-ce qu'elle fait pour moi ?

Mais Pue-la-Viande éclata de rire et n'expliqua rien.

Les deux golems se mirent chacun d'un côté de la porte et trouvèrent, comme Dresde auparavant, des prises pour caler leurs mains. Saxe les regardait faire, cherchant ce qu'avait pu vendre la golem pour trouver de l'aide chez Pue-la-Viande. Il se demanda si elle l'avait vendu, lui.

Les automates poussèrent un cri en tirant sur les soudures. Ils grinçaient, et le garçon entendit clairement une vis, une attache se rompre et partir dans les airs sous la pression libérée. L'objet perça les brouillards et alla se perdre dans l'obscurité fade.

Ça craquait, se tordait, et alors que Pue-la-Viande avançait son pied pour avoir un appui plus fort, quelque chose se déchira dans l'acier fondu ; un appel d'air terrible entra en trombe dans la cité, et Saxe fut repoussé sur le côté comme une poupée de chiffon.

Le garçon glissa sur le sol, les dents soudain pleines de terre, et son mouvement fut coupé par un dernier hululement des golems, leur ultime effort, et un bang annonçant que la porte était tombée.

Saxe resta ainsi, couché. Il n'en revenait pas. Le battant était ouvert. L'air, autour de lui, était glacé. Un vent terrible entraînait dans la salle ; terrible comme *fort*, pas comme *désagréable*. Quelque chose de vivant, qui était le contraire parfait des courants d'air enfermé de la cité. Ça sentait l'humide, la glace, le blanc.

Saxe se mit à quatre pattes, voulut approcher de la porte. Il était lent, si lent qu'il se faisait pitié. Puis, il entendit Pue-la-Viande et comprit tout.

— Voilà pour toi, Dresde. Une sortie pour ton petit humain de compagnie. Je te l'avais promise : la voilà.

— Oui, tu as promis, répondit-elle sans passion.

— Il n'a qu'à sortir, aller voir ce soleil qu'il cherche sans jamais le trouver. Et toi...

Pue-la-Viande savoura ces mots-ci :

— Et toi tu restes. Ici, avec moi. Et nous ferons des souvenirs neufs, petite golem. Des aventures comme au temps d'avant. Le temps que la cité meure et que les humains pourrissent. Bien assez de temps pour me venger de la perte de ton Saxe.

Le garçon vit alors ce qui se trouvait derrière la porte.

Le ciel.

Blanc, balafré de nuages. Secoué par le vent.
Et rien d'autre.
Ni terre ni herbe, ni champ ni forêt.
Les cheveux du garçon lui roulaient dans la bouche, les yeux.
Fouettaient sa peau.
La cité volait.
Haut, si haut dans un ciel sans limites ni repères.

Saxe poussa un cri minuscule.
— Qu'il quitte la cité s'il en a envie, dit Pue-la-Viande. Moi, j'ai tenu ma promesse. Tu tiendras la tienne, Dresde. Même si c'est par la force. Surtout si c'est par la force.

— Je ne peux pas sauter, murmura Saxe comme si les deux golems lui prêtaient la moindre attention. Je ne pourrai jamais quitter la cité.

Il leva les yeux et vit une lueur bleue se faufiler dans les brouillards déchiquetés.

Il se demanda s'il pouvait en tirer profit, faire quoi que ce soit qui changerait cette situation perdue, ce marché de dupes, encore une fois.

Au même moment, Dresde vit la lumière bleue.

Elle éclata de rire, ce rire si étrange et si peu mécanique. Elle n'hésita même pas.

La golem tira sur sa propre mâchoire, déchirant les éclats de céramique et détendant l'armature qui servait à tenir la mandibule. Elle fourra la main dans sa gorge et arracha sa perle.

— Tiens, dit-elle.

Sa voix n'avait pas changé malgré cette déchirure, puisqu'elle venait d'un organe plus profond. De ses cœurs, peut-être.

— Tiens, Pue-la-Viande. Tu es presque éteint, comme moi. Mais nos perles ensemble lui donneront peut-être assez faim.

Elle lança sa perle à Pue-la-Viande, qui la saisit sans réfléchir, incapable de résister. Immédiatement, l'éclair bleu dans les brumes eut une secousse brutale, un changement de cap nerveux. Il fila si vite vers la porte que Saxe entendit très clairement un sifflement, celui de l'air fendu par le corps du dragon.

Le serpent électrique perça les brouillards comme une flèche. Il ne perdit pas une seule seconde à chercher Pue-la-Viande ; il était déjà fixé

dessus, droit comme la mort. Le dragon bondit sur le golem et perça son thorax d'un coup de dents terrible ; d'un seul élan il entra à l'intérieur de cette blessure, s'y lova, écrasant tout, et le fit exploser jusqu'aux fondations.

Saxe pensa que la boule de feu blanc allait le brûler et le tuer, mais Dresde se jeta sur lui, l'entoura de ses bras.

Et elle sauta, Saxe serré contre elle, par la porte de la cité grande ouverte.

18

Saxe comprit peu à peu qu'il était encore vivant. Il n'avait pas mal. Ni froid ni faim, ne ressentait qu'une étrange sensation neutre. Le goût du grisâtre. Ni agréable ni désagréable. Un long rien.

Cela s'étira jusqu'à l'infini, et Saxe se reperdit, retourna à son état précédent. Le garçon n'ouvrit pas les yeux.

Il n'y pensa d'ailleurs pas du tout, comme si cette possibilité n'existait pas, ne faisait pas partie du champ des possibles.

Il sentait son dos, très peu. Un contact contre son dos, plus exactement, mais aurait été incapable de dire s'il était debout, couché, assis. Il n'avait conscience de rien. Loin, Saxe entendit des cris, aigus et étranges, variés. On aurait dit ces casiers à bonbons dans les rues hautes de la cité, chacun regorgeant de couleurs, de formes, toutes différentes, à s'en noyer les yeux.

Le garçon retourna dans le cocon de silence qu'il avait tissé.

Saxe flottait dans un espace où il était seul. Il étendait les bras et touchait les bords du ciel. Il les reprenait contre lui et sa chair était douce comme les nuages.

Les nuées étaient vides de toute autre chose que lui-même.

Aucune cité volante, pas d'animal, rien.

Saxe flottait sans voler ; un état, non pas un déplacement.

Le bruit se fit plus fort. Les cris en sucreries tournaient avec une violence sans précédent. Saxe se demanda s'il se rapprochait d'eux, dans ce ciel vide.

Il comprit sans tout à fait reprendre conscience que c'était lui qui permettait, ou pas, l'arrivée et la présence de ces cris dans sa propre réalité.

Il ne s'en préoccupa pas. Il se tourna sur le côté, sentit une douleur terrible dans son épaule, une pression énorme sur le côté de sa tête, et repoussa ces sensations aussi parfaitement qu'il l'avait fait des cris. Saxe eut très soif, et il sentit qu'on lui touchait la bouche, qu'on la tenait ouverte, et qu'on y déversait de l'eau très froide.

Il ouvrit les yeux, trouva ses paupières gonflées. La lumière lui fit mal, alors il les referma et se roula en boule, tira une couverture sur lui, son visage, et retourna dans son cocon. Saxe tenta de s'asseoir. Tout était sombre. Une obscurité autre que celle de la cité ; pas de ce noir d'encre presque parfait, mais un bleu épais, lourd, une eau dans laquelle on aurait pu nager sans se noyer.

Le garçon regarda autour de lui, aperçut des taches plus sombres. Sans doute des... quoi ? Des objets ? Des murs ? La question lui semblait étrange, et peu intéressante. Il se rendormit, encore assis, le menton frôlant son torse. Il se rendit compte qu'il ronflait avant de disparaître à nouveau dans son espace sans frontières. Saxe cligna des yeux et regarda autour de lui. Il vit des feuilles, mais différentes de celles qu'il avait toujours connues. Elles étaient pleines, d'un lisse terrible, qui donnait envie de les toucher de la langue pour s'en assurer. Elles n'avaient rien de ces surfaces grattées de la cité, le papier de verre des matières agglomérées et verdies à l'oxyde.

Il y avait du bois, aussi, et pas ces planches sèches des constructions de la cité. Il était... repu d'eau, gonflé, fibreux. Un état qui assurait la bonne santé, et la pousse vive.

Saxe se demanda où il était, l'espace d'un battement de cœur. Et puis il ne s'en préoccupa plus. Le garçon laissa retomber sa tête, qui roula sur le côté. Il entendit encore les cris, leur mélange de toutes les couleurs, et reconnut une autre voix, forte, amusée. Elle lui évoquait la protection, une forme de tendresse. Quelque chose de très agréable, et qui donnait chaud dans le creux du ventre ; comme un cadeau, ou la liberté.

Saxe vit se dessiner le souvenir d'un visage très blanc, de mains de porcelaine, de doigts mis à nu, rouages et rouille, qui en pointaient. Il faillit trouver un nom, une aventure, quelque chose de précis. Mais tout s'échappa comme du sable entre les doigts, et le garçon coupa court à cette question. Quand il se réveilla, il vit un oiseau devant lui.

Un grand oiseau, jaune et bleu. Les plumes de sa queue étaient longues comme la jambe du garçon.

L'animal dévisagea Saxe, la tête sur le côté, l'œil noir et grumeleux de peau sombre. Cela brillait comme du verre.

L'oiseau paraissait étudier Saxe. Et puis il avança, et le fit de façon étrange ; il ne bougea pas les jambes, qu'il avait fort écailleuses, mais sauta de côté, s'approcha du garçon et sembla attendre.

— Je ne sais pas ce que tu veux, dit Saxe.

En entendant sa voix, il comprit qu'il n'avait pas parlé depuis des semaines, des mois. Un temps infini sans s'entendre lui-même.

L'oiseau sembla étonné, curieux. Il avança la tête comme pour chercher quelque chose, et saisit l'un des boutons de nacre de la chemise de Saxe dans son bec. Le garçon vit qu'il avait une langue très épaisse et noire, sèche.

Il tendit un doigt et parvint à frôler les plumes du ventre de l'animal.

C'était chaud, et plein d'air. On sentait la présence de la chair sous le plumage, une peau qui réagissait comme celle de Saxe.

Le garçon retira son doigt, trop étonné pour vouloir poursuivre le contact.

Rien à voir avec la chair glacée et dure des automates que Saxe avait construits. C'était tendre comme du pain, ça respirait comme de la pâte à côté d'un feu. Le garçon ne se contenta plus et saisit l'oiseau dans ses deux paumes, le serra pour ne pas qu'il se sauve.

L'animal ne sembla pas vouloir s'échapper, et resta sage dans cette étreinte. Il lâcha le bouton, en tritura un autre, et puis pinça le nez de Saxe sans lui faire mal.

Le garçon regarda autour de lui. La lumière semblait dure, mais ici, elle était étouffée, rendue fine et tendre. La promesse d'une chaleur à l'extérieur, mais fraîche sous les feuilles.

Il se trouvait sous un arbre, peut-être, ou plusieurs. Saxe eut beau fouiller des yeux, il ne vit que du vert ; aucun brun de tronc, à peine quelques branches basses passées dans le fouillis des herbes.

Le sol était tassé, brûlant, et le garçon sut que c'était le résultat de son long sommeil. De toutes petites pousses tentaient l'aventure de croître à la frontière, là où Saxe avait peu roulé, dormi. Elles pointaient leurs têtes fines et raides, décidées et voraces.

L'oiseau cria et Saxe sursauta. C'était l'une des voix qu'il avait entendues pendant ses fièvres, et il se demanda soudain combien d'oiseaux

vivaient là, hors de ce refuge sous les feuilles. Il tenta de bouger, de se redresser, mais il n'y parvint pas. Il avait trop mal.

Le garçon fit un effort terrible, grinçant des dents, et parvint à remonter un peu son corps, à l'appuyer contre quelque chose de dur dans son dos ; peut-être un tronc, peut-être un rocher.

L'oiseau battit des ailes et Saxe le relâcha, surpris. L'animal alla se percher sur son pied, et le regarda encore de son œil noir. Le garçon se demanda s'il ne lui demandait pas à manger.

La fatigue le prit avec violence et le garçon retomba, coula, tout mou, au fond de son lit de feuilles. Il se rendormit.

Il se souvint qu'il dormait et que, dans son sommeil, l'oiseau se tenait contre lui. Il avait fourré son bec dans le cou du garçon, et c'était aussi sec et râpeux que tendre et agréable.

Saxe dormit encore.

Il écarta les bras pour que l'oiseau reparte, ou revienne, selon l'envie de l'animal.

Saxe entendit les cris, sut que d'autres oiseaux vivaient là, au-dehors de l'abri.

Le garçon sut qu'on grattait à côté de lui, qu'on dérangeait des choses, qu'on grommelait. Ce n'était pas un oiseau. Saxe ouvrit difficilement les yeux, et vit une silhouette maigre dans le contre-jour. C'était le crépuscule, ou l'aube, ou une tempête. Le bleu foncé du ciel et de l'air était encore là et rien ne se distinguait véritablement.

Saxe nota la maigreur de la créature dans l'abri et s'endormit encore, comme on s'évanouit.

Il ouvrit les paupières et Dresde était là.

Elle était bien différente, Saxe pleura sans pouvoir s'arrêter. Il ne sanglotait pas, il se contentait de faire rouler ses larmes. Elles étaient chaudes, salées, presque autant que l'air tout autour d'eux.

La golem avait retiré la porcelaine brisée de son corps. Elle n'en gardait qu'une longue plaque sur le thorax et les cuisses. Le reste était à nu, aussi bien les bras que le pubis. Surtout son visage, débarrassé de sa céramique.

Elle n'en était pas moins belle, elle n'en était pas moins Dresde. Mais la douleur cachée sous cette perte frappa Saxe au creux du ventre, et tout lui revint avec tant de brutalité qu'il en pleura encore.

— Dresde...

Elle sourit, et ses dents étaient toujours aussi rouges au milieu des tubes et des rouages de bronze.

— Saxe. Tu es réveillé ?

— Oui.

Elle rit, et ce son était toujours aussi cristallin.

— Ça, tu me l'as déjà dit plusieurs fois, et pourtant tu t'es rendormi.

— Je ne me souviens pas, Dresde.

— Il faut dire que tu es tombé de très haut.

— On est... on a vraiment...

— Oh, ça oui.

— Comment... on a survécu ?

— Comme souvent, Saxe. Je me suis mise en dessous.

— Ça n'est pas possible, on n'a pas pu tomber du ciel et survivre juste parce que tu étais là ?

La golem leva les yeux au ciel et s'amusa.

— Admettons, oui. On est tombés de très haut, c'est vrai. Mais pas du ciel, du fond du ciel, je veux dire. J'ai regardé. Les nuages cachaient la terre. Et puis... surtout, on est tombés dans les arbres. Il y en a des couches et des couches, tu sais. Des forêts sur des forêts. Des filets de lianes entre les troncs. On n'a même pas percé jusqu'en bas, j'ai dû te porter et trouver un chemin jusqu'au vrai sol. C'était amusant.

Saxe attendit que les nouvelles entrent bien dans sa tête. C'était difficile. Une chute si immense. Tout cela traversé à deux, et lui qui ne s'en souvenait pas.

Le garçon tenta de trouver un souvenir, une image. Mais rien ne vint.

— Tu étais évanoui, Saxe.

Il dévisagea la golem, ce nouveau masque nu qu'il lui faudrait apprendre à lire, comme il l'avait fait de l'ancien.

— J'ai dormi longtemps ?

— C'est difficile à dire. J'ai oublié de compter les jours, en tout cas avec précision. Un long moment, oui. Tu étais cassé, à certains endroits. Coupé, aussi. Je t'ai soigné comme j'ai pu, puisque vous vous réparez seuls.

La golem cligna des yeux. Ils semblaient plus pâles maintenant qu'ils étaient cernés de bronze verdi. Toujours leur bruit d'huile mousseuse remuée.

— Tu voudrais voir le dehors ?

Le garçon pensa à ses douleurs, ses fractures.

— Bien sûr, Dresde. Bien sûr que je voudrais le voir.

La golem l'aida à se mettre debout, avec patience. Saxe grimaça beaucoup, se retint de revenir sur sa décision, de crier qu'il voulait retourner dans son lit, dans l'abri, qu'il se moquait de l'extérieur et des choses à voir.

Le garçon tint bon.

Il finit par se retrouver debout, appuyé sur la golem. Elle le soutenait sans qu'il ait mal, et ils avancèrent vers ce qui devait servir de porte : un long rideau de mousses et de feuilles, que Dresde écarta d'un bras.

Alors, Saxe vit.

Des oiseaux grouillaient sur une plage. Ils enfonçaient leurs pattes dans le sable, piétinaient comme s'ils l'avaient attendu. Devant eux, derrière, sur les côtés, c'était une avalanche d'arbres, tous verts, débordant de vie, d'eau et de feuilles. Des fleurs rouges et roses pendaient, larges comme les deux mains ouvertes de Saxe. Épaisses comme de la chair.

À quelques pas, après les feuilles, les oiseaux et la plage, s'enroulait un lac, un bras de mer, une étendue d'eau. Elle était d'un bleu pâle, c'était visible même dans l'obscurité du soir qui tombait. Frisée d'écume, de remous calmes.

Saxe ne sut quoi dire.

En haut du ciel, il vit une étoile, trop rouge pour en être réellement une.

— Qu'est-ce que c'est, Dresde ?

— La cité qui brûle, Saxe. Et demain, à l'aube, tu verras ton soleil.

Retrouvez Pandore sur Internet :
www.lepreauxclercs.com/pandore

Toute l'actualité de la collection
sur le blog animé par Xavier Mauméjean :
www.le-blog-de-pandore.fr

Et, pour connaître toutes les news,
les dates de rencontres avec les auteurs,
participer aux jeux-concours en avant-première
et partager vos impressions,
rejoignez-nous sur Facebook :
www.facebook.com/Collection.Pandore

© Éditions Le Pré aux Clercs, 2013

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

EAN : 978-2-84228-534-0

Code éditeur : 450

Dépôt légal : septembre 2013

Photo : David&Myrtille
Couverture : dpcom.fr

Retrouvez-nous sur www.lepreauxclercs.com



OceanofPDF.com